

MADemoiselle DE LA TOUR-MAUDITE

PAR
G. DE BOISSÈBLE



1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS, XIV^e

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de
roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Pierre AGUÉTANT : 327. *Les Noces de la terre et de l'amour.*
- Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Brocard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*
- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 56. *Monelle.*
- Maria ALBANESI : 334. *Sally et son mari.*
- Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
- Théo d'AMBLENY : 299. *Brayères blanches.*
- Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
- Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise.* — 288. *Nadia.* — 320. *Fausse route.*
- F. de BAILLEHACHE : 340. *La fiancée infidèle.*
- M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales.*
- José BOZZI : 317. *Lendemain de bal.*
- BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
- Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindroz.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*
- Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre.*
- André BRUYÈRE : 254. *Ma cousine Ratsin-Vert.* — 306. *Sous la Bourrasque.*
- R.-N. CAREY : 230. *Petite May.* — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui.*
- Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie.*
- CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 209. *Le Vœu d'André.*
- CHANTAL : 339. *Cœur de Danoise.*
- J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*
- Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable.*
- M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort.* — 310. *La Conscience de Gilberte.*
- Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith.*
- Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurerait.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*
- H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour.* — 280. *Je ne veux pas aimer !*
- Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées.*
- Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*
- Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*
- Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Emine.*
- Zénaïde FLEURIOT : 213. *Loyauté.*
- Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtre par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu.* — 173. *Orgueil vaincu.* — 200. *Un an d'épreuve.*
- Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*
- Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose, ou la Fiancée de province.* — 341. *Le Mauvais pas.*
- Anne-Marie GASZTOWTT : 326. *La Sœur du bandit.*
- Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*
- Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.*
- Jean HÉRICART : 272. *Les Cœurs nouveaux.*
- M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie.* — 289. *Les Cendres du cœur.*
- Mrs HUNGERFORD : 319. *Ame de coquette.* — 338. *Doris.*
- Jean JÉGO : 311. *Et l'amour vint...* — 329. *L'Amoureux de Frida.*
- Marcel IDIERS : 308. *Le Mariage de Nelly.*
- Renéo KERVADY : 287. *Cruel Devoir.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*
H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Etrange secret.*
M. J. LEDUIC : 309. *L'Enigme.*
Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.* — 304. *Le Mystérieux chemin.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Jeannette MORET : 331. *Josette, dactylo.*
Anne MOUÀNS : 250. *La Femme d'Alain.* — 266. *Dette sacrée.* — 281. *Plus haut !* — 314. *La Buissonnière.* — 337. *Gisèle exilée.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Fiançailles de Rosette.*
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur.*
Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Avril.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane.*
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié.*
Alicé PUJO : 2. *Pour lui !*
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs.*
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse.*
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 284. *Une Belle-Mère à tout faire.* — 316. *Pour elle !*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle.*
Gilberte SOURY : 324. *Maryalis.*
Jean THIÉRY : 312. *Nouveaux venus.*
Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pettote.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis.* — 274. *La Chanson de Gisèle.*
Vesco de KEREVEN : 247. *Syloia.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres.*
Adèle VIGES : 336. *La Coupe brisée.*
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
H. WILLETTE : 328. *Claire Daoril.*
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 300. *Etre princesse !*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

c92789

G. de BOISSÈBLE

Mademoiselle

de la

Tour-Maudite

Roman inédit



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

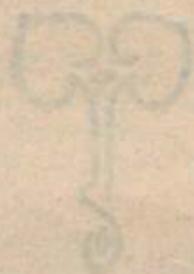
1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

C. J. ROUSSELLE

Mademoiselle

Tout va bien

Paris



COLLECTION STELLA

Éditions du Livre de la Mode

1, Rue Garçon, Paris (XIV^e)

Mademoiselle de la Tour-Maudite

I

Au moment d'appuyer le doigt sur le bouton de la sonnerie — c'était l'heure où chaque jour son valet de chambre l'habillait pour sortir, — Bertrand de Roquefranque se ravisa et alla soulever d'une main nonchalante le tulle voilant le spectacle de la rue. Il eut une moue de contrariété. De légers flocons glissaient sur les vitres, silencieux; d'autres se posaient, avec une délicatesse timide, sur le sol déjà blanc. Les saillies des toits, les rebords des fenêtres, les rampes et les arabesques des balcons s'ourlaient d'une bande d'ouate. Le ciel bas tendait sa toile grise sur le faite des maisons.

Cet après-midi d'hiver parisien, lourd de neige, incitait peu à quitter la tiédeur du home. Les rares passants, obligés d'affronter les rigueurs du dehors pour se rendre à leurs occupations ou leurs plaisirs, se hâtaient frileusement. Quelques taxis roulaient avec précaution, imprimant sur la blancheur de la chaussée des ornières rapidement comblées

par les flocons qui tombaient de plus en plus serrés.

Bertrand s'amusa un instant à regarder le film nouveau de ce premier jour de neige; puis, peu à peu, il se sentit pris par la mélancolie qui s'en dégageait. Tout était silence... Les moindres bruits ouatés, assourdis, ajoutaient le dernier trait à l'aspect provincial de ce coin de la rive gauche.

Sortirait-il?... Ne sortirait-il pas?...

Bien qu'il n'eût nulle envie de travailler, le charme clos de son studio lui parut tentant. Encore hésitant, il revint s'étendre sur le divan encastré en dessous de l'escalier de chêne menant à son atelier. Il resta là, sans penser, jouissant animalemeut du confort de la pièce chaude, calme, après la fièvre de travail de la matinée.

Chaque fois que, sous le jet de son inspiration, son cerveau fournissait un long effort, une détente lui était nécessaire. Un besoin de changer de décor, de reposer sa vue sur des objets différents de ceux de son travail, le prenait. Il aimait alors se réfugier dans ce studio où tout était créé pour le repos du corps et de l'esprit.

Une harmonie se dégageait de cet ensemble moderne d'où les exagérations outrées étaient bannies, sinon une certaine originalité. Le velours gris acier des sièges profonds, cerné de rouge laque, caressait le regard. La soie souple, aux reflets changeants gris et rouge, dont les plis harmonieux habillaient la fenêtre, se façonnait devant le bureau et le divan en longs coussins plats, alors que d'autres coussins ronds, énormes, faits de toile d'argent vieillie, ruchés de rouge laque, se posaient mollement au pied des fauteuils.

L'ameublement net, sobre, était de poirier noirci,

luisant comme du jais, avivé de filets d'émail rouge laque.

Dans l'encoignure du divan, une niche étroite abritait quelques livres rares, aux reliures anciennes. Une table basse supportait une coupe de cristal où quelques roses exilées de leur ciel achevaient de mourir.

L'ensemble se détachait sur un tapis gris taupe, doux et moelleux comme la fourrure de cet animal.

Au-dessus du divan, en un défi à ce décor des temps nouveaux, une grande photographie, entourée d'une baguette d'argent, représentait un château d'aspect moyenâgeux, blotti dans un cirque de montagnes aux lignes adoucies.

Engourdi de bien-être, Bertrand demeurait étendu, laissant couler les minutes, ne pouvant se décider à sa sortie quotidienne, à l'heure passée auprès de ses amis et de ses admirateurs, dont, par moment, la sincérité des louanges lui semblait douteuse.

Il avait parfois de ces découragements.

Ce soir-là — était-ce ce temps de neige qui lui alourdissait l'âme comme le corps? — il fut pris tout à coup de doute sur son talent. Son œuvre en cours le décevait. Sa vie lui sembla terne, vide, malgré le travail intense, la fougue qui le jetait hors de lui et le laissait brisé ensuite; malgré les honneurs dont, si jeune encore, il était comblé; malgré les assauts de ses admiratrices, les « cher maître » dont les bouches ardentes le gratifiaient avec un sourire charmeur.

S'adressait-il, ce sourire, à son talent ou à sa qualité de célibataire dont l'élégance sévère était si appréciée du public féminin?... Enigme toujours

aussi grande... Jamais encore Bertrand n'avait rencontré l'être de choix, digne de partager son nom et sa gloire...

Ses pensées ayant pris peu à peu un tour matrimonial, l'invitation à dîner de M^{me} Lasternay zébra son cerveau. Qu'allait-il faire, grand Dieu!... Oublier d'honorer de sa présence ce dîner — on devait danser ensuite — où un vol de jeunes filles, toutes présumées parfaites, l'entourerait, telles de légers papillons (oui, combien légers, parfois! pensait Bertrand), poursuivant un épouseur possible!... Certes, M^{me} Lasternay était une exquise vieille femme, touchante dans son acharnement à le marier, mais...

L'entrée du valet de chambre, inquiet de ne pas entendre l'appel de son maître, et la lumière subite et douce prodiguée par les deux lampes de Chine — la nuit venait — secouèrent Bertrand de son apathie.

— J'ai craint que Monsieur ne soit souffrant et je me suis permis de venir sans attendre l'appel de Monsieur. C'est bien la première fois que Monsieur laisse passer l'heure d'aller au Club...

Tout en parlant, Clément avait déposé le plateau d'argent contenant le courrier sur la table basse, à portée de la main de son maître. Celui-ci, distrait, n'y prit pas garde.

— C'est vrai, Clément. Je me sens mal en train, aujourd'hui.

— Monsieur veut-il que je téléphone au docteur? proposa avec empressement le vieux valet.

— Non, non. Inutile. Ce n'est même pas un malaise... Un peu de paresse seulement, que je secouerais. Et puis cette neige m'attriste... Ah! n'oublie

pas que j'ai, ce soir, un dîner en ville. Tu prépareras mon smoking.

— Bien, Monsieur, dit Clément, laconique.

— C'est tout de même fort ! murmura-t-il en se retirant. Monsieur, ne pas aller au Club !

Bertrand alluma une cigarette, en tira quelques bouffées et avisa enfin le courrier. D'un œil indifférent, il examina les suscriptions. Puis sa physionomie s'anima à la vue d'une enveloppe où une écriture ferme s'étalait : celle d'un très cher camarade d'enfance qu'il revoyait de loin en loin, au hasard d'une villégiature et pendant le voyage annuel à Paris de Claude Vialoux.

Quittant sa pose nonchalante, Bertrand s'assit sur le divan, une jambe repliée sous l'autre. Si cette position lui parut confortable, elle avait le grave inconvénient de déformer les pantalons, ce dont, pour l'heure, il se souciait peu !

Mon vieux Bertrand, disait la lettre, Roquefranque est en vente. Non le domaine tel que tu l'as connu autrefois, avec ses métairies, ses hectares innombrables de terres fertiles ou de causses désertiques. Tout a été morcelé. Le château, entouré d'une vingtaine d'hectares, reste indivis entre les enfants du dernier propriétaire récemment décédé. Pour le règlement de compte, la vente est nécessaire.

Maintenant que la renommée a consacré ton génie et t'a redonné la fortune, peut-être serais-tu heureux de pouvoir rentrer de nouveau en maître dans ton Roquefranque dont tu as parcouru, gamin, les sentiers rocheux. Tu retrouverais, en rêvant au bord du ruisseau capricieux et limpide du Moulin du Bas, tes impressions de jeunesse. Tes rêveries se doubleraient du repos si utile à la vie de travail fiévreux que tu mènes le jour tout le long de l'année, compliquée de l'existence mondaine — et nocturne — inhérente à ta célébrité.

J'aime à croire que tu ne regretteras pas celle-ci, malgré l'adulation du beau sexe, au point de négliger l'occasion, qui peut être unique, de reprendre ton admirable Roquefranque. Cela vaut bien un sourire de jolie femme!

Vite, mon vieux Bertrand. Décide-toi. Il n'y a pas de temps à perdre. Ne déçois pas mon espoir de t'avoir un peu à moi et celui de ma femme, impatiente de connaître, en même temps que mon ami très cher, le plus grand artiste dont s'honore notre pays.

Ton vieux

CLAUDE.

Les yeux rêveurs, Bertrand laissa choir le feuillet, ralluma une cigarette et s'étendit de nouveau. Là seulement, dans cette attitude familière, il pourrait réfléchir à cet événement : Roquefranque en vente!

Que de souvenirs cela évoquait!

Quelle merveilleuse enfance il avait eue dans ce vieux castel solidement planté au milieu d'une plaine arrondie, ceinturée de légères montagnes... Le vert sombre des masses de verdure les recouvrait en partie, y alternant avec des plaques rocheuses, dorées comme le pain sortant du four. Le ruisseau aux sinuosités nombreuses qui alimentait le moulin fourmillait de goujons savoureux. Bertrand avait ravi aux eaux claires maintes fritures, et son habileté à la chasse égalait son adresse de pêcheur. Les frais taillis lui fournissaient des grives sans nombre. Mais toutes ces prouesses n'étaient pas sans donner mille inquiétudes à sa mère, tremblant toujours, dans sa passion maternelle, qu'un accident lui arrivât.

Vinrent les mois de collège dans le vieux Cahors... Il n'aimait guère l'étude, répugnait à tout

travail régulier. Cependant, orgueilleux et ne voulant pas peiner sa mère qu'il adorait, il se maintenait dans une bonne moyenne.

Son bureau était toujours rempli de petites statuettes, d'animaux modelés dans la terre glaise dont il remplissait ses poches au cours des promenades dominicales. Ses camarades riaient de ce qu'ils appelaient « la manie de Roquefranque ». Ses professeurs fermaient les yeux avec indifférence sur cet innocent passe-temps. Un jour, cependant, à une récréation, l'un d'eux eut un haut-le-corps en apercevant une silhouette d'argile entre les mains de Bertrand. Dans un coin de la cour, le jeune garçon préférait se livrer à sa « manie », plutôt que de faire partie du baskett ou autre jeu. Ses camarades ne lui en voulaient pas : il était entendu que Roquefranque était un « chic type ».

Pendant un long moment, le professeur ne put détacher ses yeux de la vieille paysanne coiffée du foulard, que pétrissaient les doigts de Bertrand. Puis, scrutant profondément la physionomie intelligente, comme animée d'une flamme intérieure, du garçonnet, il ouvrit la bouche pour exprimer un éloge... et se retint. Hochant la tête, il s'éloigna, murmurant :

— Pas fort en thème, ce petit Roquefranque, mais ce pourrait bien être un artiste...

Un camarade avait entendu et répété la réflexion à Bertrand. Dès lors, celui-ci vécut un espoir fou au cœur, sans toutefois négliger ses études.

Tout en suivant d'un œil vague le nuage bleuté de sa cigarette, le jeune maître revivait ce temps lointain. De volute en volute, il revoyait les étapes de sa vie : les vacances à Roquefranque ; l'orgueil

de sa mère, nature raffinée, éprise d'art et de beauté, à la vue de tous les bustes, de toute la faune du pays, dont il encombrait les meubles;... les doutes de M. de Roquefranque, son ironie, même, devant l'enthousiasme de sa femme et de son fils, Bertrand en souffrait, sans toutefois laisser voir ses larmes.

— Quel enfantillage! disait souvent le chef de famille. Ne vaudrait-il pas mieux bûcher davantage le grec ou le latin, ou, mieux, se mettre déjà au courant des méthodes agricoles modernes, en vue de diriger l'exploitation du domaine?

Les images se succédaient, pressées, dans le cerveau de Bertrand.

Il y eut bientôt la catastrophe, le stupide accident : la blessure faite par inadvertance, en chassant, par un ancien domestique. Le caractère de M. de Roquefranque, déjà violent, devint, après la guérison, irascible, et, de ce fait, la vie impossible pour son entourage. Tout à coup, il prit la décision de vendre Roquefranque, tout le domaine familial, les meubles, les bibelots, et acheta une villa à Nice, où rien ne rappelait la douce vie d'autrefois... Quel arrachement pour M^{me} de Roquefranque et pour son fils!...

Ce souvenir, malgré les ans, Bertrand en sent encore la blessure...

Dès la mort de son père, survenue au bout de deux ans, Bertrand se réfugia, avec sa mère, à Paris. Là, il put suivre l'irrésistible penchant l'entraînant vers la sculpture, en suivant les cours de l'École des Beaux-Arts. Le prix de Rome couronna ses années d'études, et, immédiatement, ce fut le succès et la vogue. Les plus jolies femmes de

Paris, toutes celles qu'une célébrité quelconque, mondaine ou artistique, mettait en vue, se faisaient une gloire d'avoir leur buste signé du jeune artiste dont le nom, rude comme certains paysages de son pays natal, prenait une inflexion de douceur en passant par leurs jolies lèvres.

Le maître demeurait indifférent à ce double succès d'homme célèbre et d'homme tout court. Les caquetages de perruches, les jugements superficiels des snobs qui, au Salon, dans les expositions et les vernissages des Galeries d'Art, fusaient autour de ses œuvres, amenaient un léger pli de dédain sur ses lèvres rasées. Une ironie à peine voilée animait son masque énergique, transparaisait au fond des prunelles ardentes.

D'autres fois, certains mots justes, une expression d'admiration sincère cueillie au vol dans un regard, le soulevaient d'allégresse. De là naissait un nouvel élan pour animer de son cerveau et de ses mains la matière inerte. Les plus beaux instants de sa vie étaient ceux-là.

Le reste : mondanités, réceptions officielles, honneurs, n'était que la conséquence de sa passion. Il passait à travers sans y accrocher un lambeau de sa dignité, pas plus qu'une parcelle de son cœur. Un seul vrai chagrin marqua en lui son empreinte : la mort de sa mère. Ce fut affreux. Dans cette nature forte, les douleurs étaient fortes, entières, autant qu'avait été poussé dans toute sa plénitude son amour filial.

Sa mère... C'était son soutien, le refuge de ses découragements, l'exaltation de ses espoirs, l'exemple d'énergie, la tendresse absolue...

Tous deux avaient été crucifiés lorsque le patri-

moine était passé en des mains étrangères par l'inconcevable revirement du chef de famille. Combien de fois avaient-ils pleuré, le soir, dans leur exil, pendant que M. de Roquefranque laissait sur les tapis verts d'énormes sommes provenant de la vente du bien ancestral ! Quel bouleversement de tout l'être avait produit la terrible blessure chez cet homme qui n'aurait pu supporter, auparavant, qu'on puisse le soupçonner d'être capable de briser, un jour, la chaîne le rivant au sol où les siens naissaient et mouraient depuis des siècles !

Dans l'intimité de leurs soirées, M^{me} de Roquefranque et son fils faisaient renaître les moindres images du cirque profond d'où émergeaient, noyées dans les brouillards d'hiver, les tours du vieux château. Il fallait être né là pour s'apparenter sans en souffrir à ce coin si sauvage, perdu, pendant les mois morts, comme un rocher en mer au milieu des brumes. Mais, par contre, quelle était fraîche et luxuriante cette vallée encaissée, à partir d'avril jusqu'à la tombée des feuilles !

Les terres de Roquefranque revêtaient tous les aspects. Les métairies les plus éloignées surveillaient des causses arides, ressemblant aux régions chaotiques dévastées par la guerre. Les unes comme les autres n'étaient que sécheresse, abandon... Comme l'on plaint les terres martyres et les en aime mieux, Bertrand avait, enfant, une préférence marquée pour les causses pierreuses. Au retour de ses longues promenades solitaires, il se hâtait de fixer le résultat de ses observations dans la glaise sombre.

Cher pays !... Cher Roquefranque !... Plus jamais il ne le reverrait ! pensait-il souvent. Plus jamais...

Et voilà qu'aujourd'hui une possibilité inespérée se présentait !

Mais aurait-il le loisir de jouir de son repaire lointain, d'aller quelquefois s'y retremper dans une atmosphère limpide?... Et puis retrouverait-il au vieux castel le même visage que jadis?... Des étrangers étaient passés...

Racheter Roquefranche... Pourquoi pas, après tout?... Claude avait raison : il avait besoin de prendre un bain de jeunesse, de clarté, de respirer l'odeur grisante du terroir.

Dès demain, il répondrait à son ami.

Pour le moment, il voulait rêver encore, s'enfoncer plus avant dans l'appel d'autrefois...

Un heurt léger à la porte...

Avec une exactitude exemplaire, Clément venait le prévenir que « les vêtements de Monsieur étaient prêts ».

« Au diable les marieuses ! » pensa Bertrand.

II

Bertrand s'éveilla tard.

La soirée s'était prolongée très avant chez M^{me} Lasternay. Soirée agréable, cependant, où il avait été le chevalier servant de M^{lle} Andrée Tavernier, la fille de l'agent de change connu.

M^{lle} Tavernier réunissait en elle plusieurs qua-

lités appréciables : silhouette élégante, visage agréable orné d'yeux magnifiques, intelligence réelle et fortune... Bertrand n'avait pu que se laisser aller au plaisir de la danse et de la conversation avec sa charmante partenaire, sous les yeux d'envie de l'élément masculin.

M^{mo} Lasternay en avait conclu que son candidat au mariage ne tarderait pas à capituler. Un air de satisfaction, de ravissement planait sur le fin visage auréolé de neige de la maîtresse de maison. Mais... — il y avait un mais — si l'esprit de Bertrand était gagné, son cœur n'avait pas vibré, et il ignorait, n'ayant pas cherché à le savoir, si M^{lle} Tavernier en avait un !

Conquis par son intelligence, sa conversation vive, ses réflexions justes touchant toutes les branches de l'art ; séduit aussi, en artiste, par les lignes pures et hardies tout à la fois d'un corps sorti des limbes de l'adolescence, plus près de la maturité de la femme que de la jeune fille, le jeune homme s'était livré, sans aucune arrière-pensée de conquête possible, à l'agrément de passer une soirée moins ennuyeuse que d'habitude.

Cependant, sans s'en douter, l'impression avait été assez profonde pour qu'il en restât une légère touche.

Au matin, dans son cerveau encore obscurci par un sommeil lourd, deux images se combattaient : celle d'une jeune déesse aux traits marqués d'une hautaine franchise, et celle d'une masse de pierres grises à travers laquelle l'éternelle musique de l'eau berçait, jadis, ses rêves d'enfant.

L'occasion était unique pour reformer la maille à la chaîne si longue des Roquefranque. Tous

avaient fait leur univers de ce domaine, jusqu'à l'instant suprême de clore leurs paupières sur le cher horizon. Si leur corps le quittait, l'exemple de fidélité restait là, comme une partie vivante d'eux-mêmes... Bertrand ne pouvait rester sourd à cet appel... Son destin lui semblait inéluctable...

Le jour filtrait à travers les persiennes. Jour glauque d'une aube de décembre. Dans la pénombre, le maître accrocha machinalement son regard sur les meubles de valeur et les bibelots qui les ornaient de leur préciosité; sur les vieilles soieries drapées avec art autour des tableaux de maîtres ou traînant nonchalamment sur des sièges aux formes archaïques. En un contraste violent avec son studio où tout était sobre, net, une atmosphère de musée régnait dans la chambre mi-obscur.

Avec un soupir bruyant, il se retourna sur sa couche, ce qui eut pour effet de déplacer le cours de ses pensées...

M^{lle} Tavernier était tentante, vraiment en dehors de toutes les jeunes filles « à caser » entrevues jusqu'à ce jour. Il n'avait pas senti chez elle cette coquetterie outrée, ce désir de se faire admirer, de plaire à tout prix, habituels aux Eves modernes. Sa grâce était naturelle, comme étaient naturelles les reparties qui jaillissaient de sa bouche sérieuse où un sourire rare mettait du prix. Il ne pouvait en disconvenir : M^{me} Lasternay avait eu la main plus heureuse que de coutume dans le choix de sa protégée. Pourtant, ... de là à se jeter dans les liens du mariage, il y avait loin. N'étant pas de ces hommes qui font une « fin » après avoir usé tous les plaisirs de la vie, il se faisait du mariage un idéal plus haut. Il voulait aimer, dans le sens le

plus noble du mot, celle qui serait la compagne de sa vie. Et cependant il sentait qu'il ne pourrait toujours demeurer solitaire. Son intérieur n'était pas « le foyer ». Depuis la mort de sa mère, nulle grâce féminine ne mettait un rayon caressant autour de lui, nulle douce main ne se reposait sur son épaule pour encourager sa tâche d'artiste; aucun regard aimant n'approuvait ses efforts, ne lui insufflait l'inspiration.

Partir,... c'était peut-être abandonner un doux avenir, ne pas revoir de longtemps M^{lle} Tavernier... S'il ne l'aimait pas — pas encore, du moins, — il l'estimait. C'était un premier point.

Alors, abandonner Roquefranque?... Il fallait que ce matin même il se décidât. Il se donnait jusqu'à midi pour prendre le tournant du bon côté et écrire à Vialoux.

La pendulette de chevet luisait doucement dans l'ombre. Il y jeta un coup d'œil : déjà huit heures et demie ! Les autres matins, il était depuis une grande heure dans toute l'ardeur de la création, ou bien dégrossissait le marbre pur où devait se fixer à jamais l'œuvre enfantée par son cerveau.

— Et cet animal de Clément n'a pas encore ouvert les persiennes !

Tout aussitôt, il s'en voulut de ce mouvement d'humeur contre son vieux et fidèle valet. N'avait-il pas ordonné lui-même, en se couchant, à « cet animal de Clément » de ne pas l'éveiller à l'heure habituelle !

« Décidément, pensa-t-il en sonnant vivement, je n'y suis plus ! L'équilibre est rompu !... La vente de Roquefranque m'enlève la netteté de mes idées ! »

La silhouette de M^{lle} Tavernier se juxtaposa aussitôt sur l'image du vieux castel...

Furieux contre lui-même, le jeune homme sauta de son lit et enfila rageusement son pyjama.

Sans mot dire, Clément était entré et repoussait les persiennes. Un jour gris sale envahit la chambre.

— Quel temps, ce matin, Clément?

— Toujours de la neige sur les toits, Monsieur, mais les rues sont nettoyées,... si on peut appeler ça nettoyées!... Ça fait une crème!... Et dire qu'on a gaspillé pour ça des kilos et des kilos de sel!... De quoi saler le « confit » de toutes les ménagères de Castelfranc!

Bertrand rit de bon cœur à ce rappel gastronomique du pays natal du vieux Clément.

— Dans tous les cas, la circulation doit être plus facile qu'hier!

— Si la neige ne retombe pas, Monsieur. Le ciel en est encore tout chargé.

« Monsieur veut-il son déjeuner? »

— Rien qu'un peu de café, seulement. Apportele-moi là-haut. Je monte travailler tout de suite.

Clément regarda son maître d'un air de commiseration. Ce regard de bon chien fidèle inquiet ne put émouvoir Bertrand qui, à ce moment, se dirigeait vers son cabinet de toilette.

— Pour sûr, Monsieur est malade ou amoureux! ronchonnait le valet. Hier, il ne va pas au Club. Aujourd'hui, il se lève à plus de huit heures et ne veut prendre qu'une tasse de café,... et à l'atelier, encore!... Où allons-nous, mon Dieu!...

Il faut dire qu'habituellement Bertrand déjeunait solidement à la fourchette. Un œuf frit sur

une tranche de jambon d'York, accompagnés de toasts beurrés, largement arrosés de thé, composaient immuablement le menu de son petit déjeuner.

Sa jeunesse vécue librement au grand air lui avait donné l'avantage d'une santé aussi solide au physique qu'au moral. La surprise du vieux Clément était des plus légitimes.

Un quart d'heure après, revêtu de la longue blouse de toile grise qui le grandissait encore, un pli sérieux accentuant son masque aux traits énergiques, les cheveux drus rejetés en arrière, le jeune sculpteur soulevait avec précaution la toile mouillée enveloppant la maquette du buste de la princesse D... Il n'en était pas satisfait; certaines retouches s'imposaient.

Avant de commencer à pétrir la glaise, il se jeta dans un fauteuil du plus pur Louis XIII, égaré dans le fruste atelier. Cet atelier était simple et ressemblait plutôt à un chantier qu'à un atelier d'artiste. Des selles supportant des maquettes emmurées dans le plâtre pour le moulage voisinaient au hasard avec des blocs de marbre; des ébauches à peine indiquées dans la pâte encombraient les coins de la pièce; des compas de toutes grandeurs gisaient un peu partout.

Le coude appuyé sur le bras du fauteuil, le menton reposant dans sa main, sans souci de la tasse de café fumant dont l'arome parfumait la pièce, le maître considérait fixement le buste inachevé. La coiffure simple : cheveux coupés assez court et sans aucune ondulation, frange sur le front, crans ramenés très en avant sur les joues, donnait un aspect étrange à ce visage à la bouche un peu

grande, aux yeux légèrement allongés. Une origine slave justifiait l'expression rêveuse, le rayonnement languide du regard. Un charme très particulier émanait de cette tête sans beauté classique, et qui pourtant retenait l'attention d'artiste de Bertrand. C'est pourquoi, à son goût, son œuvre ne rendait pas ce qu'il en attendait. Ce n'était pas « ça ». Chez le modèle, le regard était plus profond encore, profond comme les steppes sans fin chevauchées autrefois par la princesse, avant le bouleversement total de la Russie. Après les années terribles, les épreuves sans nom, la princesse D... était devenue une des femmes les plus en vue, les plus appréciées et aimées de la colonie russe. L'amertume de l'exil lui était adoucie.

De son pouce puissant, le sculpteur redonna des touches aux paupières un peu lourdes. La glaise s'amollit de nouveau sous sa main habile. De temps en temps, la sueur aux tempes, il se reculait pour mieux juger du changement.

Après quelques essais, un mouvement d'impatience le rejeta sur son fauteuil. Son cerveau n'avait pas la lucidité habituelle; son esprit et ses mains étaient paralysés par des pensées étrangères à son travail. Il constata avec humeur que « ça ne venait pas ». Le souffle de l'inspiration ne l'effleurait pas...

— Monsieur n'a pas pris son café!

Arraché au domaine des rêves, Bertrand avait sursauté. La phrase terre à terre le surprit comme une note discordante au milieu d'une pure mélodie. Au bout de quelques secondes seulement, il se rendit compte d'où provenaient les fâcheuses paroles: Clément, venu pour enlever le plateau, considérait

avec effondrement la tasse encore pleine. Une telle désolation se lisait sur le visage de son vieux serviteur que Bertrand en fut touché :

— Console-toi, mon vieux Clément : je vais le boire, ton café. Il doit être excellent.

— Mais il est glacé, Monsieur ! Le meilleur café ne vaut rien s'il n'est pas pris bouillant !... Et surtout par le temps qu'il fait !

— Eh bien ! tu en seras quitte pour le faire réchauffer !... Ou plutôt, non... C'est inutile. Prépare tout de suite ma valise. Je pars dans une heure.

Cette fois, Clément ouvrit la bouche d'une façon comique et la referma sans avoir pu proférer un son. Enfin, il réussit à prononcer d'une façon à peu près intelligible :

— Alors, il faut dire au chauffeur de se tenir prêt pour le voyage ?

— Oui, mais simplement pour me conduire à la gare. Je prendrai le train... Ah ! mets dans ma valise ce qu'il faut pour une absence de deux jours.

— C'est pas malade ou amoureux qu'il est, Monsieur ! soliloquait naïvement le vieil homme en se retirant. Il serait peut-être bien en train de devenir fou !... Si c'est pas malheureux !... Ne dis rien, mon vieux Clément, mais veille au grain ! Ma pauvre Elodie m'a fait jurer de veiller sur M. le comte qu'elle a nourri. Le vieux Clément ne le laissera pas devenir dingo...

« C'est égal ! Partir comme ça en voyage, lui qui ne prend jamais que l'auto !... Penser qu'hier il n'est même pas allé au Club, et ce matin le voilà qui file Dieu sait où... et par un temps de chien !... »

Pendant que Clément exhalait sa mauvaise humeur, son maître avait abandonné sa lutte avec la

pâte et, les yeux foncés sous l'empire de la déception, les gestes nerveux, il enveloppait l'œuvre incomplète de sa toile humide. Puis, en hâte, il se défit de sa longue blouse.

Clément, complètement affolé, se précipita dans la chambre de son maître et garnit fébrilement une valise de vêtements et de linge. Dans son trouble, il y étendit un léger costume de flanelle grise, accompagné de souliers de toile blanche. La pensée que son maître ne l'emmenait pas, comme il en avait coutume dans tous ses déplacements, lui mettait la cervelle à l'envers, lui, le modèle des valets de chambre.

— Vieille bête ! grommela-t-il, s'apercevant de sa méprise. Tu crois que Monsieur va mettre son complet de bains de mer en plein hiver ! Tu mériterais d'être f... à la porte ! Que dirait ma pauvre Elodie !... C'est bien toi qui es fou, mon vieux, et non pas ton maître !... Pour lui, y a pas d'autres raisons : il est amoureux. Ce que ça peut retourner un homme, tout de même !

Sans se douter de ce petit drame intérieur, Bertrand revêtait un confortable costume de voyage à la place de l'ample pyjama qui, le matin, sous sa blouse de travail, lui laissait toute sa liberté de mouvements.

Bien enveloppé d'un pardessus de coupe aisée et parfaite, coiffé d'un feutre souple gris foncé ombrageant ses yeux noirs, des yeux lumineux d'intelligence, il s'engouffra dans son auto, non sans avoir recommandé à Clément de mouiller chaque jour la toile enveloppant sa maquette. En quelques minutes il fut à la gare d'Orsay et n'eut que le temps de descendre sur la voie et de sauter au

hasard dans un wagon. Déjà les portières claquaient.

Aussitôt installé, il jeta un rapide coup d'œil sur ses voisins obligatoires de quelques heures. Il avait horreur, en voyage, des bavards importuns qui, sans façons, racontent leurs petites histoires de famille et essaient de connaître toute la généalogie de leur vis-à-vis.

Rien à craindre, aujourd'hui : un monsieur chauve et bedonnant, plongé dans la *Revue des Deux-Mondes*; une dame austère, au corsage plat, annotant un bouquin d'aspect rébarbatif — quelque professeur sans doute, — et un couple jeune, élégant, dont la principale occupation consistait à se dévorer du regard — à n'en pas douter, de jeunes mariés en pleine lune de miel, — rassurèrent Bertrand. Il pourrait, en toute tranquillité, mettre de l'ordre dans ses pensées.

Depuis son réveil, il avait agi en automate, balancé entre deux désirs. Celui de partir avait été le plus fort. Il allait tomber chez Vialoux sans crier gare, alors qu'il eût été aussi simple de s'entendre avec lui par correspondance, après des détails plus précis. Vialoux était à même, du reste, de se charger de l'achat du domaine. Il était l'unique notaire de Castelfranc, proche de Roquefranke, et, avec la succession de son père, il avait recueilli celle des affaires de la famille de Roquefranke qui n'avait toujours eu qu'à se louer de son habileté et de sa délicatesse d'ami.

Sans un regard sur les plaines de l'Orléanais recouvertes de neige, où s'abattaient par endroits des vols de corbeaux, tels d'immenses accents circonflexes ponctuant une page blanche, Bertrand

Berçait ses souvenirs et ses projets au rythme cadencé du train.

Son départ n'avait d'autre but que de s'imprégner du parfum âcre de la terre natale, d'écouter la voix qui monterait du sol. Il sentirait mieux là-bas s'il était capable de reprendre cette vie solitaire et unie, pourtant si remplie pour qui sait la comprendre. En tout cas, sans prendre les moyens extrêmes, sans abandonner la sculpture — chose impossible à son âme d'artiste, — il pourrait demeurer à Paris l'hiver, et, une fois le rideau tiré sur l'acte de la vie artistique et mondaine, se faire ermite à Roquefranque, au lieu de suivre l'exode vers les plages à la mode.

L'annonce du premier service du déjeuner le tira de ses rêveries. Il y eut un remue-ménage dans le compartiment. Le monsieur bedonnant glissa la *Revue* dans sa poche; la vieille dame au corsage plat resta insensible à l'appel du steward et continua à manœuvrer son stylo; les jeunes mariés se précipitèrent à la suite de Bertrand, pour qui la promesse du déjeuner était alléchante, la tasse de café servie par le vieux Clément n'ayant été qu'illusoire pour son estomac.

Il ne s'attarda point au repas. Aussitôt sa faim apaisée, il regagna son compartiment et, de nouveau bien calé dans son coin, poursuivit le cours de ses réflexions.

Vierzon... Châteauroux... Limoges... Brives... Les villes se succédaient sans autres incidents que des changements de voyageurs. A Limoges, le monsieur bedonnant fut remplacé par un monsieur sec et parcheminé. Sa rosette faisait foi de l'étiquette que lui appliqua Bertrand : un militaire... A Brives,

Le couple en voyage de noces descendit, accueilli sur le quai par une vieille dame en capote, dont les mains gantées de mitaines tremblaient d'émotion en étreignant sa petite-fille. L'élégante jeune femme avait les larmes aux yeux en embrassant la bonne figure fripée. On devinait toute sa joie du retour au vieux coin provincial, à la maison qui l'avait vue naître, au bras de celui qu'elle aimait. Telles furent du moins les déductions que Bertrand, observateur, tira de ce petit spectacle. Sa disposition d'esprit particulière fit qu'il en était touché...

La place laissée libre par le jeune couple fut largement comblée par une énorme personne débordante de graisse, qui s'effondra sur la banquette et passa son temps à se refaire une beauté... supposée.

Seule, la dame austère poursuivit sa route et ses annotations. Trois bouquins avaient subi ce supplice. A la nuit seulement, la main sèche laissa choir le stylo, et le menton anguleux de la dame rejoignit sa gorge osseuse.

Le tran tran... tran tran tran... du train composait une berceuse dont les sonorités manquaient d'harmonie, mais qui, par sa mesure régulière, une fois à deux temps, une fois à trois temps, avait le don de faire sombrer les volontés les mieux trempées dans la demi-mort du sommeil. Bertrand lui-même ne put y résister. Après avoir essayé en vain de secouer son engourdissement en parcourant les journaux, dernières éditions du matin, dont Clément l'avait muni, il s'assoupit à ce balancement saccadé.

— Cahorsss !... Cahorsss !...

La voix claironnante, résonnant dans la nuit avec l'accent du cru, l'éveilla en sursaut. Enfin !...

Après quelques heures de repos à l'hôtel, il tomberait demain matin — il y avait un train pour Castelfranc à huit heures — dans les bras de son vieux Claude.

III

Sur la place de la petite gare de Castelfranc, les quelques employés et les rares voyageurs descendus du train venant de Cahors regardaient avec étonnement un homme grand, à l'allure peu commune, s'engager d'un pas allègre sur la route menant au bourg.

« Quelque étranger, assurément, pensaient les gens, et un original, par-dessus le marché, mais fameusement bien ! »

Bertrand de Roquefranque avait, en effet, dédaigné l'autobus qui faisait le service de la gare à l'agglomération, séparés par deux kilomètres. Il avait confié seulement au véhicule son élégante valise de cuir fauve, très étonnée de voisiner avec des sacs volumineux à la mine de bons campagnards, des modestes valises en fibrine, au faux air de cuir aristocratique, des bicyclettes boucuses et des cageots pleins de volatiles tassés et bruyants.

Malgré le brouillard qui montait du Lot à cette heure matinale et venait s'écraser contre les rocs bordant la route, remplaçant la neige dont Bertrand était las depuis trois jours, le jeune homme

préférerait cheminer à pied. Il foulait joyeusement le sol. Ses yeux s'emplissaient avec délices de la vue de ce rude pays : le sien. Toutes les fibres de son être tressaillaient d'émotion.

— Ah ! murmurait-il, que c'est beau, que c'est bon, la terre où l'on est né !...

Bientôt, il fut aux premières maisons du village. Sous l'œil étonné des ménagères qui balayaient leur porte ou jetaient du grain aux poules, il longea la rue principale, tourna à gauche et sonna à la grille où des panonceaux renseignaient les passants sur la profession du propriétaire de la maison. La cloche tinta longtemps. Quand les derniers sons grêles moururent à travers le jardin, un petit clerc aux cheveux ébouriffés introduisit Bertrand dans le petit salon d'attente et prévint M^e Vialoux qu'un monsieur « qui n'était pas d'ici » le demandait mais ne voulait pas entrer dans l'étude.

— Mince ! glissa-t-il à l'oreille du premier clerc, en faisant claquer ses doigts. Ce qu'il est chic et bien habillé, celui-là ! Tout pareil aux princes « cognito » qu'on voit sur les journaux ! Je te parie que c'en est un, ou bien alors un artiste de cinéma !

Affectant un air de dédain dissimulant une curiosité aiguë, le premier clerc haussa les épaules, tira une glace de sa poche et refit le nœud de sa cravate verte à pois rouges, tout en tendant l'oreille au bruit de voix traversant avec peine la porte capitonnée.

Dans le petit salon, deux exclamations se croisèrent :

- Mon vieux Bertrand !
- Mon vieux Vialoux !
- Ah ça ! comment diable n'as-tu pas l'air plus

Étonné de mon arrivée? questionna Bertrand, après qu'une accolade eut réuni les deux amis.

— Comme c'est malin!... Il n'y avait que toi pour envoyer ici ta valise — et une valise aussi chic, — et comme Bourassé m'avait fait la description de ta personne, rien n'était plus facile que d'en devenir le possesseur!

— C'est vrai, approuva Bertrand en riant. Le brave chauffeur paraissait même me trouver légèrement hors de mon bon sens de partir à pied, au lieu de profiter du confort de ses bancs de bois!

— Dame! par ce brouillard!... Enfin, te voilà dans ton patelin. Content, vieux?

— Content, oui... Plus que content : heureux. Je respire. Les heures mauvaises de ma vie me semblent rayées d'un seul coup.

— Alors, te voilà tout à fait revenu avec nous? Tu achètes?

Roquefranque fit un geste évasif :

— Rien n'est moins sûr encore. Je veux recevoir les conseils de mes vieux murs, sentir en les voyant si un élan sincère me porte vers eux. Idée baroque, peut-être...

— Idée d'idéaliste, interrompit doucement Viaoux.

— On ne se refait pas, que veux-tu! Je ne peux non plus abandonner ma carrière. Ma vie actuelle, si différente de ma jeunesse, me tient. Je ne peux m'en détacher comme cela, subitement.

— Rien ne te force à abandonner ton art. Tant d'artistes vivent à Paris l'hiver. Tu m'as souvent dit, jadis : « Ma mère, la sculpture et Roquefranque, voilà les trois passions de ma vie... » En souvenir de la première, et sans abandonner la

seconde, pourquoi ne pas te donner la joie de revenir à la troisième?... Et puis, ma vieille amitié, la comptes-tu pour rien?... Je suis tellement privé de ne pas te voir plus souvent!

— Mon vieux Claude! dit simplement Bertrand, serrant dans ses deux mains celles de son ami.

Vialoux voulut couper court à leur émotion.

— Ah ça, mais! s'exclama-t-il, touchant du doigt le revers du veston du sculpteur. Depuis quand, la rosette? C'est comme cela que tu nous caches ce qui t'arrive d'heureux? Comment diable ai-je laissé échapper cela sur le journal?

— Cela ne méritait pas d'attirer ton attention, voilà tout! riposta Bertrand en riant... A propos, mon professeur de troisième est-il toujours de ce monde? J'aimerais le revoir... Il était si indulgent pour les petites bonnes femmes dont je remplissais mon bureau et pour la terre glaise qui bourrait les poches de mon pantalon!

— Ce qui ne les arrangeait pas!... C'est vrai,... ce pauvre Picoulet était un bien excellent homme! Il vit toujours, mais il est bien cassé, à peu près impotent, même.

— Je lui dois une fameuse chandelle. Son presentiment exprimé à mi-voix a été mon plus grand encouragement, la petite lueur que j'apercevais pour guider mes efforts. Toujours je me disais : « Qui sait? »

— Le monde entier sait, en effet, que tu es le plus grand artiste de notre temps, appuya Vialoux d'une voix émue, en mettant amicalement la main sur l'épaule de son ami.

— Dis que j'ai réussi, voilà tout.

— Allons! pas tant de modestie, et viens faire

la connaissance de ma femme ! Elle brûle d'envie de se trouver en face du grand sculpteur Roquefranque... Puis tu t'installeras, nous déjeunerons, et aussitôt nous irons à Roquefranque.

— Les propriétaires y sont-ils en ce moment ? J'aurais aimé faire ce pèlerinage seul, et non sous des yeux incompréhensifs.

— Tu pourras ouvrir toute grande l'écluse de tes souvenirs et les laisser couler à flots dans la paix absolue. Les enfants de M. Dauléjac, le propriétaire décédé, sont à Cahors chez un cousin. J'ai les clefs du château et je suis chargé de le faire visiter. Nous aurons une journée superbe. Le brouillard commence à se dissiper sur le Lot.

La maison de M^e Vialoux, située en dehors des rues de Castelfranc, au commencement d'une route large, bordée de platanes, avait une échappée de vue sur la rivière aux boucles sinueuses.

De sa chambre, après avoir défait sa valise, Bertrand, accoudé à la fenêtre, admirait le cours d'eau festonné de petites plages de sable. A travers les déchirures du brouillard, un timide soleil pastellisait de rose doux le sable ordinairement doré ; l'eau miroitait par endroit, étalant de minces bandes argentées.

Il ne pouvait s'arracher à sa contemplation, et c'est le regard encore rêveur qu'il descendit à la salle à manger, lorsque la petite bonne l'eut prévenu avec embarras que « Madame était servie ».

Le notaire était marié depuis six mois à peine. Sa jeune femme joignait à une simplicité et une affabilité extrêmes une finesse de sentiments et de goût qui laissait sous le charme. Originaire de Bordeaux qu'elle avait toujours habité, elle s'était

violemment éprise de Claude Vialoux, venu en visite chez des amis communs, et n'avait pas craint d'ancrer sa vie dans le bourg de Castelfranc. La modeste demeure de M^e Vialoux respirait, depuis sa venue, la clarté et le bonheur.

L'odeur de poussière et de moisissure, de rigueur chez la plupart des tabellions de province, n'était plus qu'un souvenir. Les cartons verts, les livres imposants, les gros codes aux tristes robes de toile grise ou noire, perdaient leur air sévère, prenaient même une mine de coquetterie, tant il régnait d'ordre et de propreté dans la pièce. Luxe suprême : des fleurs vivaient là, harmonieusement groupées dans une potiche rustique.

Bertrand ne retrouvait plus à la maison de son ami sa physionomie morose et désuète d'autrefois, telle que son cerveau d'enfant en avait gardé l'image. Au temps où vivaient les parents du jeune notaire actuel, la maison s'enveloppait comme d'une mante de vieille femme d'une atmosphère compassée et rigide, figeant sur les lèvres le plus léger sourire. L'alignement des sièges dans un ordre de bataille impeccable donnait l'impression d'être là pour une perpétuelle revue, et non pour servir au repos des visiteurs, en même temps que pour les plaisirs d'une conversation amicale. Les bibelots ornaient les consoles et les cheminées d'une façon jumelle; les pendules étaient tristement emprisonnées sous leur globe. Dans la demi-obscurité habituelle des pièces — le soleil fanait les rideaux et les tapis et attirait les mites, — tous les Vialoux, notaires de père en fils, vous écrasaient de leur dignité du haut de leurs cadres.

La jeune femme de Claude avait su faire un

choix parmi toutes ces choses contemporaines de l'impératrice Eugénie, sans toutefois faire disparaître ce qui pouvait être cher au culte filial de son mari. Elle avait transformé la demeure incolore en un logis clair et accueillant faisant dire à tous : « Que c'est gentil, ici ! Qu'il doit faire bon y vivre ! »

Ce fut le premier mot de Bertrand, sensible à tout ce qui était bon goût et harmonie. Il savourait le charme simple de cette salle à manger aux meubles rustiques éclairés de cuivres chauds, de la table égayée d'assiettes anciennes aux fleurs lumineuses et gaies.

— On est bien chez toi, mon vieux camarade ! jeta Bertrand. J'avais gardé de ta maison un souvenir un peu — comment dirai-je ? — un peu assombri, et tout est clarté, maintenant.

La bonne figure sympathique de M^e Vialoux s'épanouit de joie et d'orgueil, pendant que les traits charmants de sa jeune femme se fardaient d'un soupçon de carmin, à la réplique de son mari :

— C'est bien simple : ma femme a fait de l'autre d'un vieux garçon un paradis. Tu as devant toi le plus heureux des notaires !

— J'en ai été convaincu, ce matin, dès que je t'ai aperçu, et j'avais deviné tout de suite l'auteur de la transformation ! renchérit Bertrand, avec un sourire à l'adresse de M^{me} Vialoux.

— Grâce, Messieurs !... Ma modestie est en danger !... Et puis, qu'est notre petit logis, à côté de votre hôtel si rempli de belles choses ! Claude me l'a fidèlement décrit, et je ne doute pas que tout y

soit admirable. Quand on crée des chefs-d'œuvre, on ne sait pas s'entourer de médiocrités.

— C'est à mon tour d'être confus, Madame...

M^e Vialoux riait de cet assaut d'amabilités.

— Crois-tu, Simone, reprit-il, s'adressant à sa femme, que ce grand homme n'a pu trouver le moyen de venir jusqu'ici, depuis que de tristes événements l'ont arraché du sol natal!... Et il y a de cela vingt ans!... Passe encore s'il n'y avait pas eu là l'amitié fraternelle de son vieux Claude!

— C'est vrai; j'ai eu tort, concéda Bertrand. Mais revoir Roquefranque aux mains d'étrangers,... vois-tu, cela m'était trop pénible! Aujourd'hui encore, un peu de souffrance se mêle à ma joie. J'ai peur d'être déçu. Nos remplaçants ont dû bälayer tout ce qui, pour moi, était précieux.

— Détrompe-toi, mon ami, répliqua vivement M^e Vialoux. Aussi étrange que cela paraisse pour des gens enrichis dans le commerce des... porcs, ils ont laissé à Roquefranque tout son charme d'ancienneté. Rien n'a bougé.

— Il y a à cela une raison bien simple, remarqua M^{me} Vialoux. Bien des nouveaux enrichis sont comme les Américains : n'ayant pas de passé, ils sont avides de s'en créer un. De là leur amour des vieilles ruines, des châteaux à tourelles et à créneaux et des tableaux de famille!

— Qu'ils font passer pour « leurs portraits de famille »! ajouta Bertrand en riant. Enfin, je rends grâce à cet esprit des temps nouveaux, puisqu'il me permettra de me retrouver chez moi, comme jadis.

— Et, si tu veux, nous partirons dès que nous aurons pris le café, proposa M^e Vialoux, pendant

que sa femme se levait de table. La nuit tombe vite, et tu auras à peine le temps de te rassasier des beautés, un peu mélancoliques en cette saison, de ton vieux Roquefranque.

Une demi-heure après, le petit clerc à la crinière embroussaillée assistait, par la porte entre-bâillée de l'étude, au départ du cabriolet emmenant M. et M^{me} Vialoux, accompagnés du prince « cognito » (ou de la vedette de cinéma).

Tout Castelfranc était déjà plein de l'arrivée de l'étranger chez le notaire. Le saute-ruisseau et le premier clerc aux cravates irrésistibles s'étaient fait gloire d'être au courant de cet événement. Des regards passionnément avides cherchaient à apercevoir, au passage de l'auto, un si grand personnage; les rideaux s'écartaient, poussés doucement par une main précautionneuse; des chuchotements donnaient un air de mystère aux maisons.

Bertrand s'en souciait peu. Dans sa hâte d'être là-bas, il écoutait d'une oreille distraite M^e Vialoux lui confier de nouveau avec enthousiasme son bonheur de jeune mari. Une légère rougeur colora seulement le teint mat de Bertrand lorsque Vialoux ajouta :

— Pourquoi ne ferais-tu pas comme moi, mon cher Bertrand? Que diable! il ne doit pas manquer, à Paris, de jeunes filles qui seraient très fières de devenir la femme du grand artiste de Roquefranque! Tu ne seras pas réfractaire à l'amour jusqu'à la fin de ton existence!... Crois-moi : le célibat est un triste état. La sculpture, Roquefranque et ton vieux Clément ne remplaceront pas toujours la lumière de deux yeux aimants et la douceur d'un sourire...

La vue des tours de Roquefranque émergeant du vallon évita à Bertrand l'embarras de répondre. La petite auto, conduite avec maestria par M^{me} Vialoux, dévalait la pente à soixante à l'heure et stoppait bientôt devant le vieux castel.

La lumière douce d'un ciel clair d'hiver enveloppait l'habitation, auréolait la croix de pierre dressée sur un calvaire de rochers, à cinquante mètres de là.

Hypnotisé par la vue du berceau familial, le dernier des Roquefranque demeurait sans parole. Sa main caressait doucement les vieilles pierres patinées par les ans. Dans les interstices, les vents et les intempéries avaient accumulé des gravats et poussières qui avaient donné naissance à des mousses et des herbes fines. Les volets clos semblaient attendre celui qui, seul, avait le droit d'éveiller le logis ancestral.

Claude Vialoux mit les clefs dans les mains tremblantes de Bertrand. Le battant aussitôt ouvert, celui-ci parcourut lentement, les traits contractés par les souvenirs qui, en gerbe, remontaient à sa mémoire à chaque pas, les appartements témoins des joies et des tristesses de l'aurore de sa vie. Dans la chambre de ses parents, un portrait de sa mère, alors dans tout l'éclat de ses vingt-cinq ans et de sa fine beauté de blonde, ornait encore un panneau tendu de toile de Jouy.

Les bras croisés, les yeux rivés sur cette image, la plus grande tendresse de sa vie, mordant ses lèvres jusqu'à la souffrance, Bertrand ne bougeait pas. Émus de ce silence, Claude et sa femme respectaient la conversation mystérieuse qui s'échangeait entre l'âme de la mère et celle de son fils. Au

bout d'un certain temps Bertrand se retourna et, la voix brève :

— J'achète, dit-il simplement.

IV

Depuis cinq mois, Bertrand de Roquefranke était devenu le propriétaire du vieux nid. Depuis huit jours seulement — on était à la fin juin — il était installé dans sa solitude. Ce laps de temps écoulé entre son unique voyage à Castelfranc et son retour estival n'était point signe de lassitude, de fluctuation d'idée ou de crainte d'ennui. Il était de ces âmes que n'effraient ni le silence, ni l'âpreté de certains paysages ; mais, de retour à Paris, après deux jours passés chez les Vialoux, il avait été repris par les multiples obligations de sa carrière. Ayant la passion et la conscience de son art, il ne pouvait abandonner ses travaux en cours. Le buste de la princesse D... devait être achevé. Il le fut, du reste, avec plein succès et fit la gloire du dernier Salon. Plusieurs commandes de l'État réclamaient aussi le sculpteur. Il fut donc repris, par la force des choses, dans l'engrenage de sa vie enfiévrée.

Souvent, il revit M^{lle} Tavernier. M^{me} Lasternay avait l'incontestable talent de faire naître les occasions de rencontre, et tout à la fois le tact voulu

pour ne rien gâter en montrant trop d'empressement à s'informer si la première impression produite par la jeune fille s'était muée en un sentiment plus tendre. Avec un peu d'attention, il lui eût été facile, cependant, de se convaincre que, si la fille de l'agent de change et l'artiste célèbre s'appareillaient à merveille pour les choses de l'esprit, l'empressement de Bertrand était d'une correction toute mondaine et sans la plus petite ombre de cour.

La jeune fille en souffrait-elle?... Nul n'aurait su le dire. Son caractère était toujours d'une égalité parfaite. La sentimentalité semblait bien éloignée aussi de ses rapports avec Bertrand. Deux parfaits camarades : voilà ce qu'ils étaient. Deux camarades aimant à discuter, se plaisant à des conversations moins banales que celles de certaines poupées trop modernes.

M^{lle} Tavernier espérait bien revoir Bertrand au cours de leur villégiature, mais elle fut déçue en apprenant qu'il ne suivrait pas, comme tous les ans, le courant mondain.

— Alors, ni Deauville, ni Biarritz, ni Luchon, cette année? demanda-t-elle, comme ils dégustaient un cocktail, entre deux danses, à la dernière réunion de M^{me} Lasternay.

— Pas plus l'un que l'autre. Un bain de solitude, où nul ne me découvrira, au milieu d'une nature quelquefois aimable, mais le plus souvent sauvage, répondit Bertrand.

Puis il se tut.

Ses causeries avec M^{lle} Tavernier n'étaient jamais entrées dans le domaine de son moi intime, et il n'avait jamais jugé à propos de mettre personne au courant du rachat de Roquefranque. Ce-

pendant, pensant que l'annonce de ce départ paraîtrait paraître trop mystérieuse, il ajouta au bout de quelques secondes, en souriant de ce sourire grave qui conquérait :

— Je vais revoir une très chère et très vieille amie qui ne peut venir à moi : la demeure où je suis né.

— J'en suis heureuse pour vous.

— Puis une ombre légère, si légère que Bertrand ne s'en aperçut pas, voilant ses yeux nets :

— Alors, à cet hiver seulement ?

— A cet hiver. A moins qu'en allant à Biarritz une visite au misanthrope que je suis ne vous effraye pas ?

— Avouer qu'en douter serait peu estimer mon courage, riposta-t-elle.

Ils se séparèrent sur un shake-hand énergique, sans émotion apparente.

Depuis son arrivée à Roquefranque, pas un regret n'avait effleuré Bertrand. Il vivait une vie douce, contemplative, dans son royaume du silence, remettant à plus tard l'organisation en règle du personnel et des cultures. Il mûrissait même le projet de réunir peu à peu à Roquefranque toutes les dépendances d'autrefois, si les possesseurs actuels consentaient à s'en défaire, et cela nécessitait des démarches sans nombre. Lorsqu'il aurait pris pied dans le pays, il aviserait.

Maintenant, il rêvait de transformer le vieux moulin, dit « le Moulin du Bas », en un atelier merveilleux. Un pont rustique jeté sur le ruisseau achevait le pittoresque de ce délicieux décor qu'une midinette aurait déclaré avec enthousiasme « aussi joli qu'un décor de théâtre »... Une grande baie

s'ouvrirait au-dessus de l'eau chantante où des milliers de goujons filaient entre les cailloux comme de petites flèches d'argent.

De là, le regard caresserait les frondaisons dont se couvraient, par endroit, les légères montagnes, ou les parties rocheuses que le soleil naissant baignait dans l'or liquide.

« Rien de tel qu'un pareil spectacle pour faire jaillir l'étincelle inspiratrice ! » pensait Bertrand. Il se délectait d'avance à l'idée des heures de rêverie et de travail solitaire, en longeant, ce matin-là, le cours d'eau limpide.

Ses amis Vialoux l'attendaient pour déjeuner. Pour eux seuls, il consentait à rompre sa solitude des premiers jours. Le ménage du notaire formait, avec le vieux Clément, le seul groupe humain qu'il voyait. Il avait exigé que Claude Vialoux tint secret le nom du nouvel acheteur de Roquefranque. A Castelfranc, on ignorait donc encore que l'héritier des Roquefranque, aimé autrefois du plus humble, était revenu parmi eux. Nul n'avait reconnu, à son passage, dans l'élégant étranger, le fameux prince « *cognito* » décrit par le petit clerc, le bel enfant aux grands yeux noirs et à l'épaisse chevelure brune, aimant à parcourir les causses crevassées, couvertes d'une herbe desséchée et rare. Il entra sans façon dans les métairies pauvres, portant le réconfort de sa présence, de sa jeunesse, scellé de gâteries laissées discrètement.

Bertrand n'oubliait certes pas tous ses humbles amis de jadis et ne renonçait pas à reprendre contact avec eux ; mais, à peine arrivé, il ne se sentait bien que dans le calme profond du cirque solitaire.

L'âme dilatée, les yeux emplis de joie, il suivait

doucement les bords herbeux du ruisseau, lorsque, à deux cents mètres environ du Moulin du Bas, l'air vibra sous les notes d'une voix pure, aux sonorités douces et caressantes; une voix de très jeune fille, assurément. Mû par une curiosité inhabituelle, il s'arrêta, dissimulé par des taillis légers, pour ne pas troubler la chanteuse. Les paroles se déroulaient, portées par la brise matinale jusqu'aux oreilles de Bertrand, charmé. Enfin, la voix se tut. Il fallait bien que Bertrand se décidât à avancer. Il ne pouvait rester là, comme un malfaiteur. Un instant, il eut l'idée de rebrousser chemin; puis il se gourmanda de ce mouvement. Ce serait bien la première fois qu'un Roquefranque fuirait, et fuirait devant une femme! — Une enfant, sans doute, d'après la voix claire...

Sortant doucement de sa cachette improvisée, il avança sans plus de bruit. Une enfant — oui, c'était bien une enfant, en effet, vêtue d'une simple robe de piqué blanc et coiffée d'une capeline de même tissu, d'où s'échappaient des boucles dorées que les ciseaux d'un coiffeur n'avaient jamais dû effleurer pour les façonner à la mode — était debout sur une large pierre émergeant du ruisseau. Une ligne à la main, la pêcheuse, tournant le dos à la berge, lançait et relançait sa ligne sans succès. Pas le moindre petit goujon ne frétillait au bout du fil. Impatentée, l'enfant frappa du pied sur la pierre.

— Allons! il est dit que je n'attraperai rien ce matin! prononça-t-elle tout haut, un regret plus grand que ne le méritait une aussi petite déception passant dans ses paroles.

— C'est que, Mademoiselle, les poissons sont

insensibles aux romances ! répondit une voix masculine, chaude et un brin railleuse.

La chanteuse se retourna vivement. Bertrand fut ébloui par le regard des prunelles d'un bleu pervenche illuminant le visage de l'enfant surprise.

Mais était-ce bien une enfant ?

Se posant cette question, Bertrand, son large feutre à la main, descendit sur le gravier où clapotait l'eau claire. S'étant ressaisie, la chanteuse ripostait :

— Aussi n'était-ce pas pour eux que je chantais, Monsieur, mais bien pour moi !

Le regard profond ajoutait clairement : « Ni pour vous, Monsieur l'inconnu ! »

— En tout cas, Mademoiselle, n'étant pas aussi insensible que les poissons, je bénis l'inspiration qui m'a fait passer par ici ce matin.

Un coup d'œil malicieux, suivi d'un rire spontané qui coulait en cascade limpide comme le ruisseau, remercia l'inconnu de son compliment délicat.

Bertrand continuait :

— Pour me faire pardonner mon indiscretion, voulez-vous me permettre, Mademoiselle, de punir les goujons insensibles en les faisant passer dans votre panier ?

— J'accepte, Monsieur, dit simplement l'enfant aux boucles dorées, en essayant déjà d'attacher un affreux petit ver à l'hameçon.

— Vos vers doivent être mal attachés, reprit Bertrand qui, d'une enjambée, avait rejoint la pêcheuse novice sur le minuscule îlot.

Prenant la ligne des mains inexpertes — des mains délicates et soignées, mais cependant marquées comme par des travaux pénibles, remarqua-

t-il, — il se remémora d'un coup son savoir de jeunesse, et, en quelques minutes, eut rempli le panier de poissons argentés.

L'enfant regardait en silence. Bertrand ne voulut pas prolonger plus longtemps la gêne qu'il sentait poindre en elle; la situation était délicate. Brusquement, il enjamba de nouveau l'eau claire, et, avant que l'enfant eût eu le temps de formuler un remerciement, il s'éloigna en soulevant largement son feutre.

D'un pas plus nerveux qu'au début, il continua son chemin vers Castel franc. Les paroles de la chanson montèrent de nouveau dans l'air grisant, comme en un sentiment de reconnaissance pour le service rendu par l'inconnu :

Une chanson d'adieu sort des sources troublées,
S'il vous plaît, mon amour, reprenons le chemin...

A la voix de cristal, Bertrand répondit de son organe prenant :

Où tous deux, au printemps, et la main dans la main,
Nous suivions le caprice odorant des allées...

Puis, affaiblies, quelques bribes parvinrent encore au jeune homme attentif. Les derniers mots se perdirent au détour du chemin.

Durant le repas chez les Vialoux, il se montra distrait. Sa conversation n'eut pas son brio habituel. Ses amis, étonnés, crurent à une indisposition passagère ou à un projet de sculpture prenant corps dans le cerveau de l'artiste. Un autre problème, cependant, le tourmentait : quelle était cette enfant rencontrée tout à l'heure si près du Moulin

du Bas?... Enfant ou jeune fille?... Le visage était jeune, très jeune, certes, et si lumineux!... Mais les façons, les gestes, dénotaient une maturité, un sérieux peu en rapport avec les traits juvéniles.

Tout le jour, son esprit s'évada, tourna autour de cette rencontre inattendue. Plusieurs fois, il eut la tentation de raconter sa pêche impromptue à ses amis, mais un sentiment inexplicable le retint. Après tout, pourquoi penser autant à cette petite fille, et quelle idée l'avait pris de s'attarder à réparer la maladresse de cette pêcheuse assez hardie pour lancer sa ligne aussi près du Moulin du Bas?...

Claude Vialoux et sa femme retinrent de force leur ami à dîner. Pour ne pas les froisser, il accepta de prolonger sa visite. Et pourtant, quelle hâte il avait de s'évader, de rentrer dans sa solitude!...

La nuit venait lorsqu'il reprit sa route. Il aimait cette heure crépusculaire où les pas résonnent dans le silence, où l'on se sent plus près de la nature et de son Créateur. Les soucis, les laideurs de la vie s'évanouissent dans la paix du soir, dans le calme bienfaisant qui environne toute chose. Bertrand s'imprégnait de la beauté de cette nuit naissante. Il marchait lentement, et, à moitié route, il s'enfonça sans réfléchir dans un chemin de traverse. Ce chemin tournait brusquement pour aboutir à un petit sentier rocailleux coupant en deux le cirque de Roquefranque et rejoignant ensuite la route menant au château.

Après quelques pas, surpris de l'exiguïté du chemin et par les ronces touffues qui s'agrippaient à ses vêtements, il s'arrêta; un malaise pesait sur lui,

l'enveloppait de mystère. Le chemin trouvait à peine sa place au pied d'une masse de bois sombres donnant une impression d'écrasement. La silhouette, indécise dans la nuit qui s'épaississait, d'une vieille tour en ruines dominait ce fouillis de bois. Bertrand connaissait pourtant bien, jadis, ce chemin isolé, mais il le croyait plus large... Il est vrai qu'avec les années la végétation s'était forcément accrue, et personne n'osait, sans doute, entretenir les abords de la tour abandonnée.

Un éclair se fit tout à coup dans le cerveau de Bertrand : la Tour Maudite!... C'était bien le lieu soi-disant hanté dont la légende remontait à sa mémoire. Combien de fois les vieilles gens, « les anciens », la lui avaient-ils redite, après maintes recommandations :

— N'ayez pas le malheur de passer par la Tour Maudite pour revenir à Roquefranque, monsieur Bertrand!

— Bah! faisait-il, rieur, que voulez-vous qu'il m'arrive?

— Des fois!... redisaient les vieux... Mon père m'en faisait défense. « Celui qui y passe à la nuit brune, me disait-il, et qui entend des gémissements et des lamentations est sûr de mourir dans l'année ou d'avoir le cœur arraché. » Pour tous les millions du monde je ne serais pas passé par ce chemin!... Si monsieur Bertrand veut m'en croire, vaut mieux suivre la grande route.

— Soyez tranquille, répondait alors Bertrand, pour rassurer le vieux conteur superstitieux.

Maintes fois, pourtant, il avait suivi le chemin hanté de la Tour Maudite, et jamais la moindre plainte ne lui était naturellement parvenue.

Serait-il moins brave qu'autrefois?... Il ressentait aujourd'hui une crainte vague, étrange...

La nuit tombait tout à fait, à peine fleurie d'étoiles. Le croissant de lune montait au-dessus des bois, éclairant le faite de la tour démantelée d'une lueur blafarde qui parut sinistre à Bertrand.

Jugeant ses craintes puérides, indignes de lui, il avança dans le chemin étroit, envahi par les pousses folles des arbrisseaux. Les branches flexibles lui fouettaient le visage, l'égratignaient sans pitié. Indifférent à leurs morsures, il fonçait toujours de l'avant.

Soudain, il s'arrêta, figé sur place. Était-il victime d'une hallucination? Était-ce l'influence des souvenirs de son enfance surgissant à cette heure nocturne dans ce décor sauvage, à la réputation tragique?...

Il tendit l'oreille davantage. Non,... il ne se trompait pas. C'étaient bien des gémissements qu'il entendait,... ou plutôt comme une plainte douce, une plainte de femme...

Immobilisé, il écoutait toujours. La plainte s'arrêta, puis reprit... De légers sanglots entrecoupaient cette manifestation de douleur.

Aucun doute. Un être humain souffrait là. Bertrand ne pouvait poursuivre son chemin sans essayer de découvrir d'où provenaient ces gémissements, sans faire tout son possible pour soulager cette douleur qui, volontairement ou non, appelait à l'aide! Foin des craintes imaginaires de la légende, indignes d'un homme!

S'efforçant de guider ses pas d'après la direction des plaintes, s'agrippant des deux mains aux arbres, il grimpa à travers le talus boisé dont la hauteur

semblait défier le téméraire qui voulait parvenir au sommet. Les branches sèches craquaient sous son poids. Deux fois, il faillit rouler; son pied glissait sur l'humus gardé humide par l'épaisseur des branches à travers lesquelles le soleil ne pénétrait jamais. Plus il avançait — et cela si péniblement, — plus les sanglots s'affaiblissaient. Et ce fut le silence. Un silence de mort. Bertrand attendit, retenant son souffle... Une seconde, deux secondes, quelques minutes passèrent... Et tout à coup un froissement de branches, semblable à celui que faisait Bertrand dans sa montée, mais plus faible, plus léger, remplit la paix subite des bois. Quelqu'un fuyait... Bertrand reprit sa montée, tâchant d'apercevoir, sous la clarté de la lune, la silhouette éperdue... Une forme blanche, rendue plus irréaliste par la lumière argentée du croissant lunaire, apparaissait par endroit à travers les troncs grimaçants. En vain essayait-il d'atteindre la silhouette fantomatique. Comme il arrivait sur l'étroit plateau où la vieille tour ruinée dressait ses murailles lézardées, il ne vit plus rien. Mais une faible lueur tremblait à une fenêtre à croisillons. Que faire?... Si des êtres humains habitaient là, que penseraient-ils d'une pareille intrusion?... D'un autre côté, comment croire que ces murs isolés, entourés d'une légende cruelle, abritaient une femme?... Il fallait des nerfs bien solides pour résister à cette ambiance. Bertrand se sentit lui-même repris par le malaise du début.

Le mince croissant s'était caché derrière un gros nuage cendré; un vent d'orage s'élevait subitement, faisant tourbillonner des feuilles sèches qui enveloppèrent Bertrand... Maintenant, il ne distinguait,

dans l'obscurité complète, que la lueur tremblotante qui veillait à la fenêtre. Un sentiment de crainte irrésistible, presque de peur, le saisit au milieu de cet abandon. En hâte, il retourna sur ses pas. Vingt fois, il faillit se rompre le cou en redescendant la pente raide que nul chemin tracé ne traversait. Heureusement, la lueur livide des éclairs zébrant le ciel d'encre le guidait. En bas, il fila le long du chemin resserré, et bientôt il atteignit le sentier rocailleux qui coupait le cirque de Roquefranque.

C'est à peine s'il était maître de ses nerfs, évitant de se retourner, comme un enfant qui se sent poursuivi dans la nuit par l'ombre des arbres. Enfin il aperçut, abrité sous un chêne puissant, le calvaire protégeant Roquefranque. D'un seul coup, il respira fortement, rejetant ses larges épaules en arrière, comme délivré d'un poids insupportable.

Le vieux Clément, fidèle dans sa garde, attendait son maître sur le seuil et fut frappé de sa pâleur.

— Monsieur n'aurait pas dû faire ce chemin à pied, par l'orage menaçant, reprocha-t-il. Monsieur n'. pas bonne mine.

Bertrand passa la main sur son front moite.

— Aussi vais-je me coucher tout de suite, mon bon Clément, répondit-il seulement.

— D'autant plus que l'architecte de Cahors a fait dire aujourd'hui qu'il serait ici demain matin à la première heure, pour terminer les plans de l'atelier dans le Moulin du Bas.

— Ah! bien..., fit Bertrand, l'air absent.

Clément n'augura rien de bon de cette indifférence!... Voilà qu'une crise comme celle de l'hiver dernier reprenait son maître!... Pourtant, il parais-

sait si content d'être revenu à Roquefranque!...

Bertrand ne put se décider à se mettre au lit. Accoudé à la fenêtre grande ouverte, il respirait avec délices le parfum de cette nuit d'été, la tiède haleine qui montait du vallon. Le vent s'était calmé, ayant chassé les lourds nuages accumulés tout à l'heure, comme la brise légère et parfumée effaçait le cauchemar du retour dans l'esprit de Bertrand.

Comment avait-il pu se laisser emporter ainsi par une pareille nervosité?... Rien d'extraordinaire, après tout, que d'entendre pleurer quelque enfant attardé hors de chez lui!...

Cependant la plainte était plus poignante que les pleurs d'un enfant... Et puis cette lumière dans cette tour en ruines, inhabitable...

Allons! cette journée avait été fertile en événements aussi bizarres qu'imprévus. Le matin, cette fraîche rencontre au bord du ruisseau; le soir, dans une ardeur don quichottesque, sa poursuite éperdue derrière une ombre et la peur subite et irrésistible — oui, la peur : il n'y avait pas d'autre mot — qui l'avait happé soudain...

Les Parisiennes à la page auraient bien ri de voir l'artiste en renom, le grave Roquefranque, secourir cette enfant dans sa pêche infructueuse, autant qu'elles auraient douté qu'il fût capable de fuir devant un danger quelconque — et, qui plus est, un danger problématique comme celui d'une pareille légende!...

A cette pensée, Bertrand haussa les épaules, puis il se plongea dans une songerie confuse, où de folles boucles blondes s'entremêlaient avec de brunes ondulations savantes, image vite effacée par le rappel d'une voix claire luttant avec la chanson,

tantôt grave, tantôt aiguë, des grenouilles et des crapauds, montant dans le calme nocturne.

Lorsqu'il se décida à fermer sa fenêtre et à prendre un peu de repos, les étoiles s'éteignaient une à une, doucement.

V.

— Alors, Maria, comment ferons-nous pour recevoir dignement les invités de grand-père?... Il ne faut pas penser à servir des plats coûteux. Voilà toute notre fortune...

Secouant ses courtes boucles, la jeune fille mit sous les yeux de Maria une bourse dégonflée, réduite à sa plus simple expression.

— Pécaïre!... soupira la vieille. Ne vous tourmentez pas, mon bijou. Il y a encore une dinde que je n'ai pas vendue,... et avec un civet de lapin... Vous savez que le civet de lapin de la vieille Maria vaut un civet de lièvre. Je défie bien ces beaux messieurs de s'y reconnaître.

— C'est vrai que tu n'as pas ta pareille... Oui, avec une dinde, cela irait. Mais la vente nous aurait fait rentrer un peu d'argent. Grand-père réclame tout le temps du tabac, il ne veut pas renoncer à l'abonnement de son journal, et je n'ai pas le courage de rien lui refuser. Qu'il ait au moins une vieillisse douce!

— Pendant que votre jeunesse se passe à trimer, en vivant dans les bois et dans une maison qui ne tient pas debout, où personne n'ose venir ! Et vous portez les mêmes robes depuis trois ans... Misère !... Ma nourrissonne en être arrivée là !... Le bon Dieu ne devrait pas permettre des choses pareilles !...

— Chut, nounou !

Et une petite main racée, bien qu'abîmée par le travail, ferma la bouche de la vieille femme qui mit un timide baiser sur les doigts tremblants.

— Tu disais donc : une dinde rôtie — tant pis, on s'arrangera autrement, si nous sommes à court d'argent, — un civet de lapin et...

— ... Et si vous pouviez rapporter encore une friture aussi belle que celle d'hier, ce serait un déjeuner comme ces messieurs n'en font pas à Cahors. Par ma foi ! je suis bien sûre que si vous alliez demain matin lancer votre ligne pas loin du moulin, nous aurions ce qu'il faut. Vous êtes si adroite, mon bijou !

Le compliment eut le don de rendre cramoisies les joues en fleurs, ou peut-être était-ce le rayon de soleil, si chaud en cette fin de juin, qui, justement, venait de pénétrer dans la pauvre cuisine, nimbant de clarté la tête blonde ?... C'est du moins ce que pensa la vieille Maria. Attentive, elle alla tirer les volets vermoulus, tant bien que mal raccommodés avec des planches non rabotées, provenant de caisses d'emballage. La pièce fut plongée dans une obscurité bienfaisante, à cette heure de l'après-midi où la chaleur était à son paroxysme.

La jeune fille n'avait pas répondu à la proposition de Maria. Dissimulant son embarras sous un air d'extrême occupation, les manches de sa blouse

de toile relevées, elle s'était mise à brasser du son dans une bassine.

— Laissez donc ça, pécaïre ! Ce n'est pas l'heure de panser vos lapins. Je ferai ça quand j'aurai sarclé mes tomates.

— Tu as bien assez à faire, ma pauvre Maria. Et puis tu sais que j'aime bien soigner mes lapins moi-même. Tu as aussi à préparer pour demain.

— Eh bé ! il ne faudra pas aller trop tard au moulin, si vous voulez ramasser votre pêche à temps, avant que ces messieurs arrivent. Vous pouvez m'en croire : ça nous fera un fameux diner !

— Nous ne la tenons pas encore, cette friture, tu sais, nounou ! Il y a des jours où ça ne mord pas !... Enfin, j'essaierai.

— C'est ça, mon bijou. Et vous chanterez encore, pour réjouir votre vieille nounou. Hier, je vous entendais d'ici. C'était-y joli, mon Dieu ! Jusqu'aux poissons qui étaient de mon avis ! Jamais vous n'en avez pris autant !... Et ce vieux bonhomme de Théophile qui croit s'y connaître mieux que les autres !... « Faut être aussi muet que les poissons pour les attraper ! » qu'il dit toujours.

— Dame ! je crois qu'il a raison ! approuva cette fois la jeune fille, en riant d'un rire clair qui mit sa richesse dans la pauvre cuisine. Il y a des jours où ça les fait fuir !... Enfin, nous verrons demain, nounou.

La vieille femme sortit, balançant ses larges hanches entourées d'un cotillon aux mille plis.

Restée seule, la jeune fille essaya de fredonner, mais toujours les mêmes paroles, les paroles de Marguerite, remontaient à ses lèvres :

Il avait bonne grâce, à ce qu'il m'a semblé...

Les petites mains arrêterent leur travail... Sans même essayer le son humide collé à ses doigts, la jeune fille se laissa tomber avec lassitude sur le banc grossier placé devant la table. Une tristesse inexplicable lui étreignit l'âme... Cette rencontre avec cet étranger — il avait bonne mine, c'est certain — l'avait-elle donc troublée à ce point?... Pour la première fois, elle avait caché quelque chose à sa pauvre vieille nounou, dont l'affection et le bon sens lui étaient si souvent secourables. Comme il lui en fallait peu!... Elle avait tort, peut-être, de ne pas sortir plus souvent. Castel franc était si près!... Et seuls quelques paysans superstitieux semblaient la tenir à l'écart... Les autres, ainsi que les rares châtelains des environs ou les petits fonctionnaires du bourg, la saluaient toujours dans ses rares sorties. Sa famille n'était pas inconnue ici... Maria avait raison. Pourquoi vivre en sauvage?... Se laissait-elle influencer aussi par la triste légende qui pesait sur leur sombre logis, et au point de s'être jetée à la nuit, toute frémissante, dans le coin le plus touffu du bois et d'y laisser éclater son cœur lourd de chagrin?... Là, loin de son grand-père, si rude, si exigeant, si peu tendre, loin des yeux clairvoyants de la vieille Maria, elle avait pleuré longuement, trouvant une amère douceur à exhaler tout haut une peine qu'elle ne pouvait définir.

Perdrait-elle son beau courage devant la vie?... Triste vie, c'est vrai. Mais elle avait vingt ans.

Secouant cet accès de mélancolie, elle s'affaira de nouveau à ses besognes habituelles, s'efforçant

de brider sa pensée vagabonde... Le soin de ses lapins, de ses volailles, lui prit une partie de la matinée. Puis, dans la salle voûtée, aux épaisses murailles de pierres nues, servant de salle à manger, elle mit de l'ordre et sortit la plus belle nappe qu'elle put trouver, vestige d'un temps plus heureux et plus fortuné. Il fallait bien que les invités de son grand-père fussent reçus le mieux possible.

Comment se faisait-il que le vieillard ait voulu rompre son isolement en invitant à sa table ces inconnus, des inconnus, du moins, pour sa petite-fille?... Des hommes d'affaires, avait-il dit... Quelles affaires pouvait-il bien avoir à traiter? Leur avoir se réduisait à si peu de choses!...

Habitée à respecter le mutisme de son grand-père, elle n'avait pas insisté, mais une inquiétude sourde la tenaillait.

Tout en vaquant à ses occupations, son pied heurta la plaque de chêne, flanquée d'énormes ferrures, qui, dans un coin de la salle, marquait un carré sombre au milieu du dallage de larges pierres usées. Cette trappe fermait l'orifice d'un puits profond, si profond que certains voyaient là des oubliettes, les oubliettes d'où provenaient les gémissements et les lamentations. La jeune fille en souriait souvent; cependant, ce jour-là, un frisson la secoua lorsque la trappe résonna sous le heurt léger de son pied.

Pour chasser cette impression, elle se mit à fredonner. Sous son aspect juvénile, c'était une âme forte, un caractère énergique. Ses moments de dépression étaient rares et courts.

Je voudrais bien savoir quel était ce jeune homme, si c'est un grand seigneur et comment il se nomme...

Encore!... Les paroles de Marguerite passaient sans cesse sur ses lèvres. C'était, depuis hier, une obsession. Cet inconnu devait se soucier bien peu d'elle, sans doute, et il est sûr que son sourire ironique — et pourtant plein de charme, on ne pouvait en disconvenir — aurait marqué sa physionomie grave, s'il avait pu se douter de sa préoccupation!

Devant son grand-père et la vieille Maria, elle reprit son air enjoué, mais quelle hâte elle avait d'être au lendemain!

Au matin, vers neuf heures, elle était installée sur son îlot minuscule, et, le buste en avant, ce qui faisait valoir sans qu'elle s'en doutât la perfection de son jeune corps, elle lançait et relançait sa ligne dans le ruisseau jaseur.

— Vous êtes réellement, Mademoiselle, une fervente de l'hameçon!

La même voix chaude et grave que la veille, avec la même pointe de raillerie, la fit tressaillir. Rougissante — décidément, elle rougissait vite, depuis hier! — elle répondit du tac au tac :

— Et vous, Monsieur, un amateur de promenades matinales!

Bertrand sourit.

— N'est-ce pas avec juste raison, Mademoiselle?... Qu'y a-t-il de plus beau que ce vallon encerclé de ces montagnes scintillantes sous le clair soleil qui les baigne dans l'or liquide?

La jeune fille inclina la tête, approuvant en silence.

Une touche!... D'un coup sec, elle tira la ligne : un cabot aux écailles argentées se balançait au bout du fil.

Un contentement réel se lut sur le visage aux yeux pervenche. Fierté, sans doute, de se montrer moins maladroite que la veille, pensa Bertrand. Quelle réelle enfant était cette pêcheuse!

— Bravo, Mademoiselle! s'écria-t-il sur un ton de badinage. Je vois avec regret que mon aide vous sera inutile aujourd'hui.

— C'est peut-être beaucoup présumer de mon habileté, Monsieur!

Ça mord!... Non!... C'est une ronce entraînée par le courant qui a accroché l'hameçon!... Vainement, la pêcheuse s'évertue à dégager sa ligne.

— Vous voyez, Monsieur, que mon adresse est bien piètre! reprend-elle d'un ton désolé.

D'un bond, Bertrand regagne son poste et saisit la ligne d'une main ferme. Sa tête virile près de la tête aux boucles d'or forme un contraste charmant qui eût séduit l'œil d'un peintre. Un émoi subit contracte légèrement les traits du jeune homme, émoi communicatif, car le regard pervenche se voile... Enfin! voici la ligne dégagée.

— Je n'ai plus, Monsieur, qu'à vous remercier de votre inlassable complaisance. Voici l'heure de rentrer. Ma vieille nounou pourrait s'inquiéter.

Cette fois, Bertrand n'eut pas envie de sourire de la crainte de la jeune fille d'inquiéter « sa nounou ». Il eût voulu prolonger cette heure.

— Votre décision hâtive va restreindre votre menu, Mademoiselle.

Un soupir s'échappa des lèvres roses.

— C'est vrai, Monsieur, mais je ne puis m'attarder plus longtemps.

— Voulez-vous que nous essayions demain de

nous dédommager? Je porterai les engins nécessaires.

Un flot de carmin farda les joues de la pêcheuse, en train de replier ses lignes.

— Demain, Monsieur?... Vers quelle heure?

— Vers cette heure-ci, si cela vous convient.

— Soit, Monsieur.

— Alors, à demain, mademoiselle...?

La jeune fille pensa qu'il était incorrect de ne pas se présenter. Une lubie espiègle la poussa néanmoins :

— M^{lle} de la Tour-Maudite.

Bertrand sursauta.

— Raillez-vous, Mademoiselle?

— Nullement, Monsieur. Monsieur...?

Bertrand se ressaisit. S'inclinant correctement, il laissa tomber :

— Bertrand de Roquefranke.

— Le sculpteur éminent? dit, d'un air incrédule, la demoiselle de la Tour-Maudite.

— Lui-même, Mademoiselle, riposta-t-il. Mais éminent est beaucoup dire.

— Je maintiens cependant le qualificatif, appuyait-elle, d'un ton convaincu, cette fois.

— Alors, à demain, monsieur de Roquefranke, répéta-t-elle, s'éloignant d'un pas léger.

Longuement, Bertrand la suivit des yeux. Arrivée au détour du sentier, la gracieuse silhouette se retourna. Bertrand revint sur ses pas, longeant lentement le bord du ruisseau dans la direction du Moulin du Bas. Pourquoi avait-elle éprouvé le besoin de regarder en arrière?

Malgré lui, il entonna soudain la romance entendue l'autre jour :

Une chanson d'amour sort de mon cœur fervent
Qu'un avril éternel a fleuri de jeunesse...

Du fond de la vallée, une voix de soprano au
timbre pur répondit :

Que meurent les beaux jours, que l'âpre hiver renaisse
Comme un hymne joyeux dans la plainte du vent...

VI

Il n'y avait pas d'autre mot : Bertrand souffrait. Habitué à regarder en face ses sentiments, il ne se dissimulait pas que, depuis sa vaine attente de l'autre matin, il avait éprouvé plus que de la déception. Aussi, pourquoi avoir cherché à revoir cette enfant dont les cheveux d'un blond d'avoine mûre étaient comme un éblouissement?... Une force indépendante de sa volonté l'avait poussé à refaire cette promenade, au point de laisser l'architecte de Cahors se débattre seul avec les plans de transformation du vieux moulin.

Il se jugeait ridicule. Si cette enfant s'était moquée de lui, lui promettant de revenir, lui cachant même son nom, c'était tant pis pour lui.

Cette enfant... Non, ce n'était pas une enfant; il n'en pouvait douter, maintenant. Vingt ans, au moins;... mais il y avait en elle un mélange extraordinaire de grâce sauvage, naïve, et une maturité certaine. Une connaissance aussi des événements

de son temps, puisque le renom du sculpteur en vogue était parvenu jusqu'à elle.

« M^{lle} de la Tour-Maudite... » A-t-on idée de se présenter sous ce nom !... Avait-elle eu vent de son inconcevable aventure nocturne et voulait-elle, par ironie... ? Simple mystification d'une espiègle, mais mystification d'un goût douteux ! conclut Roquefranque, furieux.

Il allait et venait dans la vaste salle du moulin, où les maçons perçaient la baie lumineuse. La chute d'eau inutilisée continuait son bruit assourdissant, plaisant à Roquefranque, mais les hommes devaient élever la voix pour demander ses ordres.

Les travaux s'avançaient. Depuis dix jours, Bertrand ne s'occupait pas d'autre chose, s'interdisant la moindre promenade, pour ne pas être tenté de revenir au bord du ruisseau. Du reste, que pouvait bien lui être cette jeune fille à peine entrevue deux fois, et d'un modèle si original, inconnu jusqu'à ce jour !... Combien la société de M^{lle} Tavernier était plus intéressante !

Oui ; mais il n'avait jamais senti le vide de son absence, tandis qu'un petit pincement au cœur — comment une aussi petite chose pouvait-elle être aussi douloureuse ? — le surprenait chaque fois que l'image des yeux pervenche s'imposait à lui.

La dernière pierre venait d'être enlevée. Maintenant, par l'ouverture béante, le décor agreste s'encadrait : d'un côté, le cirque de montagnes légères, dont les pentes se couvraient de plaques boisées ou rocailleuses ; de l'autre, le vieux castel, gardé par le calvaire de pierre.

Le maître maçon se pencha en même temps que Bertrand et jeta un coup d'œil circulaire.

— Voilà un calvaire que j'ai bâti moi-même, à mes débuts dans le métier, dit-il, indiquant d'un coup de tête la croix dressée. Monsieur votre père s'est décidé subitement. En deux jours, il a fallu faire l'ouvrage!

Ce souvenir évoqué reporta Bertrand à vingt ans en arrière, à l'époque du terrible accident arrivé à son père.

— C'est bien après sa guérison que mon père fit exécuter ce projet, n'est-ce pas, Dauriac?

— Oui, Monsieur. Et il était seul présent au moment de la pose du socle de la croix, qu'il exigea que je monte sans aucune aide.

— Ce ne dut pas être facile!

— Ah! ça non, monsieur Bertrand!... Lorsque j'eus enfermé dans le mortier, selon le désir de M. le comte, une bouteille contenant un papier sur lequel il avait inscrit la date de l'érection du calvaire, je voulus placer la pierre du dessus, mais l'énorme bloc bascula et m'écrasa le doigt. Tenez, Monsieur, cela se voit encore, ajouta Dauriac, montrant son doigt déformé à Bertrand.

— Peste! s'exclama le jeune homme. Vous avez dû bien souffrir, mon pauvre Dauriac...

« Alors, mon père fit mettre une bouteille dans le socle?... J'ignorais cette particularité. Jamais ma mère ne m'en a parlé... Il est vrai que la chose avait peu d'importance. Mais je me souviens bien que mon père tint secret le jour où il vous fit venir. Un matin, ma mère eut la surprise de voir les bras de la croix se dresser sur le tertre de rochers. Elle fut touchée aux larmes de cet élan de pieuse reconnaissance de mon père, après sa guérison. »

— Pauvre M. le comte!... Quel malheur, un acci-

dent pareil, et que de choses cela a entraînés! Tout Castelfranc a pleuré, le jour du départ des maîtres du château!... Vous étiez bien jeune encore, monsieur Bertrand, et peut-être étiez-vous heureux, au contraire, de partir voir du pays.

— Détrompez-vous, Dauriac. Cela a été une des plus grandes douleurs de ma vie! Et vous voyez que je suis revenu ici dès que la possibilité m'en a été offerte.

— Et tout le pays est, fichtre! bien content de votre retour, Monsieur! Il y a peu de jours que l'on connaît le nom de l'acheteur de Roquefranque. Personne ne vous avait reconnu lorsque vous êtes venu chez M^e Vialoux.

— Je crois bien! répondit Bertrand en riant. On me faisait l'honneur de me prendre pour un prince du sang ou un artiste de cinéma!...

Interrompant Bertrand, le klakson d'une auto toute proche domina le bruit monotone de la cascade. Le petit cabriolet de M^{me} Vialoux filait comme une flèche dans la descente.

Instantanément, Bertrand se reprocha d'avoir bien négligé ses amis depuis quelques jours. Il s'en excusa aussitôt auprès de la jeune femme.

— C'est pourquoi, vieil ours, je viens vous arracher à votre tanière! dit-elle gaiement. Claude ne peut quitter l'étude et a à vous entretenir de plusieurs choses : il a déniché le personnel nécessaire pour la ferme et j'ai trouvé pour vous la perle des cordons bleus!

— Vous êtes le sauveur du vieil ours bien nommé, petite Madame. J'irai donc trouver Claude le plus tôt possible.

— Mais je vous enlève! Claude m'a recom-

mandé de ne pas reparaitre sans vous!... Ah! il a sondé aussi le terrain auprès des propriétaires de la Métairie Haute, faisant partie autrefois du domaine de Roquefranque, et ils ne paraissent pas opposés à la vente. Il faut donc battre le fer tant qu'il est chaud.

— Alors je cède, Madame. J'aurais mauvaise grâce à résister.

Un quart d'heure après, Bertrand subissait avec docilité les reproches de Vialoux.

— Et non seulement nous sommes privés de toi, mais tout Castel franc te réclame depuis qu'on a eu vent du nom du propriétaire de Roquefranque! De plus, les échos ont fait savoir que l'enfant du pays était devenu un grand artiste, et je présume que l'on te prépare une surprise : délégation à Roquefranque pour te féliciter, aubade des pompiers, etc.

Moitié ému, moitié riant, Bertrand protesta :

— Non, non, pas tant d'honneurs! Le calme, la tranquillité : c'est tout ce que je désire. Je suis saturé d'émotions extraordinaires!

— Ah! bah! fit Vialoux. Je n'aurais jamais cru Roquefranque fertile en événements mouvementés!

— Mon cher Claude, tu as devant toi un homme qui a eu peur!... Oui, peur! appuya Bertrand.

Vialoux fut pris d'un accès de gaieté irrésistible.

— C'est pourtant vrai, continua Bertrand, et je n'ai aucune honte à l'avouer. J'estime qu'il n'y a pas un homme qui puisse se flatter de n'avoir jamais eu peur, au moins une fois dans sa vie.

— Il y a là dedans un fond de vérité, accorda Vialoux.

Ami véritable, mais ami discret, il n'insista pas

davantage, ne voulant pas provoquer de force les confidences de Bertrand.

— Puisque nous parlons de peur, reprit-il, ma femme m'a bien amusé, un soir, en passant à la nuit tombante devant la Tour Maudite!... Tu te souviens de la légende?... Pour rien au monde les vieilles gens ne côtoieraient les croupes boisées de la fameuse tour, au crépuscule; Simone ne voulut-elle pas attendre plus d'une heure, pour entendre les affreuses lamentations!... Comme tu le penses, nous en fûmes quittes pour notre attente et pour un bon rhume : c'était en décembre.

Vialoux avait parlé sans regarder la physionomie de son ami.

— Eh bien! mon cher, riposta Bertrand, j'ai entendu, de mes propres oreilles entendu les lamentations!

Vialoux examina Bertrand d'un air de commisération.

— Je ne suis pas fou, mon vieux, répondit celui-ci à cette interrogation muette. Je jouis pleinement de mon bon sens, mais je suis obligé d'accepter les faits tels qu'ils sont.

Bertrand mit alors Vialoux au courant de son émotion nocturne.

Pendant qu'il parlait, la clochette de la grille tinta, et bientôt le gravier des allées cria sous des pas légers. Machinalement, Bertrand jeta un coup d'œil à travers la fenêtre ouverte.

— M^{lle} de la Tour-Maudite! s'exclama-t-il, le cœur battant d'une émotion que nul ne pouvait deviner.

Cette fois, le notaire considéra Bertrand avec

inquiétude. Celui-ci serait-il sujet à des crises cérébrales ?

— Pourquoi diable nommes-tu ainsi cette pauvre jeune fille, réellement à plaindre, et qui joint à une beauté peu commune un mérite très grand ?

— Pour la simple raison que cette pauvre jeune fille, comme tu dis, et malgré les qualités que tu lui prêtes, n'a pas hésité à me livrer son identité sous ce nom ! On ne peut mieux se moquer des gens !

La voix de Bertrand était devenue acerbe. M^e Vialoux était de plus en plus ahuri.

— Voyons, mon vieux, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Bertrand n'eut pas le temps de répondre. M^{me} Vialoux, passée un instant dans le petit salon où la petite bonne avait introduit la visiteuse entrevue, revenait déjà, accompagnée de la jeune fille. Les cheveux d'or jetèrent leur éclat dans l'étude austère.

— M^{lle} Maguy voudrait te demander un conseil, dit M^{me} Vialoux à son mari.

« Que je vous présente, continua-t-elle, se tournant vers la jeune fille. Notre meilleur ami : M. de Roquefranke... M^{lle} Maguy de Cabrinac. »

Bertrand s'inclina et, d'un ton amer :

— M^{lle} de la Tour-Maudite se cache-t-elle sous ce nom, ou bien... ?

Les yeux pervenche se troublèrent et se posèrent ensuite doucement sur le fier visage du sculpteur :

— Pardonnez-moi ma plaisanterie, bien innocente, reconnaissez-le, Monsieur. La tragique réputation de ma demeure pèse si souvent sur moi que, pour une fois, j'ai voulu m'en amuser.

Bertrand ne put que saisir la petite main se tendant vers lui. Un sourire détendit son visage légèrement contracté.

— J'ignorais que vous habitiez là, Mademoiselle, balbutia-t-il... Dois-je vous pardonner aussi de m'avoir fait faux bond pour notre partie de pêche projetée?

— En avez-vous éprouvé du regret, Monsieur? Si j'ai manqué involontairement à ma parole — j'étais souffrante et alitée, — les huit jours qui suivirent me virent chaque matin à mon poste... et toujours aussi maladroite! ajouta-t-elle, ne pouvant retenir le rire en cascade dont Bertrand avait gardé le souvenir. Mais vous n'avez pas eu le courage de venir le constater!

— Vous m'en voyez navré, mademoiselle Maguy.

La voix de Bertrand avait complètement perdu son amertume et prit une inflexion de douceur qui ramena la clarté dans les beaux yeux de M^{lle} de Cabrinac.

Le premier clerc était absent ce jour-là, et le notaire avait envoyé le petit saute-ruisseau — enchanté de buissonner — chez un client. M. et M^{me} Vialoux avaient seuls assisté, muets, à la conversation, incompréhensible pour eux, qui s'échangeait entre le sculpteur et leur jeune amie.

— Croyez-vous, dit enfin M^e Vialoux, s'adressant à cette dernière, croyez-vous que mon brave Bertrand affirme avoir entendu des plaintes et des gémissements, voire même des sanglots, en passant devant les pentes escarpées de votre vieille tour?... Je croirais lui faire injure en le soupçonnant d'être influencé par la fâcheuse légende populaire, et pourtant...

— Pourtant, cela est ! interrompit d'un ton péremptoire le sculpteur. Je te l'ai déjà affirmé.

— Notre vieil ours se fâche ! taquina M^{me} Vialoux. Voyons, mademoiselle Maguy, depuis que vous habitez la tour, vous avez bien eu la faveur — si c'en est une ! — d'entendre ces terribles lamentations ?

Maguy secoua ses boucles dorées.

— Je n'ai jamais entendu quoi que ce soit de semblable, Madame, mais je vous assure que, pour vivre dans ces murs tragiques, il faut être doué d'une somme de courage que je n'ai pas — ou du moins que je n'ai plus, reprit-elle, des larmes mouillant ses longs cils.

Simone Vialoux saisit spontanément les mains de la jeune fille :

— Voyez en nous des amis, mademoiselle Maguy...

— Merci, Madame. J'en étais si certaine que je venais aujourd'hui chercher un appui près de vous. Je connaissais par mon grand-père la complaisance de M^e Vialoux, lors de l'achat de la Tour Maudite, et j'ai pensé que vos conseils ne me seraient pas inutiles. Si je n'ai jamais entendu les plaintes lugubres, les vieux murs démantelés me semblent pleins de mystères combien plus effrayants ! Il y a des soirs où une folle terreur plane sur moi, surtout depuis le jour où mon grand-père reçut deux étrangers à sa table.

— Voyons, mignonne, asseyez-vous et contez-nous cela.

Discrètement, Bertrand voulut se retirer.

— N'êtes-vous pas aussi un ami, Monsieur ?

— Pouvez-vous en douter, Mademoiselle ?

Les deux regards se croisèrent, éloquents. Le notaire et sa femme échangèrent un sourire entendu.

— Il y a dix jours, commença Maguy, mon grand-père, malgré son horreur de recevoir depuis notre arrivée ici, reçut à déjeuner deux hommes, deux amis, me dit-il, et me recommanda, ainsi qu'à nounou, de bien les traiter. Mais je ne peux croire que ces hommes à la physionomie presque repoussante soient de ses amis. L'un, gros, bouffi de graisse, au point d'en être répugnant, affectait un air faussement paternel; l'autre, très sec, avec un visage en lame de couteau, dissimulait des yeux minuscules et méchants sous un lorgnon. Je voyais sans cesse ce regard d'une mobilité extrême se poser dans tous les coins de la pièce et fixer par moment, avec insistance, la trappe de chêne fermant l'orifice profond que certains disent être d'anciennes oubliettes.

— Comment se fait-il que M. de Cabrinac ait eu la fantaisie bizarre de vivre et de vous faire vivre dans une pareille demeure! s'exclama M^e Vialoux. Je me le suis toujours demandé!

— Sans doute a-t-il été tenté par le prix modique de ces ruines dont la commune ne pouvait se débarrasser, suggéra la jeune fille.

— Peut-être...

— Que vous disais-je?... Ah! oui... Le regard de cet homme me faisait peur, et je domptais mes nerfs pour ne pas le laisser voir. Durant le repas, ils parlèrent de choses banales : du pays, de l'agriculture, que sais-je?... Grand-père répondait à peine et mangeait peu. Puis, dès le repas terminé, il me dit de sortir, et cela d'un ton où il n'y avait pas à répliquer. Poussée par je ne sais quel senti-

ment, je montai dans le petit cabinet qui me sert de chambre; ce cabinet se trouve juste au-dessus de la salle voûtée où nous mangeons. Je cherchai vainement à m'occuper : je ne pouvais détacher ma pensée de ce qui se passait en bas. Les voix s'étaient animées, se confondant bientôt dans une discussion orageuse. Subitement, il y eut un silence au bout duquel la voix de mon grand-père se fit entendre, seule et suppliante.

« — Signez ! riposta l'homme aux lorgnons — je reconnus son timbre aigu — ou bien... !

« Des coups firent retentir la trappe de chêne. Affolée, le cœur battant, je m'allongeai sur le plancher vermoulu et j'appliquai un œil contre un trou minuscule. Ce que je vis m'horrifia : l'homme sec tenait d'une main un papier devant mon grand-père; de l'autre, il lui saisissait le poignet droit pour le forcer à écrire. Grand-père était livide et tremblait de tous ses membres. En face, l'homme à la face paternelle soulevait avec une barre la lourde trappe.

« — Je signe..., balbutia alors grand-père.

« Sans réfléchir, folle d'angoisse devant le danger qui le menaçait, je descendis en trombe les marches usées de l'escalier en colimaçon et je heurtai de toutes mes forces à la porte de la salle. Tout se tut. Au bout de quelques secondes, la clef rouillée grinça. D'un air ironique, l'homme aux petits yeux d'écureuil s'effaça pour me laisser entrer. Le gros homme avait repris sa place devant sa tasse à café vide.

« — J'avais dit que je n'avais plus besoin de toi ! prononça grand-père durement, mais les lèvres encore tremblantes et livides.

« Les deux hommes me fixaient méchamment.

« — Je croyais avoir entendu du bruit..., dis-je indistinctement.

« — Quand cela serait? répliqua d'un air bonasse le gros homme. Monsieur votre grand-père est bien gardé avec nous!

« — Il ne peut être plus en sûreté! renchérit son complice.

« — Allons, va : je n'ai pas besoin de toi, supplia cette fois grand-père, me montrant doucement la porte.

« Que faire, sinon obéir?... Mais je restai sans cesse aux abords de la salle et ne fus un peu rassurée que lorsque les deux hommes montèrent dans leur tacot — une vieille auto d'un modèle ancien, aux rideaux de toile déchirés et aux micas en partie enlevés. En passant près de moi, l'homme bouffi gloussa :

« — Eh! eh! méfions-nous de la curiosité, mademoiselle de Cabrinac!

« Grand-père ne me reparla pas de ce qui s'était passé, et, de mon côté, je n'osai lui dire ce que j'avais surpris. Le soir, il prit son repas dans son lit, comme cela lui arrive souvent.

« Toute la nuit, je luttai contre de terribles cauchemars et je me réveillai avec une fièvre intense. Ma pauvre nounou était au désespoir... Le surlendemain, je trouvai assez de force pour me rendre au bord du ruisseau. Il me semblait que le secours viendrait de là. Je ne savais plus où j'avais la tête, et comme j'ignorais si M. de Roquefranque habitait le château... »

Bertrand, devenu tout pâle, avait pris une des petites mains de la conteuse et, sans un mot, y déposait un respectueux baiser.

— Que n'êtes-vous venue plus tôt, mademoiselle Maguy?... dit M^{me} Vialoux, tout émue.

— Je m'en voulais tant, Madame, de mon manque d'énergie, et je craignais d'être importune.

Le notaire et sa femme protestèrent. Bertrand n'ajouta rien, mais son silence valait mieux que des paroles.

— Que faire?... Cette nuit, mon pauvre grand-père, dont les insomnies sont fréquentes, gémissait tout haut, me croyant endormie : « Mon Dieu, protégez la jeunesse de ma petite-fille et ôtez cette croix de mes vieux jours!... Comment échapper aux griffes de ces hommes sans que personne se doute jamais de mon martyre? » Je n'y tins plus, et je suis venue vous demander par quel moyen préserver mon grand-père du danger inconnu qui le menace!

M. et M^{me} Vialoux demeuraient songeurs. Ce fut Bertrand qui rompit le premier le silence :

— Avez-vous confiance en moi, mademoiselle Maguy?

Un long regard de reproche fut la réponse. « Ne vous l'ai-je pas fait comprendre? » disaient les yeux pervenche.

Cela suffit à Bertrand qui reprit :

— D'abord, ne pas faire allusion devant M. de Cabrinac à cette tragique visite des deux inconnus. Puis tâcher de faire cesser cette vie d'isolement qui permet aux persécuteurs de votre grand-père — il n'y a pas d'autre mot — de l'avoir à leur merci. Ils n'ignorent certainement pas votre genre d'existence et tiennent pour nulles la résistance de votre vieille Maria et la vôtre. Croyez-vous que ma visite serait mal accueillie?... Étant si proche voisin, elle

n'a rien que de très naturel vis-à-vis d'un homme âgé.

— D'autant plus, interrompit vivement M^e Vialoux, que je me souviens maintenant que la famille de Cabrinac était amie de la tienne, tout au moins à l'époque du mariage de ton père; c'est du moins ce que j'ai souvent entendu dire par mon père. Après, ils ont pu se perdre de vue...

— Parfait, cela! approuva Bertrand. M. de Cabrinac a bien dû garder la mémoire de cela et ne pourra se froisser de ma démarche.

— Je l'espère, dit Maguy, incrédule. Mais, depuis la mort de papa, il a tant changé! Il était aussi avenant, autrefois, aussi bon, que peu sociable à présent.

— Cela ne veut pas dire que la visite de notre ami lui sera désagréable, dit M^{me} Vialoux. Une certaine douceur peut émaner de ses causeries avec lui; le rappel de la bonne amitié de vos parents lui sera peut-être même très salutaire.

— Je veux l'espérer, Madame. Ces relations de bon voisinage seraient si naturelles!

— Et surtout, appuya Bertrand, on vous saurait plus entourés. Ce serait votre meilleure défense contre le danger inconnu qui vous menace.

— C'est vrai. Ce serait si bon de sentir des amis autour de soi!

— Trêve d'émotions! s'écria tout à coup M^e Vialoux. Parlons peu et parlons bien. Ne crois-tu pas nécessaire, mon vieux Bertrand, que M^{lle} Maguy prépare doucement M. de Cabrinac à ta visite? Mieux vaut patienter que de voir sa porte se fermer irrémédiablement devant toi. Avec ces vieillards entêtés, il n'y a plus rien à faire une fois

qu'on les a heurtés, ajouta-t-il avec son franc-parler habituel.

— Assurément.

— Et rien de plus facile. Grand-père n'ignore pas que je vais pêcher souvent près du moulin...

— M^{lle} Maguy a un goût démesuré pour les goujons ! dit gaiement Bertrand.

— Mon Dieu, Monsieur, c'est un goût utilitaire ! riposta la jeune fille avec autant d'entrain. La table des habitants de la Tour Maudite n'est pas servie d'une façon princière, et parfois quelques goujons ne sont pas à dédaigner pour corser le menu !

Bertrand eut soudain l'intuition que les goujons formaient à eux seuls « tout » le menu. Il eut le cœur affreusement serré. Cette détresse dignement portée n'était-elle pas émouvante, et plus émouvants encore le sourire charmant et le regard clair qui n'essayaient guère de celer cette misère !

— Vous direz donc à M. de Cabrinac, mademoiselle Maguy, continua le sculpteur sur le même ton enjoué, ne voulant pas céder à son émotion, qu'un vieil ours vint à passer près de vous, et que de mot en mot...

— ... Et de goujon en goujon, je sus quel était cet ours — un très aimable ours, il faut bien le dire.

Bertrand s'inclina.

— ... Que cet aimable ours, voulant garder ce qualificatif, serait très heureux d'être reçu en voisin par mon grand-père et d'ouvrir la porte avec lui aux souvenirs passés de nos deux familles autrefois unies. Voilà !

— Il ne peut y avoir de meilleure apôtre ! conclut en riant Simone Vialoux.

— Sur ce, je me sauve. Voilà six heures !

Les coups s'égrenaient, en effet, à l'horloge de l'église.

— Un dernier mot, mademoiselle Maguy : comment saurai-je s'il m'est possible de me présenter chez vous ?

— Je vous enverrai un messager, monsieur l'homme célèbre, et un messager qui m'est tout dévoué. Vous pensez bien que je ne vais pas venir vous attendre au bord du ruisseau ! Vous méritez une punition !

La jeune fille s'envola dans un éclair doré.

— Quelle exquisite jeune fille, n'est-ce pas, vieux Bertrand ? demanda Claude, dès que la petite grille du jardin se fut refermée dans un grincement que Bertrand trouva harmonieux.

— Exquisite, oui...

— Enchanté que tu sois de mon avis, vieux camarade !

Et M^e Vialoux tapa vigoureusement sur l'épaule de son ami. Ce geste valait tout un discours.

VII

Le soleil tapait dur, ce jour de moisson. La petite vallée encaissée gardait entre ses montagnes une chaleur torride à laquelle Bertrand ne put résister. Ayant donné toute la matinée le coup d'œil du maître à ses moissonneurs, il pouvait s'offrir une

heure de repos bien gagné. Il aimait particulièrement passer ce moment dans la chambre de sa mère. Un peu de celle qu'il avait tant chérie demeurait dans ce sanctuaire. Là, il rêvait. Le passé, le présent, l'avenir se confondaient, prenaient tour à tour des teintes voilées ou lumineuses.

Depuis une heure, il s'enchantait, les yeux fermés, du souvenir d'un délicieux visage auréolé d'or, éclairé de deux yeux pervenche profonds comme un abîme où l'on aimerait se perdre. Quelle élégance aisée, naturelle, avait ce corps dont une simple robe blanche épousait les formes délicates et faites en même temps au moule. Était-elle à la mode, cette robe?... Qu'importe! Sur elle, la coupe en paraissait parfaite. Point n'était besoin d'un grand couturier pour habiller Maguy. Elle-même faisait valoir la modeste étoffe.

« Maguy... » En lui-même, il la nommait ainsi. Il aimait redire ce nom si simple, aussi harmonieux que la musique de sa voix. Il savait déjà que son cœur était pris à jamais par tant de beauté, tant de simplicité, tant de bravoure cachée. Cette nature délicate ne supportait-elle pas une existence de privations, sous un toit branlant, dans des ruines où peu d'êtres humains auraient consenti à vivre, avec, pour toute compagnie, un vieillard irascible, une paysanne dévouée, mais fruste, et des chouettes innombrables qui ululaient lugubrement le long des nuits?...

C'était bien là celle qu'il attendait, à qui il réservait toutes les puissances d'aimer de son cœur, vidé jusqu'alors. Il aimait... Mot immense contenant tout un infini... Mais, hélas! comment croire que cette jeune fille le considérerait jamais autrement

que comme un ami, un bon ami en qui on peut avoir recours, mais un vieil ami?...

Dès demain matin, il se rendrait au Moulin du Bas. Dans cet atelier, il ébaucherait dans la glaise souple cette tête idéale, comme jamais son âme d'artiste n'avait eu le bonheur d'en contempler. L'image était si fidèlement gravée en lui qu'il créerait de mémoire cette œuvre. Ce serait réellement, il le sentait, un chef-d'œuvre, comme sa *Pietà* avait été le chef-d'œuvre de son âme de croyant.

Huit jours s'étaient égrenés depuis que la jeune fille était venue, toute frémissante, demander la protection de ses amis. Huit jours..., et aucune nouvelle ne lui était encore parvenue. Il attendait toujours le messager...

— Monsieur, il y a en bas une demoiselle qui demande à parler tout de suite à Monsieur. A-t-elle chaud!... Mais qu'elle est jolie!

Bertrand ne fit pas attention aux derniers mots prononcés par son vieux serviteur. Il avait bondi. Maguy ici!... Chez lui!... Il fallait un événement grave pour qu'elle-même vînt à Roquefranque! En deux secondes il fut dans le salon où régnait une fraîcheur agréable.

— Mon Dieu, mademoiselle Maguy — il faillit dire « Maguy », — qu'y a-t-il?... C'est de la folie de venir si vite, par cette chaleur affreuse!

Des gouttes perlaient aux tempes de la jeune fille, attestant sa fatigue. Elle ne répondit pas au reproche de Bertrand, mais, tendant ses deux mains :

— Ah! mon ami, je craignais qu'ennuyé de n'avoir pas de mes nouvelles, vous n'arriviez à

l'improviste à la Tour Maudite!... Si vous saviez la scène que m'a faite grand-père tout à l'heure, lorsque je lui dis votre nom!... Ces jours derniers, il paraissait accepter sans trop de répugnance la visite d'un voisin; mais aujourd'hui, dès que j'eus prononcé le nom du nouveau propriétaire de Roquefranke, le vôtre, il se redressa, égaré : « Jamais, entends-tu bien, jamais un Roquefranke ne doit pénétrer dans cette Tour Maudite, où tout est bien maudit!... Je veux rester seul ici. Nous devons, toi et moi, rester seuls!... Ne l'oublie pas! J'ai dit : je veux... » Il se rassit, épuisé. Je ne l'ai jamais vu dans cet état, pas même le jour où ces deux étrangers l'ont menacé... Je promis tout ce qu'il voulut et que jamais vous n'aborderiez la Tour Maudite... Mais, mon ami, que je suis malheureuse!... Quelles sont donc ces terribles choses que connaît mon grand-père, le mettant à la merci de ces louches individus et vous interdisant l'abord de notre maison?... Quel rapport peut-il y avoir?...

Bertrand prit de force les deux petites mains où s'enfouissait le joli visage dont les yeux s'embuaient de larmes, et les retint contre lui.

— Je ne sais, mademoiselle Maguy, quelles sont ces terribles choses, en effet. Ces raisons doivent être grossies par le cerveau affaibli d'un vieillard terrorisé. Mais je suis là. Je suis là, tout à vous, prêt à voler à votre secours au moindre signe. Jamais rien ne vous atteindra.

Bertrand avait mis tant de persuasive douceur dans sa voix grave, si prenante, que Maguy eut un éblouissement et pâlit un peu. Se domptant rapidement, elle chassa la pensée qui l'avait effleurée. Quelle folie lui avait traversé le cerveau! Lui, l'ar-

tiste connu des quatre coins de la terre, glorifié dans le monde entier, recherché de l'élite parisienne, s'éprendre d'une jeune fille vue tout juste quatre fois, une sauvagesse obligée, pour remédier à ses ressources plus que modiques, de faire de grossiers travaux, de soigner lapins, poulets, de bêcher parfois son jardin!...

Allons, la folle du logis faisait des siennes! Jamais on ne l'aimerait. N'était-elle pas réellement la « demoiselle de la Tour-Maudite »? Ne s'était-elle pas présentée à Bertrand sous ce nom?

— A quoi songez-vous, petite amie? redit Bertrand, que le silence de la jeune fille peinait.

— Je pense que vous êtes bon, que toute ma confiance est en vous, monsieur Bertrand.

Elle avait dit « monsieur Bertrand »... Cela sembla doux au jeune homme.

— Ça, c'est gentil, dit-il légèrement. Vous allez maintenant vous rafraîchir. Il y a de quoi mourir, de traverser le vallon à cette heure-ci! C'est d'une imprudence sans pareille!

— Bah! j'en vois bien d'autres! Ceci n'est rien en comparaison de tout ce que j'ai souffert depuis quelque temps. Et maintenant mes tourments me semblent moins lourds. Mais quand vous ne serez plus là...

— Eh bien! pourquoi ne serais-je plus là un jour?

— Parce que je présume que vous ne pourrez vivre toute l'année à Roquefranque. Malgré tout votre attachement à votre demeure, votre vie d'artiste célèbre doit vous appeler forcément ailleurs à un moment donné...

— A moins qu'un sentiment plus fort ne m'ancre ici à jamais...

— Un sentiment plus fort..., redit Maguy. Parlez-vous par énigmes, Monsieur?

— Peut-être..., dit simplement Bertrand, s'empressant d'offrir un verre d'orangeade à la jeune fille.

Le vieux Clément avait déposé sur la table un plateau chargé de rafraîchissements divers. En descendant à la cuisine, il eut un claquement de langue admiratif et ne put se retenir d'exprimer tout haut, quoique pour lui seul, son sentiment :

— Elle est bigrement jolie, y a pas à dire! Tu avais bien deviné, mon vieux Clément : c'est bien amoureux qu'il était, Monsieur! On resterait tout le temps à regarder un pareil bijou!

— Vous reverrai-je bientôt, mademoiselle Maguy? continuait Bertrand. Je ne puis croire que nos revoirs en restent là, ainsi que nos parties de pêche?...

— Mon Dieu! si, par aventure, vous passez au bord du ruisseau quelque matin..., consentit Maguy en souriant.

— Savez-vous que, plus près du moulin, le poisson abonde davantage?... Venez donc de ce côté à la fin de la semaine... Mettons samedi, par exemple...

— Entendu, Monsieur mon ami. Et si, par hasard, il y avait un empêchement imprévu, je vous le ferais savoir par mon messenger ordinaire : Séraphin.

— Ah! oui, ce fameux messenger!... Je suis curieux de connaître ce privilégié qui a nom Séraphin!

— Je vous assure que ce privilégié n'a rien d'enviable ni de séraphique ! affirma en riant la jeune fille.

Puis, devenue sérieuse :

— C'est un simple d'esprit, mais en qui demeure assez de lucidité pour être tout dévoué à ceux qui ne le brutalisent pas. Il est malheureusement le souffre-douleur des gamins et même des jeunes gens d'alentour. J'ai su probablement le prendre, car son dévouement m'est acquis.

— Qui pourrait vous résister, mademoiselle Maguy ? dit doucement Bertrand.

— Seriez-vous complimenteur, Monsieur ?

— Me faites-vous l'injure de me croire capable d'exprimer des sentiments que je n'éprouve pas ?

La riposte, faite gravement, sembla bouleverser la jeune fille. Dissimulant son trouble avec peine, elle reprit :

— Ce pauvre Séraphin habite une vieille mesure accrochée sur le versant opposé à la route de la sombre montagne de ma tour... Le chemin le plus praticable pour atteindre nos ruines se trouve de ce côté, au milieu d'un bois de châtaigniers. A mi-pente, le pauvre logis de Séraphin s'agrippe avec peine et tient comme par miracle.

— Il me serait donc facile de me servir de cet intermédiaire si quelque chose de grave me forçait à communiquer avec vous ?

— Rien de plus facile, du moment que vous vous présenterez à lui comme un ami de la « demoiselle ». Il serait utile aussi de flatter sa manie : le pauvre garçon annonce à tout le monde son prochain mariage, et rien ne le rend plus heureux que

de lui demander si « c'est pour bientôt » ! La réponse est toujours la même : « Ça s'avance, ... ça s'avance tout doucement !... »

— Le cas échéant, je saurai donc me faire bien venir de ce Séraphin ! dit gaiement Roquefranque.

Un baiser posé délicatement sur la main de Maguy scella cette promesse et fit devenir la jeune fille comme une cerise mûre.

En chemin, elle s'en voulut de cet excès d'émotivité. Un rien la faisait rougir, à présent, et c'était ridicule, pensait-elle. Puis, par moment, elle avait des heures de découragement intense. A d'autres, une vague de joie la soulevait toute : ses terreurs, ses craintes s'envolaient, submergées par un espoir sans nom, incompréhensible, d'un bonheur futur. Mais plus jamais les paroles de Marguerite ne sortaient de ses lèvres ; elle savait maintenant quel était « ce beau jeune homme »...

Elle savait aussi... — Dieu ! comment cela s'était-il fait?... — elle savait aussi que ce beau jeune homme, elle l'aimait ! Cette certitude l'éblouit tout à coup et l'effraya en même temps. Sans force, elle se laissa tomber sur un talus recouvert d'une herbe desséchée par le terrible soleil.

Comment cet amour était-il venu soudain, si profond?... Mystère insondable qu'elle ne cherchait pas à élucider. Le fait était là, inéluctable. Cet amour sans espoir serait son trésor le plus précieux, caché au fond de son cœur. Elle avait eu une illusion tout à l'heure, lorsqu'elle avait cru...

Non, jamais elle n'aurait la joie d'appuyer sa tête contre cette épaule virile. Jamais les grands yeux noirs, si profonds et si doux, ne se poseraient sur elle dans une pensée d'amour...

Et cependant, il n'y a qu'un moment... Qu'imaginait-elle là?... Elle seule aimait, aimerait à jamais... Elle seule s'en irait le long de la vie, sans autre appui que sa vieille Maria, pauvre chère nounou!... Jamais de petits bras potelés n'entoureraient son cou... Jamais de petites lèvres fraîches n'effleuraient ses joues... Jamais un baiser d'amour ne la retiendrait, frémissante... Plus qu'autrefois, elle était bien celle de la Tour Maudite, destinée à souffrir en secret, et cette souffrance, elle l'accueillait comme une miette de bonheur. Pour rien au monde elle n'aurait voulu ne pas ressentir le sentiment qui l'envahissait toute.

La tête dans ses mains, elle pleurait doucement. Larmes de vingt ans,... ondée éphémère de printemps qui, sans s'en douter, fait fleurir l'espoir et s'épanouir le bonheur...

La chaleur était tombée. Les moissonneurs regagnaient leurs fermes, guidant de leurs voix monotones les vaches au pelage roux, traînant lentement les lourdes charrettes. Des gerbes de blé d'or, prometteuses du pain quotidien, les remplissaient. Juchés dessus, jeunes gens et jeunes filles riaient, se taquinaient, heureux, après leur labeur, d'aller s'attabler devant un repas substantiel, arrosé d'un bon « chabrot ».

Maguy ne prêtait pas attention à ce défilé qui passait au loin. Le roulement des charrettes se fit entendre bientôt par intermittence, décrut peu à peu et s'éteignit. Le silence de cette fin de journée d'été ne fut plus troublé que par le cri-cri du grillon, du grillon porte-bonheur. Quelques cigales attardées arrêtaient leur crécelle...

— Vous pleurez, demoiselle...

Surprise, engourdie par le calme de l'heure, Maguy releva la tête. Séraphin était près d'elle, la contemplant d'un air éploré et en même temps comique. Malgré sa peine, elle fut touchée de cette affection naïve et sincère.

— Mon pauvre Séraphin ! Ne t'inquiète pas : ce n'est rien, et n'en parle pas, surtout, à nounou.

— Séraphin gardera le secret, demoiselle. Est-ce que Séraphin pourrait faire quelque chose pour vous empêcher de pleurer ?

— Rien, hélas ! mon bon Séraphin...

— Vous avez peut-être un promis, demoiselle ? un promis qui est loin ou qui vous fait du chagrin ?

Maguy se prit à sourire :

— Je n'ai pas de promis, Séraphin... Ce n'est donc pas cela qui me fait de la peine...

— Allons, tant mieux !... Moi, je lui aurais dit que celui qui fait pleurer la demoiselle aura le cœur arraché.

« Pauvre innocent ! pensa Maguy. Il confond la légende de la Tour Maudite... Pauvre être !... »

— Vous savez, demoiselle, que ça s'avance, ça s'avance tout doucement...

Sa manie l'avait repris. L'éclair d'intelligence avait fui.

— Tant mieux, Séraphin, reprit Maguy, charitablement conciliante. J'irai à ta noce, tu sais.

— J'y compte, demoiselle.

Séraphin s'éloigna. Maguy se leva peu après. Il fallait repartir. Le soleil venait de disparaître. Les grillons faisaient taire leur petite harmonie plaintive et monotone, remplacée par le cri des crapauds se répondant sur deux tonalités aiguës. Les montagnes légères ceinturant le vallon découpaient

leurs dentelures dans le grand ciel clair où un nuage laissait traîner son écharpe blanche.

Le jour était bien là pour une heure encore; néanmoins, c'était le moment de rentrer. Sa besogne journalière l'appelait. Ses lapins devaient gratter au grillage de leur prison, impatients de la pâtée de son, mêlée de betteraves, dont ils étaient friands. Elle avait aussi un triage à faire parmi les bêtes bonnes pour la vente. C'était le lendemain la foire de Castelfranc, et Maria en retirerait un profit certain.

Il était grand temps qu'un peu d'argent vînt gonfler sa bourse. Sa robe demanderait sous peu une remplaçante; à force de lavages, l'étoffe était devenue transparente, par endroit, comme une mousseline. La trame ne résisterait guère longtemps.

Reprise par ses préoccupations terre à terre, Maguy grimpait alertement à travers les châtaigniers au feuillage sombre. Rien en elle ne décelait le regret des jours passés, de l'aisance qui avait ouaté sa jeunesse, pas plus qu'elle ne pleurait l'habitation confortable, le château dominant fièrement, sur les bords escarpés de la splendide vallée du Célé, un paysage de roches et d'eau.

Pourtant, elle était bien lugubre, la vieille tour démantelée, au fantastique mystère, où sa triste vie se renfermait. Mais là elle avait senti son cœur s'éveiller à l'amour. Là, elle aimait sans mesure, à tout jamais...

VIII

Toute la semaine, Bertrand s'enferma dans l'atelier du vieux moulin. Il avait même donné ordre de lui apporter ses repas dans l'ancien réduit attenant à l'atelier. Ce réduit avait été transformé en une petite pièce intime, meublée sobrement d'un divan recouvert d'un kilim aux teintes fondues, de deux sièges bas et d'une petite table rustique. Quelques crayons de Forain, de Villette; trois ou quatre dessins humoristiques de Sem et de Guillaume, presque tous dédiacés, égayaient les murs.

Dans un cadre délicat, un portrait de la princesse D... témoignait de sa reconnaissance et de son admiration au « génial artiste de Roquefranke ».

Cette claustration volontaire ne fut pas sans étonner un peu les gens de Castelfranc, et surtout le cordon bleu de Bertrand, procuré par M^{me} Viaoux. Un peu de jalousie et de curiosité se mêlait à l'étonnement d'Alphonsine : Clément seul avait l'autorisation de pénétrer dans le Moulin du Bas. Lui-même apportait les repas à son maître, et le vieux valet dut subir les airs bougons d'Alphonsine et ses marmonnements incompréhensibles, lorsqu'elle préparait le plateau qui, il faut bien le dire, était recouvert de mets succulents.

Dans son domaine, Alphonsine ressemblait à son maître : c'était une artiste, et une artiste dont l'art ne se pouvait égaler.

Clément n'arriva à la calmer qu'en lui expliquant d'un air profond et entendu que « Monsieur était toujours comme ça et ne voulait voir personne lorsque l'idée lui prenait de sculpter quelque chose de bien ».

— Il faut le voir dans ces moments-là, tenez, madame Alphonsine. On sent que ce n'est plus un homme, mais quelque chose d'extraordinaire... Un artiste, quoi!...

Béate d'admiration, Alphonsine croisait les mains sur son ventre saillant.

— On dit que le « minisse » l'a décoré. C'est-y vrai, monsieur Clément?

— Tout ce qu'y a de plus vrai,... et le Président de la République lui a serré les mains.

— Boudiou!... Eh bé! si j'étais « ceusses » de la mairie de Castelfranc, y a longtemps que j'aurais mis des guirlandes au château et que j'aurais envoyé les pompiers jouer de la musique comme au 14 Juillet! Quand on a un enfant du pays comme ça, y a jamais trop d'honneurs.

— Vous parlez d'or, madame Alphonsine, approuva gravement Clément.

Ces mots en imposèrent à la rubiconde Alphonsine. Toute fière, elle retourna à ses fourneaux et jeta un regard d'admiration sur le valet. Elle trouvait que Clément faisait « distingué ».

« Ce Paris, eh bé! il n'y a que ça, pensait-elle, pour donner des manières aux genses... Et pourtant M. Clément, tout comme M. de Roquefranque, est né près de Cahorsse... »

Sans se soucier des opinions d'Alphonsine, Bertrand travaillait d'arrache-pied. C'est à peine, sans

même quitter sa longue blouse, s'il prenait le temps de manger.

Il n'avait jamais été aussi pris par son art. Une fougue le transportait, alors qu'il modelait l'adorable visage, berçant son travail au bruit de l'eau se brisant dans sa chute sur les rochers luisants. Sans arrêt, sa main pétrissait la matière souple d'où naissait peu à peu une tête de jeune fille idéalement jolie : Maguy.

Une fièvre exaltait le sculpteur, faisait prendre corps au rêve qui emplissait son cœur. L'amour donnait à son talent une perfection encore jamais atteinte jusqu'à ce jour.

L'œuvre fut achevée avant la date fixée à la jeune fille pour leur partie de pêche. Maintenant, une impatience le tenaillait, impatience du jugement de la jeune fille sur son double. Un doute enfantin sur cette œuvre prenante et pleine de grâce lui fit passer la nuit blanche, dans un état de nervosité extraordinaire. Il ne se calma qu'à l'aube et sortit de bonne heure.

La clarté du matin enveloppait toutes choses. Le soleil blondissait le parc. Cependant, il était trop tôt pour que la jeune fille vint.

Un grand moment, il resta assis sur les marches du calvaire, apaisant ses nerfs dans l'air léger qui le baignait de toutes parts.

Un chêne au tronc énorme et noueux étendait ses branches tourmentées, feuillues, dont l'épaisseur prodiguait une ombre utile au long de l'été magnifique. Il était bien vieux, ce chêne. L'autre soir, un vent d'orage faisait craquer ses branches comme les jointures fatiguées d'un rude travailleur. Résisterait-il longtemps? Ce serait dommage : le cal-

vaire édifié par son père serait infailliblement brisé si, par malheur, une tempête venait à bout de ce géant.

De son poste, Bertrand caressait du regard toute la vallée familière; jamais il n'avait senti à ce point la force des liens qui le liaient à ce coin de terre. Ah! si « elle » pouvait l'aimer!... Quelle vie de paradis, quels jours de paix et de bonheur couleraient là, dans la vieille demeure...

Chimères que tout cela!... Maguy, cette incarnation même de la jeunesse, aimer ce monsieur de trente-cinq ans dont les tempes grisonnaient déjà!... Allons donc!... Il fallait que cette nuit d'insomnie lui eût dérangé la cervelle!

Bien qu'il eût à peine trente-cinq ans, il se croyait vieux. La vie l'avait mûri de bonne heure; ses goûts étaient austères...

Au loin donc ces rêves de tendresse, de félicité!

Comme elle tardait à venir! Allait-il, ainsi qu'il y a quelque temps, attendre en vain, comme un amoureux transi?... Pourtant, une certitude montait en lui : elle avait promis. Elle viendrait.

Se levant, il descendit la longue allée et s'engagea sur la route menant au pont. S'accoudant au parapet dont l'arc incertain, fait de pierres irrégulières vierges de mortier, menaçait de s'écrouler, il regardait à peine depuis deux minutes les poissons sauter, lancer hors de l'eau leur éclair d'argent, lorsqu'un bruit de pas le fit se retourner. Ce fut pour lui, dans la limpidité du matin, l'apparition du printemps. Saisi, il demeura quelques secondes sans aller au-devant de la jeune fille.

— Eh bien! cria-t-elle avec enjouement, qu'ai-je donc de si extraordinaire, ce matin? A vous voir

sidéré, on croirait que mon arrivée n'a pas l'heur de vous plaire, Monsieur?

Comme elle savait bien cacher, sous son air de gaieté, son cher secret d'amour!

Bertrand affecta un air confus.

— Je vis depuis huit jours dans un rêve, mademoiselle Maguy, et j'avais peine à m'en arracher!

Maguy fit la moue, une moue délicieuse, pensa Bertrand, et qui l'embellissait encore.

— Si je ne tenais à faire honneur à l'éducation que m'ont léguée mes parents, je vous répondrais des sottises, Monsieur le rêveur. Mais comme je suis polic...

— Ce qui veut dire *que je ne le suis pas*, Mademoiselle? articula Bertrand. Vous avez raison : je suis un vieil ours, vous le savez, qui ne sait pas apprécier le bonheur qui vient à lui.

Son air démentait ses paroles, et, d'un coup d'œil charmé, il enveloppa la jeune fille.

— Comme le blanc vous va bien! ajouta-t-il sans transition. Vous êtes éblouissante ainsi!

Maguy rit légèrement :

— Que le blanc m'aille ou non, je ne mets jamais de couleur.

— Serjez-vous coquette, Mademoiselle?

— Je ne crois pas, répondit-elle très simplement. Voilà toute ma garde-robe. Le blanc est pratique. Cela se lave si bien!

— Vous ai-je fait de la peine, mademoiselle Maguy?

— Nullement. Je n'ai avec vous aucun faux amour-propre. Je vous estime trop pour penser que vous pourriez jauger votre amitié pour moi d'après le nombre de mes robes... Enfin, c'est très

joli de bavarder, mais cela n'avance pas notre pêche.

— Vous serait-il égal que, pour aujourd'hui, nous ne taquinions pas ces pauvres goujons? Mon vieux Clément sera dans la joie de nous remplacer, de sorte que votre menu ne souffrira pas.

— Mais...

— J'avais mis dans mes projets, ce matin, de vous faire visiter mon atelier.

Les prunelles bleutées s'éclairèrent.

— Rien ne peut me faire plus de plaisir! Je n'osais vous le demander!

Tous deux descendirent sur la berge et remontèrent sur une sorte de digue aboutissant au moulin. Par une petite porte arrondie, ils pénétrèrent dans la grande salle où, autrefois, les machines faisaient entendre leur tic tac laborieux, dans un nuage de poussière blanche. Maintenant, seule la chanson de la chute d'eau, tantôt douce comme un murmure, tantôt montant à un crescendo puissant, pour se terminer dans un grondement sourd, frappait l'oreille. Une lumière intense pénétrant à flots par la grande baie éclairait de merveilleuses ébauches. Des maquettes de toutes sortes attiraient le regard. Émerveillée, silencieuse, Maguy admirait tant de beauté, s'arrêtant devant les œuvres préférées de Bertrand. Une similitude de goûts s'affirmait entre eux.

Quand elle eut fait le tour de l'atelier, Bertrand la prit par la main.

— Venez voir maintenant, petite amie, la surprise que je vous réservais.

Dans la petite pièce servant au repos de l'artiste, un buste représentait M^{lle} de Cabrinac.

Jamais le sculpteur n'avait donné à ce point toute sa mesure. L'œuvre, puissante et pleine de grâce tout à la fois, était saisissante de réalité. Haletante, Maguy regardait, ... regardait...

— C'est pour vous, petite amie, dit Bertrand, très bas.

— Pour moi?... Pourquoi avoir fait cela pour moi?... D'autres femmes plus belles auraient été plus dignes de votre talent... Je suis une petite sauvage... et je ne suis pas ainsi que vous m'avez faite. On dirait qu'une âme vit...

Une eau claire noyait les yeux pervenue.

Bertrand n'y tint plus. Une émotion toute-puissante le secouait; une force à laquelle il ne pouvait résister le poussait à parler :

— Oui, Maguy... — Maguy tressaillit. — Oui, c'est votre âme. Aucune femme n'était plus digne de réaliser mon rêve d'artiste et mon rêve d'homme. Je sais que je suis fou de vous dire que je vous aime. Votre jeunesse n'est point faite pour le vieux garçon que je suis déjà. Oubliez cet aveu, et gardez cette œuvre, en qui j'ai mis toute ma foi, tout mon amour, en souvenir d'un vieil ami.

Maguy était devenue blanche, plus blanche qu'un frêle lys. Tant de bonheur la faisait défaillir.

— Pourquoi oublier?... dit-elle dans un souffle, s'appuyant à la muraille.

— Je vous l'ai dit, Maguy. Mais...

La regardant, il s'aperçut de sa pâleur, de son émoi, ... et il ouvrit les bras. La tête charmante s'inclina sur la robuste épaule. Une minute ineffable passa...

— Est-ce possible!... dit Bertrand, faisant asseoir Maguy près de lui, plongeant son regard sombre

dans le clair regard qui ne se déroba pas... Ma chérie, mon adorée,... vous m'aimez!...

— Et depuis si longtemps, Bertrand! Votre image ne me quittait pas. Je ne puis croire encore à tant de bonheur! Vous, si supérieur en tout à la petite sauvage que je suis, vous m'aimez... Vivre avec vous,... guidée par vous,... protégée, aimée..., redisait la douce voix.

— Oui, aimée, adorée de toutes les forces de mon être, ma petite fiancée!

Et Bertrand fit passer devant les yeux de Maguy des visions de surhumain bonheur dans le vieux Roquefranque.

Les heures passaient. Les fiancés ne pouvaient se lasser de se redire leur tendresse, de se pénétrer de leur amour.

— Et grand-père! fit tout à coup Maguy, alarmée. Jamais il ne voudra! Jamais il ne consentira à notre mariage, puisque, hélas! il vous interdit l'accès de sa demeure,... triste demeure!

Bertrand la rassura, mettant tant de persuasion dans ses paroles, berçant si bien ses craintes, qu'un peu d'espoir reflorissait dans son cœur.

— Rien de déshonorant n'entache nos deux familles. Rien ne peut donc être un empêchement à notre union. Votre grand-père vous aime, il ne peut que vous aimer... Je trouverai bien un moyen de me présenter à lui sans le heurter. Là est le plus difficile. Après, ce ne sera rien de vous arracher à cette Tour Maudite.

— Nous serions ingrats de lui en vouloir, à cette Tour Maudite. Pour moi, c'est maintenant la Tour Bienheureuse...

— Oui, ma chérie. C'est le nom que je lui donne

aussi. A présent, je vais vous accompagner jusque là-bas. C'est mon droit, n'est-ce pas?

— Votre plein droit, Bertrand. Je vous appartiens.

— Soyez tranquille, chérie. Je n'abuserai pas de ce droit.

— Je le sais, Bertrand.

Confiante, Maguy laissa retomber doucement sa tête sur l'épaule du jeune homme, qui ne put s'empêcher de baiser les yeux clos.

Un peu confuse de son abandon, elle se redressa.

— Il faut que je rentre. Ma vieille nounou s'inquiète si vite!

— Votre grand-père aussi, sans doute?

— Oh! lui, il vit si retiré, si confiné dans sa chambre! Sa terreur de ces hommes est sa seule préoccupation.

— Aucun fait nouveau ne s'est produit à ce sujet, ma chérie?

— Aucun. Du reste, à la moindre alerte, je vous envoie Séraphin. A propos de Séraphin, nous allons aller jusqu'à sa mesure. Vous ferez la connaissance de ce pauvre être qui m'est tout dévoué.

— C'est cela, ma chérie. A l'occasion, il peut nous être utile. L'aide de ces simples est parfois la plus précieuse.

Bertrand avait passé un bras sous celui de sa fiancée, et, tout en parlant, tous deux suivaient lentement les bords du ruisseau.

— Vous rappelez-vous? demanda Maguy en souriant, montrant à Bertrand le petit îlot rocheux où, pour la première fois, elle avait été surprise dans sa pêche utilitaire et maladroite.

— Comment ne m'en souviendrais-je pas! La

voix pure qui s'élevait m'a si vite conquis à jamais!...

Bientôt ils quittèrent les bords du ruisseau pour escalader la pente recouverte de châtaigniers. Malgré l'ébauche de sentier tracé à travers les arbres, il fallait une certaine habitude pour avancer rapidement. Bertrand s'offrit plusieurs fois pour soutenir la jeune fille, mais celle-ci riait, ne paraissant pas trouver l'ascension pénible.

— Cela sert de vivre en sauvage! disait-elle, joyeuse. Il n'y a pas un sentier de chèvre où je ne pourrais lutter avec ces animaux. Avouez, Bertrand, qu'il me faut bien une petite supériorité quelconque sur vous!

— Mais vous les avez toutes, ma chérie!

— Ceci est un compliment par trop mondain..., répondit-elle, secouant doucement la tête.

Bertrand voulut répondre, mais une pauvre mesure faite de torchis, à moitié éboulée, s'offrait à leurs yeux. Devant la porte — ou ce qui était un semblant de porte, — Séraphin, assis sur un tronc d'arbre, raccommoait une nasse.

— Bonjour, Séraphin. Tu prépares ton attirail de pêche? As-tu fait bonne prise, ces jours-ci?

— Trois grosses pièces et plus d'un panier de goujons, demoiselle.

Séraphin se leva et ôta son grand chapeau ajouré d'accrocs. Les bords s'effrangeaient irrégulièrement d'une façon comique, accentuant l'air bizarre du pauvre garçon.

— *Adisias*, Moussu! ajouta-t-il aussitôt, plantant droit ses yeux sur la physionomie de Bertrand. Vous êtes le promis de la demoiselle?

— Tu as deviné, mon ami. Je suis son promis, et

un promis bien heureux, répondit Bertrand, tendant la main à Séraphin.

— Je comprends ça, Moussu, assura Séraphin d'un air de gravité touchant.

— M. de Roquefranque sait que je t'aime beaucoup, Séraphin, et il a voulu te connaître.

— J'en suis bien content aussi, demoiselle. Quand j'étais petit, M^{me} la comtesse habitait au castel; elle m'a bien souvent bourré mes poches de gâteaux. C'était une bonne dame qui ne se moquait pas de moi.

— Tu as connu ma mère, dis-tu? questionna vivement Bertrand, très ému.

— Pour ça oui, Moussu, et on ne pouvait pas la voir sans l'aimer. Vous ne lui ressemblez pas comme figure, mais vous avez l'air bon comme elle. La demoiselle sera heureuse, et elle, vous verrez! c'est un ange.

Les jeunes gens se regardèrent en souriant. La prédiction de ce simple d'esprit leur allait droit au cœur. Puis Maguy s'en alla, après avoir échangé un grand regard d'amour avec Bertrand.

Celui-ci resta encore. Il éprouvait un sentiment de douceur à entendre parler Séraphin du passé, de sa mère chérie...

Séraphin continuait. Dans son cerveau obscurci, des souvenirs surnageaient tout à coup :

— Ah! oui, il y en avait qui l'aimaient. On disait même que, quand elle s'est mariée avec votre papa, il y a un moussu qui en a été bien malheureux. Il habitait loin d'ici, un grand castel comme le vôtre.

— Tu te souviens de son nom, Séraphin?

— Son nom..., son nom... Peut-être, mais ça ne vient pas. Ils étaient très amis avant...

— Ah!... fit Bertrand, assailli tout à coup d'un pressentiment bizarre, triste, qu'il ne pouvait définir.

Il voulut pousser plus loin Séraphin, provoquer une éclaircie plus grande parmi le chaos de pensées qui s'accumulaient dans cette faible intelligence.

— Et, après le mariage de mon père et de ma mère, ils ne se sont plus vus avec le monsieur dont tu parles? Ils n'étaient pas brouillés?

— On disait que si. Mais les gens sont méchants. Ils sont méchants pour Séraphin aussi.

— Mais son nom, Séraphin, voyons, tu t'en souviens? Comment cela commençait-il?

Séraphin fronça ses deux gros sourcils et gratta la terre du bout de sa sandale informe qui laissait indiscrètement passer les orteils. Relevant tout à coup la tête, il dit lentement :

— Ça s'avance, vous savez, monsieur de Roquefranche... Ça s'avance tout doucement.

C'était fini pour aujourd'hui. L'intelligence de Séraphin était retombée dans les ténèbres. Mieux valait ne pas forcer. Une autre fois, il verrait.

— La demoiselle m'a dit ça, en effet. Je te souhaite beaucoup de chance. Avec qui te maries-tu?

— Ah! voilà! J'aurais bien pris la demoiselle, mais puisque vous l'avez choisie, je me marierai sans doute avec la Lolotte, de Castelfranc. (C'était la fille du boucher du bourg, une jolie et belle fille que devait épouser sous peu le commis des postes.) A moins que je ne prenne l'Ida du père Rousseyrac. On verra, Moussu.

— Tu as raison, mon ami. Réfléchis bien avant. Allons, au revoir, Séraphin.

— Au revoir, Moussu.

Après avoir remis sur son crâne allongé son chapeau au moins aussi transparent que son engin de pêche, l'innocent se remit à raccommoder sa nasse.

Bertrand avait fait quelques pas; puis, comme mû par une pensée subite, il revint près de Séraphin et lui dit très bas :

— Dis-moi, Séraphin, puisque tu aimes bien la demoiselle, si on lui voulait du mal et si j'avais besoin de toi pour m'aider à la secourir, tu ferais tout ce que tu pourrais, n'est-ce pas?

— La demoiselle est bonne pour moi. Vous, Moussu, vous m'avez parlé bien poliment, et je me souviens de votre mère. Séraphin se fera hacher s'il le faut.

— Je ne t'en demanderai pas tant, va, mon pauvre Séraphin! Je te remercie.

Bertrand revint lentement chez lui, ne songeant qu'à celle qui régnait sur son cœur.

IX

Août avait passé, effeuillant des jours de bonheur pour les jeunes gens. La pensée du vieillard intran-sigeant, tenace dans son refus de recevoir Bertrand, était la seule ombre ternissant parfois l'heure que les fiancés passaient ensemble, lorsqu'ils se rencontraient près du moulin ou chez leurs amis

Vialoux. Ceux-ci avaient été leurs premiers confidants et ne se faisaient pas faute de taquiner le sculpteur sur le peu de stabilité de ses idées de célibataire, à la merci de boucles blondes et de deux yeux pervenche...

— ... Accompagnés d'une âme exquise, ajoutait Bertrand, radieux.

C'était l'occasion pour Maguy de lui fermer la bouche avec sa main, et pour Bertrand celle d'y déposer un baiser respectueux.

— Ah! ces fiancés! remarquait Claude en riant. Cela me donne envie de redevenir jeune!

Prenant la main de sa femme, il l'embrassait aussi, lui jetant un regard heureux.

Un après-midi, Bertrand, las de travailler dans son atelier et d'avoir couru dans ses terres toute la matinée — il s'occupait fermement de réorganiser le domaine tel qu'il était autrefois, pour y faire régner celle qu'il avait élue, — donc, fatigué par l'activité qu'il avait déployée, il creusait le problème ardu d'aborder la Tour Maudite. Cette ombre obscurcissait son horizon de joie, mais il fallait trouver, et il trouverait. Et qui sait si dans les papiers de M^e Vialoux, le père de Claude, on ne découvrirait pas quelques renseignements concernant les rapports des deux familles?... Cette idée amena Bertrand à examiner quelques liasses d'archives qu'il avait découvertes dans un placard, sous des piles de vieux journaux poussiéreux. Bravement, il se mit à compulsier des papiers, des lettres, des parchemins jaunis... Comment ces vieilleries avaient-elles échappé pendant tant d'années à la vue des remplaçants de sa famille? Comment n'avait-on pas brûlé tous ces papiers inutiles, car

rien de saillant ne méritait de conserver ces feuillets abîmés par le temps?... Indifférence, sans doute. Bertrand ne chercha pas plus avant, et il allait donner ordre à Clément de faire un autodafé de ces paperasses, lorsqu'il fut frappé tout à coup par une écriture s'étalant sur une enveloppe et par un nom : Cabrinac!... C'était bien là, il n'y avait pas de doute, l'écriture de son père, et la lettre était adressée au père de Maguy.

Sans qu'il sût pourquoi, un tremblement nerveux agita ses mains, et il lui fallut tout son empire sur lui-même pour refréner son impatience de lire cette lettre échappée aux saisons...

Pourquoi une anxiété semblable l'étreignait-elle soudain?... Quoi de plus naturel que son père et celui de Maguy aient correspondu entre eux, puisque les deux familles avaient été en relations?... Ces relations s'étaient espacées depuis, mais il arrive si souvent que l'on se perde de vue dans la vie, sans autre motif que de la négligence!

Se contraignant, il ouvrit posément l'enveloppe. Elle n'avait pas été déchirée; donc, elle n'avait pas été envoyée au destinataire, pour une raison quelconque, et cependant cette missive ne devait guère avoir d'importance, puisqu'elle n'avait pas été détruite.

Bertrand déplia le feuillet : il contenait quelques mots très cordiaux, priant M. de Cabrinac à déjeuner, et il y était dit à la fin que M^{me} de Roquefranke se rappelait au bon souvenir de M. de Cabrinac.

Un changement avait dû advenir dans ce projet d'invitation, et la lettre avait été mise au rebut. Bertrand se sentit soulagé d'un grand poids et

passa le reste de l'après-midi à remuer tous les papiers contenus dans le placard. Il ne découvrit rien de plus intéressant. C'étaient d'anciennes factures, des notes de réparations d'armes de chasse et d'instruments agricoles. Le total des revenus de chaque ferme, de chaque métairie, était inscrit sur un registre. Il garderait cela pour établir des points de comparaison. Il tua ainsi le temps jusqu'au dîner.

Au cours de son repas, ayant senti dans sa poche le froissement d'un papier, il se souvint de la lettre qu'il avait lue tantôt et qu'il avait glissée machinalement dans son veston.

« Mais voilà le motif de ma visite à M. de Cabri-
nac ! pensa-t-il subitement. Bien que mon nom lui
paraisse inacceptable, il ne s'agit certainement là
que d'un accès de sauvagerie, de neurasthénie, qui
doit se guérir. J'insisterai sur les bons rapports de
nos deux familles dont cette lettre fait foi, et il ne
pourra que se laisser émouvoir par ces souvenirs...
J'en parlerai demain à Maguy. »

Le cœur léger, Bertrand sortit aussitôt son dîner
pour savourer une cigarette. Il resta tard dehors.
La nuit était chaude, lourde, malgré les étoiles
cloutant le ciel de velours sombre.

Éprouvant le besoin de marcher, de faire un peu
d'exercice, il poussa doucement, sans réfléchir, jus-
qu'à la cabane de Séraphin. Tout semblait dormir.

— Tu es là, Séraphin ?

— C'est vous, Moussu ? La demoiselle est en
danger ?

— Non, non. Tout en me promenant, je venais
faire un brin de causerie avec toi, mais puisque tu
es couché...



— Je viens, Moussu. Je ne dors pas beaucoup la nuit, mais la chandelle coûte cher, et comme je ne peux pas travailler dans le noir, je me couche avec le soleil.

Tout en parlant, il s'était introduit dans son pantalon fait de morceaux et de reprises et dans sa veste plus loqueteuse encore. Bertrand s'était assis sur le banc rustique. Séraphin se mit sans façon à côté de lui.

— J'avais peur, Moussu.

— Peur de quoi?

— Qu'il ne soit arrivé malheur à la demoiselle. Les hommes avaient l'air de mijoter un mauvais coup.

Bertrand avait tressailli.

— Quels hommes, Séraphin? demanda-t-il doucement, sachant qu'il ne fallait jamais brusquer la pensée du pauvre innocent.

— Ceux qui pêchaient dans le ruisseau, l'autre jour. J'étais caché derrière un taillis pour surveiller ma nasse, alors j'ai entendu.

— Et qu'as-tu entendu?

— Ils disaient : « Le vieux finira bien par tout donner. Il a signé; nous le tenons, le fier Cabrinac!

— Ah! ah! faisait l'autre. Mais tu crois qu'il a encore beaucoup de galette? — Tu penses! Il a dû en cacher derrière ces vieux murs; il faudra, un soir... — Et la fille? dit l'autre. Elle se méfie... — Tu es bête!... On se fera pas annoncer comme l'autre fois. On rentrera la nuit, sans carte de visite!... — Mais la fille... — Ah! mais, à la fin, aurais-tu peur d'une donzelle? Si elle nous gêne... »

Bertrand avait saisi le bras de Séraphin :

— Et puis quoi?... Parle vite, Séraphin!

L'air angoissé de Bertrand avait suffi pour déséquilibrer la pensée du pauvre garçon.

— Et puis rien, Moussu.

— Mais voyons, Séraphin, reprit Bertrand, calmant sa voix à force de volonté, ils ont bien fini de s'expliquer, de dire leur plan?...

Séraphin secouait la tête :

— Plus rien, Moussu. Mais ils ont regardé la tour avec une lunette; et alors...

— Alors?...

— Alors, le maigre à l'air méchant a dit : « Ça sera facile d'y rentrer : ça ne tient pas debout ! » L'autre, qui était gros, a ri et il a dit : « Oui; mais attendons quelque temps. Il vaut mieux encore que la donzelle ne se méfie pas, et il y a trop de monde par là, l'été. » Alors ils sont montés dans la voiture à pétrole qu'ils avaient laissée dans le chemin couvert. Je n'ai plus rien vu. Je veille, à présent, toutes les nuits.

— Tu fais bien, mon ami.

— Et puis, dites, vous savez, Moussu, le nom?

— Quel nom, Séraphin?

— Le nom de celui qui aurait voulu se marier avec la bonne dame?

— Ah! oui, fit Bertrand, dont le cœur battait follement. Tu t'en souviens?

— Pour sûr, puisque c'est celui de la demoiselle. Vous le savez bien.

Séraphin commençait à divaguer, sûrement.

— Le nom de la demoiselle, dis-tu?

— Eh oui, Moussu! C'était moussu de Cabrinac.

— Ah! dit laconiquement Bertrand, affectant un air indifférent pour voiler son émotion.

— Que disait-on de lui? reprit-il, au bout de quelques secondes.

— Que c'était un beau et brave moussu comme votre père.

Bertrand respira.

— Raconte encore...

— Je ne sais rien, Moussu. Il faut rentrer; il y aura de l'orage dans une heure.

De grosses gouttes larges, mais rares, s'écrasaient, en effet, sur le sol. A travers les châtaigniers, les étoiles, voilées de gris, ne paraissaient plus. Bertrand avait juste le temps de regagner Roquefranque.

Pressant le pas, il marcha dans la nuit devenue profonde. Le point rouge de sa cigarette trouait à peine l'ombre, petit phare insuffisant pour le guider. A tout instant, il butait contre les cailloux. Une atmosphère étouffante pesait sur le cirque.

Bertrand se sentait les tempes serrées; sa respiration devenait haletante. Il n'était encore qu'à mi-chemin lorsque le tonnerre se mit de la partie. Ce furent d'abord des grondements sourds, lointains et assez espacés; puis un roulement continu se rapprochant. Les éclairs se succédaient, illuminant la ceinture de montagnes dont le faite semblait toucher les gros nuages d'encre qui s'étaient amoncélés. Subitement, la pluie cingla violemment le sol, fouettant le visage de Bertrand. Ses vêtements furent transpercés en un rien de temps.

Si encore il avait dit à Clément dans quelle direction il dirigeait sa promenade, nul doute que le vieux valet ne soit venu à sa rencontre avec des vêtements appropriés.

Bertrand faisait les enjambées plus grandes,

Baissant la tête pour résister à la poussée du vent et éviter les gifles de la pluie.

Lorsqu'il atteignit Roquefranque, le vent sifflait, geignait sur un mode mineur qui exaspérait ses nerfs, déjà à bout par les confidences de Séraphin. L'orage menaçait de dégénérer en un véritable cyclone.

— Enfin! voilà Monsieur! s'écria Clément, soulagé, tout en s'efforçant de maintenir son falot allumé pour éclairer l'allée. Depuis une demi-heure, je cours partout... Victor est allé du côté de Castel franc...

— Il n'aura pu certainement aller jusqu'au bout; il se sera abrité dans une maison. Il n'y a pas moyen d'avancer!

— Ce satané vent va tout casser, si ça continue! Le chêne du calvaire craque à faire pitié!

— Bah! il est encore trop solide et trop fier pour être à la merci d'un orage!... Nous mourrons avant lui, mon pauvre Clément!

— Eh! Monsieur, c'est que ces vieux arbres-là ont les membres desséchés. C'est comme les vieillards: ça a les os fragiles et ça casse au moindre choc!... On peut le dire, ça n'est pas un orage ordinaire!... Pourvu que Monsieur n'ait pas pris mal! Monsieur n'a pas un fil de sec!... J'ai dit à Alphon sine de mettre le « moine » au lit.

— Ah ça! me prends-tu pour une mauviette? gronda amicalement Bertrand, ému, au fond, de la sollicitude de son vieux Clément. Le « moine », au mois d'août, alors qu'à Paris je n'ai jamais utilisé ce moyen de chauffage antédiluvien, même par les plus gros froids!

— Ce qui prouve que les Parisiens ne con-

naissent pas ce qui est bon, Monsieur ! Rien de tel pour faire une réaction, quand on a été mouillé comme ça. La chaleur vous prend de partout.

Bertrand n'écoutait plus. Tout en passant les vêtements chauds préparés par Clément, il tendait l'oreille vers les bruits du dehors. La tempête courbait les arbres jusqu'au ras du sol. Une plainte puissante emplissait la campagne, couvrait le crépitement de la pluie sur la toiture. L'eau ruisselait sur les vitres, en cascades continues.

La pensée de Bertrand s'envola vers Maguy, vers la vieille tour secouée au milieu de cette tornade. Les murs démantelés devaient opposer si peu de résistance à la violence d'un pareil vent !

Chère aimée!... Quand donc pourrait-il lui offrir un refuge digne d'elle?... Quand donc pourrait-il effacer de ce front charmant, de ces tendres yeux, les multiples soucis, trop lourds pour ses vingt ans?...

Un craquement sec coupa la pensée de Bertrand. Dominant les mugissements de la tempête, le bruit de la chute d'une grosse branche suivit ce craquement qui pénétra jusqu'au cœur du jeune homme.

— Cela vient du gros chêne, Monsieur ! s'exclama Clément, courant à la fenêtre.

— N'ouvre pas ! s'écria Bertrand. Les vitres vont se briser!... Je crois que tu as raison : cela vient du calvaire..., ajouta-t-il, inquiet. Mais le tronc est à toute épreuve. Ce ne sont probablement que des branches... Forcément, l'ossature est plus faible..

Des craquements de plus en plus forts appuyèrent les dires de Bertrand qui cherchait en vain à apercevoir, à la lueur fugace des éclairs, si l'arbre blessé se trouvait bien dans la direction supposée.

— Si le tronc cède, murmura-t-il, le calvaire est en miettes...

Cette crainte le tenaillait. Aussitôt, dans un éclair plus violent, fantastique, le géant blessé apparut, oscillant de façon inquiétante.

— Il est touché, Monsieur !

— Je le crains, hélas !...

Il n'eut pas le temps d'achever : il y eut au dehors un déchirement sinistre et, dans un heurt formidable, le sol trembla, tout secoué par la chute de l'énorme corps vaincu.

— Vite, Clément, allons voir ! dit Bertrand, la voix angoissée.

— Mais, Monsieur, l'orage gronde encore. Monsieur ne pourra pas y tenir, dehors !

Sans tenir compte des craintes de Clément, Bertrand se précipita dans le parc, insensible à la pluie et au vent qui continuaient de faire rage. Ce qu'il vit lui fit monter les larmes aux yeux : du calvaire érigé par son père, de la croix protectrice, il ne restait qu'un amas de pierres brisées, presque entièrement recouvert par un amoncellement de branches cassées, de feuillages hachés. D'autres branches demeuraient là, dénudées, allongées à terre comme de grands serpents tordus. Le tronc énorme qui avait frôlé la croix reposait à côté. La puissante ramure avait suffi pour détruire le monument.

Bertrand s'approcha pour mieux examiner les dégâts : tout était à refaire. De la croix, il ne restait plus un tronçon ; du socle massif en pierre de taille, que des pierrailles informes.

— Quel malheur tout de même ! dit Clément, accouru avec un imperméable pour garantir son maître.

— Oui, un vrai malheur, répétait machinalement Bertrand, promenant son regard sur toute cette destruction. Voyons,... donne ton falot...

Il prit le falot des mains du vieux valet, pendant que la domesticité essayait de dégager ce qui restait du monument.

— Ah! la bouteille!... fit-il tout à coup. Dauriac avait raison..., murmura-t-il.

Se penchant, il ramassa la bouteille dont le col seul avait été brisé.

— Une bouteille! s'exclama Clément. Et presque pas cassée!... On peut dire qu'il y a de drôles de choses : le verre a été plus solide que la pierre! Je me demande comment une bouteille a pu se trouver là dedans!

— Mon père l'y avait fait placer...

Un papier apparaissait à travers le verre. Bertrand l'en retira sous les regards curieux d'Alphonse et de Victor. Clément suivit un instant son maître des yeux, puis fit signe aux deux curieux de se retirer.

— M'est avis, dit le métayer, riant d'un rire lourd, que c'est pas du bordeaux ou du bourgogne!

— Non. Là est inscrit seulement la date de l'érection du calvaire, répondit Bertrand d'un ton bref.

S'éloignant de quelques pas, il parcourut rapidement le mince feuillet et, d'un geste fébrile, le glissa dans sa poche.

— Il faut rentrer tous, Clément, ordonna-t-il ensuite. On ne peut rester là sous la tempête. Nous verrons mieux au jour ce qu'il y a à faire. D'ici demain, l'orage se calmera.

La voix de Bertrand avait pris une intonation

rauque. Clément, surpris, se retourna, examina son maître tant aimé. Celui-ci était livide.

« Est-ce la lueur du falot? se dit Clément, inquiet. Non, il y a autre chose. Monsieur a pris mal, ou ça l'a trop ému de voir ce calvaire, construit par le défunt M. le comte, mis à terre. L'arbre aussi; il aimait tant ce vieux chêne! »

— Que Monsieur aille bien vite se mettre au lit! supplia-t-il. Monsieur est tout pâle!

De fait, Bertrand était cadavérique; sa physiologie était ravagée comme par un mal subit et immense.

— Tu as raison, mon bon Clément; je crois que j'ai pris un peu froid.

La voix était toujours changée, méconnaissable. Clément en était tout secoué.

— Je vais faire un feu de sarments dans la cheminée...

— Non, non, merci. J'ai hâte d'être au lit, et puisque tu as fait mettre le moine... Couchez-vous tous...

Aussitôt dans sa chambre, Bertrand s'effondra dans un fauteuil. Les mains agitées d'un tremblement impossible à surmonter, il relut le papier trouvé dans la bouteille.

— Est-ce possible, mon Dieu! murmurait-il douloureusement, passant une main sur son front comme pour en chasser un affreux cauchemar. Qui se serait douté?... La légende de la Tour Maudite serait-elle une réalité? Faut-il donc que, pour avoir entendu les gémissements et les lamentations, j'aie un jour le cœur arraché!...

« Maguy,... petite Maguy bien-aimée!... Eh bien! non! tu ne sauras jamais le douloureux secret. Moi

seul en porterai le poids. Ton amour est toute ma vie, mon aimée; rien ne peut nous séparer. Cette honte ne fera pas ployer ton front pur, ne ternira pas l'eau claire de tes yeux... »

... Les râles du vent diminuaient d'intensité. Le souffle puissant de la tempête qui balayait la campagne s'apaisait. Une fois les ravages accomplis dans la nature, le calme renaissait; mais dans le cerveau de Bertrand l'orage continuait, invisible. Nul ne sut les heures angoissantes qu'il vécut cette nuit-là; nul ne sut que, seul avec sa souffrance, sans honte de sa faiblesse, il avait pleuré.

X

L'aube avait surpris Bertrand sans qu'il se fût couché. Un pépiement d'oiseaux annonça la naissance du jour. Le soleil, faisant luire tout à coup les arbres mouillés qui s'égouttaient encore, remit son manteau de splendeur sur le parc. La paix régnait à nouveau.

Bertrand fit sa toilette; une douche froide calma ses nerfs. A part ses traits encore tirés et un peu plus de profondeur dans le regard, rien ne paraissait en lui des fortes émotions de la nuit.

Il donna rapidement ses ordres pour que le vieux chêne soit enlevé et le terrain déblayé le plus tôt possible; il tenait à ce que Dauriac puisse reconstruire le calvaire sans attendre.

Comme il se disposait à aller s'informer auprès de Séraphin si l'ouragan n'avait pas causé de dégâts à la Tour Maudite, Maguy parut.

— Eh bien! quelle nuit, Bertrand! J'ai cru que notre vieille tour et ses habitants allaient être emportés! s'écria-t-elle du plus loin qu'elle l'aperçut. Qu'auriez-vous dit si nous nous étions volatilisés? demanda-t-elle, taquine.

— Vilaine chérie!... Savez-vous que j'étais fort inquiet! J'allais de ce pas savoir ce qu'il était advenu de vous. Votre pauvre toit me paraît si faible pour résister à de pareils assauts!

— Dites que c'est une écumoire, et vous serez plus proche de la vérité!... Nounou et moi avons passé la nuit à mettre tous les récipients disponibles de la maison sous les innombrables gouttières. C'était même plus que des gouttières : l'eau tombait à flots, et nous avons dû éponger sans arrêt pour éviter de nager dans la maison... Oh! fit-elle tout à coup, saisie, apercevant le calvaire brisé et le chêne, autrefois si orgueilleux, gisant à terre. Comme vous devez avoir de la peine, Bertrand...

— Beaucoup, ma chérie. Vous savez que c'est mon père qui fit construire ce calvaire à l'abri du grand chêne...

— Je sais..., murmura Maguy, prenant le bras du jeune homme en un geste consolateur. Qu'est-ce que mes ennuis, à côté de ce que vous avez dû ressentir!...

Elle regarda Bertrand.

— Vous êtes tout pâle, Bertrand. Seriez-vous souffrant?

— Pas du tout, petite Maguy. Mais ces dégâts

m'avaient douloureusement impressionné, et une nuit d'insomnie ajoutée à cela a fini de me faucher. Maintenant que je vous vois, tout est oublié. C'est là le réel apaisement après l'orage.

Maguy ne répondit point, mais s'appuya plus fortement sur le bras viril qui, aujourd'hui, tremblait...

— Et votre grand-père? demanda Bertrand, au bout d'un instant de silence rempli de pensées d'amour. Cette nuit n'a-t-elle pas augmenté sa fébrilité et ses terreurs?

— Pas du tout, et c'est extraordinaire! Justement, je venais vous faire part de mon étonnement. On dirait que cet orage a tout bouleversé en lui, a changé ses idées. Ce matin, il s'est intéressé à mille petites choses, lui qui, d'habitude, est indifférent à tout et à moi-même. Puis il m'a demandé à brûle-pourpoint :

« — Rencontres-tu souvent notre voisin?... Tu sais, ce jeune Roquefranque?

« — Quelquefois..., lui ai-je répondu.

« J'avoue que j'avais un peu honte de mentir en ne répondant pas : « Oui, souvent! »

« — Ah! fit-il simplement.

« — Oui, et il est même très aimable, ai-je ajouté. »

Ici, les jeunes gens échangèrent un regard de tendresse.

— Je m'enhardis même à lui dire que vous me parliez souvent des bons rapports d'autrefois de votre famille avec la nôtre.

— Que dit alors M. de Cabrinac? questionna Bertrand avidement.

— Il ne me répondit pas, mais murmura comme

malgré lui : « Ce jeune homme a le droit de venir... » Et plus bas encore, si bas que je me demande encore si je n'ai pas rêvé, il ajouta : « Ce sera la rançon. » Je ne sais que penser, mon pauvre ami, de cette incohérence. D'un côté, des paroles d'espoir; de l'autre, des mots presque tragiques, obscurs, qui m'effrayent!... Quand donc la lumière luira-t-elle autour de moi!

— Mais bientôt, ma chérie. Prenez courage : vous voyez que M. de Cabrinac arrive de lui-même à ce que nous souhaitons. Après, ce ne sera rien d'obtenir son consentement à notre mariage.

Maguy soupira.

— Mais ces mots, Bertrand, ces mots : « Ce sera la rançon », que peuvent-ils signifier? Depuis ce matin, ils me hantent. Je n'ai pas voulu vous inquiéter en arrivant, mais je ne peux me les ôter de l'esprit!

— Vous êtes devenue une petite impressionnable, et il n'y a rien d'étonnant à cela, après les perturbations que nous venons de subir. Ces mots sont un reste de l'idée fixe qui tourmente votre grand-père depuis sa maladie, c'est-à-dire depuis que la mort de votre père l'a si profondément frappé. Ils ne se rapportent à rien de précis, j'en ai la conviction, assura Bertrand.

— Puissiez-vous dire vrai!... Ah! si je ne vous avais pas...!

— Vous m'avez, chérie...

Bertrand appuya son regard grave, aimant, sur le cher visage qui se tendait vers lui.

— Oui..., murmura-t-elle, et parfois il me semble que ce grand bonheur n'est pas vrai..., que c'est

un rêve, un rêve si beau que la réalité n'en est point possible. Dans mes tristesses, c'est vers vous que j'accours, tandis qu'autrefois...

— Autrefois?...

— Eh bien! je ne pouvais laisser voir mes larmes, mon manque de courage (cela m'est arrivé d'en manquer quelquefois), ni à mon grand-père, ni à ma vieille nounou. La pauvre chère femme en aurait tant souffert!... Alors, bien souvent, le soir, quand on me croyait couchée, je me réfugiais dans le bois touffu qui domine la route, et, là, je pleurais tout à mon aise.

Bertrand avait sursauté; un coin de lumière se fit dans son cerveau.

— Mais alors, Maguy,... les gémissements, les plaintes que j'ai entendus une nuit, serait-ce vous?...

Maguy le regarda d'un air d'étonnement intense; puis, la physionomie soudain éclairée :

— J'y suis, moi aussi, Bertrand!... Je me souviens qu'un soir, m'étant laissée aller à une de ces crises de découragement (j'avais honte ensuite de ma faiblesse), j'ai entendu du bruit, un bruit comme aurait fait un chien ou un renard froissant des branches sur son passage. D'abord, je n'y fis pas attention; mais ensuite, prise subitement d'une peur qu'accentuait encore la menace d'un orage, je me sauvai en toute hâte et m'engouffrai dans ma tour. Et c'était vous, sûrement, qui étiez là, Bertrand!

— Il n'y a pas de doute, répondit-il en souriant. Quant à moi, influencé aussi par l'atmosphère électrisée, j'ai eu une sorte de mirage et la légende me sembla vraie!

— Heureusement, vous n'avez pas eu le « cœur arraché », n'est-ce pas?

— Heureusement, ma chérie, affirma-t-il, effaçant vite le rictus de douleur qui assombrit une seconde son visage. Et si j'avais su que c'était vous, mon aimée, j'aurais activé mes recherches, et...

— Et cela ne veut pas dire que je serais tombée dans vos bras, Monsieur le fat! interrompit la jeune fille malicieusement. Rappelez-vous que je ne vous connaissais pas, alors!

Tous deux rirent; la joie remontait en eux. Un pareil amour pouvait-il se complaire longtemps dans des pensées tristes?

— Je raconterai cela à Simone, vous savez! dit Maguy en le quittant.

— Quel assaut vais-je subir entre vous! J'en frémis!...

— Comme je vous plains!...

— Petite moqueuse!...

Un baiser envoyé de loin, un regard, firent voguer Bertrand sur un océan de bonheur.

Le cœur plus léger, il s'occupa, pendant la semaine suivante, de faire remettre le calvaire en état. Dauriac était venu aussitôt.

— Vous savez, Dauriac, lui dit-il, que vos souvenirs ne vous avaient pas trompé : la bouteille dont vous m'avez parlé se trouvait bien dans le socle, enrobée de mortier.

— C'est bien cela, Monsieur. Et il y avait la date sur le papier, n'est-ce pas?... Juillet 191...?

— Oui. Mon père vous l'avait fait lire? demanda Bertrand, mettant dans sa question une avidité étrange, mais dont le maçon ne s'étonna pas.

N'était-il pas naturel que le fils de M. de Roquefranche s'intéressât aux faits et gestes de son père?

— Non, monsieur Bertrand. La bouteille était cachetée lorsque M. le comte me la donna pour l'enfoncer dans le mortier. Mais il me dit quelle était la date inscrite : celle que je vous ai citée.

— Ah ! laissa tomber Bertrand ; puis il parla d'autre chose.

Pendant ces huit jours, il vit peu Maguy, très occupée près de son grand-père. Celui-ci souffrait d'une forte attaque de rhumatisme déteignant sur le moral. Il fallait user de patience vis-à-vis de lui, laisser passer la crise.

Bertrand dut faire ensuite un court voyage à Paris au sujet d'une commande de l'État : un groupe commémorant la victoire de la Marne, qui devait être placé à l'entrée d'une des grandes avenues environnant la place de l'Étoile. Le sujet enthousiasmait le sculpteur. Il se voyait déjà dans l'atelier du vieux moulin, maniant la glaise ; l'idée du groupe prenait corps en son cerveau. Au retour, il soumettrait son inspiration à Maguy. D'instinct, elle avait le goût très sûr... Et il donnerait à la victoire les traits chéris...

Il ne resta guère plus de trois jours à Paris. A part ses affaires, qu'y aurait-il fait ? La ville était déserte, ... les boulevards poussiéreux... Il avait hâte de quitter l'asphalte brûlant. Il faisait si bon là-bas, dans la fraîcheur des pièces closes de Roquefranche, ou dans l'atelier ! Il ne lui fut même pas possible d'aller déposer ses hommages aux pieds de M^{me} Lasternay, absente de Paris jusqu'en novembre. Il aurait eu pourtant un réel plaisir à lui confier le secret de son cœur ; l'aimable femme se serait réjouie de voir son candidat favori abandonner ses théories enthousiastes sur le célibat,

malgré, peut-être, une légère déception que ce ne fût pas en faveur de M^{lle} Tavernier... Celle-ci ne tarderait pas, sans doute, à s'envoler de Deauville à Biarritz. Septembre était le mois de cette émigration mondaine. Il est probable qu'elle n'oublierait pas de faire l'apparition promise à Roquefranque... Réellement, ce ne pourrait être qu'une très bonne amie pour Maguy lorsque, plus tard, cet hiver probablement, il emmènerait sa jeune femme à Paris.

Ainsi pensait Bertrand, prêtant aux autres ses désirs et ses joies. Tout homme qui aime est ainsi. Il n'avait même pas l'idée que la belle Andrée Tavernier, nature si parfaitement équilibrée, puisse être déçue de ses fiançailles. La « petite fleur bleue » lui semblait impossible à éclore dans ce cœur si ferme,... et il s'attarda peu à ces pensées.

Paris lui pesait; il était saturé de ces fléaux modernes : cinéma, cocktails, jazz-band et T. S. F. Son esprit sérieux lui faisait abhorrer toutes les distractions prises en série, à dose massive et continue...

Aussi vite que possible, il reprit le chemin de Roquefranque. Un télégramme envoyé à Clément le prévint de son arrivée, et le vieux valet vint à la gare au-devant de son maître avec le chauffeur — un nouveau.

— Qu'as-tu, Clément? demanda le jeune homme, dès qu'il l'aperçut. Tu fais une drôle de figure?

— Que Monsieur ne s'inquiète pas,... mais, depuis le départ de Monsieur, Séraphin ne quitte pas le château, ou, plutôt, il vient dix fois par jour demander si Monsieur est rentré! Jusqu'à ce matin,

je n'ai pu rien en tirer, ni savoir ce qu'il voulait. Enfin, aujourd'hui, quand il est arrivé — il n'était pas six heures, — le pauvre diable pleurait. J'ai cru qu'il lui était arrivé malheur. « Tu es malade? lui ai-je demandé. Tu as besoin de quelque chose? Tu sais bien que, même Monsieur n'étant pas là, si je peux t'être utile, c'est avec plaisir... » Et toujours le même refrain : « Il faut que le Moussu rentre; je l'attends. » Et il est allé s'asseoir au bout de l'allée. Quand j'ai reçu la dépêche de Monsieur, je le lui ai dit, tant il me faisait pitié. Tenez, Monsieur, reprit Clément, sans attendre la réponse de son maître, le voilà. Il est posté sur le pont.

L'auto, arrivant au pont du Moulin du Bas, frôlait Séraphin. L'innocent attendait, son chapeau informe à la main.

Bertrand avait laissé parler Clément sans l'interrompre et mordillait nerveusement sa moustache. C'était là le seul indice de sa préoccupation. Mais, dès qu'il aperçut Séraphin, il donna ordre de stopper et, d'un bond, descendit de la voiture.

— Qu'y a-t-il, Séraphin? Il y a un malheur?... Les hommes...?

Sa voix était contenue et haletante.

Séraphin fit « non » de la tête et dit :

— La demoiselle est bien malade, Moussu!

— Malade! s'exclama Bertrand, devenu tout pâle. Depuis quand? Qu'a-t-elle?

— Depuis que Moussu est parti. La Maria a dit qu'on l'avait trouvée, l'autre soir, étendue par terre dans sa chambre. Depuis, ça la tient là — Séraphin toucha son front du doigt, — et elle a la fièvre. Le vieux moussu est obligé d'aider la Maria à la tenir de force dans son lit.

Voulant connaître jusqu'au bout l'affreuse nouvelle, Bertrand n'osait interrompre Séraphin. Ses yeux sombres le scrutaient; sa mâchoire serrée témoignait de sa souffrance. L'innocent continuait :

— La demoiselle dit tout le temps la même chose depuis qu'elle est malade; la Maria pleurait en me le racontant.

Séraphin s'arrêta.

— Que dit-elle, Séraphin? Ne me le cache pas. Tu sais si je l'aime! appuya Bertrand, confiant dans ces mots toute sa douleur à l'être simple qui avait, de son côté, voué un culte à la jeune fille.

— Je sais, Moussu; c'est comme moi : quand je la vois, je vois du soleil..

— Alors, voyons, que dit-elle? insista Bertrand.

— Elle dit : « Bertrand, c'est fini... Bertrand, c'est fini... » Alors, voilà, Moussu, je suis venu.

Des larmes roulèrent sur le masque viril de Bertrand. Il serra fortement la main de Séraphin; le pauvre être pleurait aussi.

— Elle guérira, mon ami. Il le faut.

— Oui, Moussu, elle guérira. Il le faut, répéta docilement Séraphin, subjugué par la volonté émanant de Bertrand. Et vous savez, Moussu, ça s'avance...

Sa mission accomplie, il retournait à son idée fixe. Bertrand était déjà remonté dans son auto, arrêtée à quelques pas, et se fit conduire chez les Vialoux, sans même entrer à Roquefranque. Les Vialoux connaissaient le docteur qui devait donner des soins à Maguy; c'était le seul moyen d'avoir des nouvelles précises de la malade. Rien n'autorisait Bertrand à aller lui-même auprès d'elle, étant donné, surtout, l'effroi manifesté par M. de Cabri-

nac en entendant son nom. Et pourtant, quelle torture!... Savoir qu'elle l'appelait, clouée sur un lit de souffrance!... Se dire que, dans son délire, il était sa seule pensée, et ne pouvoir aller s'agenouiller auprès d'elle!...

Dès que Vialoux l'aperçut, il se douta de ce qui l'amenait et de son angoisse.

— Voyons, un peu de courage, que diantre! lui dit-il, affectueusement bourru. On la sauvera! Il y en a d'autres qu'on a tirés de fièvre cérébrale semblable. Le docteur nous a donné, en passant, de ses nouvelles : il y a une légère amélioration, ce matin. Bientôt, Simone ira la voir. Pour le moment, il faut du calme.

— Mais elle m'appelle, Claude! Elle m'appelle sans cesse!...

— Calme-toi, mon vieux camarade, et patiente. Il me semble que si elle t'appelait ainsi, M. de Cabrinac n'hésiterait pas à te faire venir! Qu'est-ce qu'une question de convenances, lorsqu'il s'agit de la vie de quelqu'un!

Cette logique détendit un peu Bertrand.

— C'est juste; mais tu sais quel être étrange, original, est ce vieillard...

Le notaire haussa les épaules.

— Certes, mais dans un cas semblable... Il doit aimer sa petite-fille, aussi bizarre soit-il... Et puis, je te le répète, il y a du mieux ce matin, et dans ces maladies-là, lorsque l'amélioration commence, les progrès sont rapides. En attendant, tu vas rester avec nous ce soir.

— Non, mon cher Claude : je préfère rentrer. Je serais un mauvais convive. Mes pensées sont peu gaies...

M^e Vialoux et sa femme eurent beau insister, leur ami regagna Roquefranque. Il éprouvait un besoin de solitude, au milieu de ce chaos d'événements tragiques qui s'entre-choquaient en lui; ce merveilleux horizon, si clair, qui s'ouvrait devant sa vie il y a deux mois à peine, s'obscurcissait.

Il passa huit jours dans une angoisse affreuse. Chaque soir, M^{me} Vialoux venait lui transmettre les nouvelles que lui donnait le docteur après sa visite quotidienne. Maguy était sauvée, mais les forces seraient longues à revenir. Elle était calme, ne prononçait plus le nom de Bertrand; ses yeux demeuraient fixés dans un songe mélancolique; aucun éclair de gaieté n'animait le regard pervenche. Une tristesse poignante se lisait même parfois sur le visage, autrefois souvent rieur. Cette tristesse, la vieille Maria la surprenait surtout lorsque la malade ne se croyait pas observée, et le cœur de la vieille nounou — cœur maternel et délicat sous sa rude écorce — avait deviné bien des choses. Un jour, n'y tenant plus, désolée de voir que la vie ne remontait pas en celle qu'elle chérissait comme son enfant, elle se décida à parler :

— Vous vous ennuyez, mon bijou. Il vous faudrait un peu de distraction; d'être toujours seule avec une vieille comme moi n'est pas bon pour une jeunesse. Si le jeune M. de Roquefranque pouvait vous tenir compagnie, cela vous distrairait, et le pauvre a l'air si peiné de vous savoir malade!... Séraphin le voit tous les jours et il dit qu'il fait pitié.

Maguy ne laissa pas Maria achever. Lui mettant précipitamment la main sur le bras, elle dit vite, la voix basse, voilée :

— Ne me parle jamais de lui si tu ne veux pas faire de peine à ta petite Maguy. Il ne doit pas venir. Je ne dois plus le voir.

— Je croyais, mon bijou, que vous aviez pour lui un sentiment d'amitié, et il paraît tant vous aimer, le pauvre ! soupira Maria.

— Hélas !... murmura Maguy. Et moi souffrir, passe... Mais lui... Comme c'est dur !...

— Alors, dit Maria, complètement perdue, je ne comprends pas... Votre grand-père ne vous refusera pas...

Maguy secoua la tête.

— Lui, pas plus que moi, ne doit céder. Une Cabrinac ne peut épouser un Roquefranque, vois-tu...

— Par exemple ! s'écria la vieille nounou, scandalisée. M'est avis que celui qui vous aura, pôvrôte, aura le paradis sur terre ! Et puis, moi, je suis sûre qu'il n'y tiendra pas et qu'un de ces matins nous le verrons arriver.

— Il ne faut pas qu'il vienne, tu entends, nounou ! Ce n'est pas possible. Il faut l'empêcher de venir à tout prix.

La voix de Maguy dénotait une volonté inexorable, mais aussitôt le pauvre cœur se brisa, et, prenant par le cou la vieille créature qui avait choyé sa jeunesse orpheline, elle sanglota sur son épaule.

— Pleurez, mon bijou, pleurez, redisait Maria ; ça soulage.

Compatissante, la vieille main ridée caressait doucement la petite main émaciée par la maladie, dont la pâleur de lys reposait sur la blancheur de la robe. Les spasmes nerveux s'arrêtèrent peu à peu, au contact de cette caresse maternelle. Une

résolution brilla tout à coup dans le regard encore noyé de larmes.

— Donne-moi du papier et un crayon, nounou. Je veux lui écrire. Tu feras porter ce mot à Roquefranque par Séraphin, dès que tu le trouveras.

— Pour ça, je ne serai pas en peine de le trouver : il tourne autour de la maison, comme s'il avait perdu son âme, depuis que vous êtes malade...

— Pauvre innocent!... Tu lui diras de remettre la lettre à M. de Roquefranque lui-même. Pas à un domestique, n'est-ce pas, nounou? Recommande-le-lui bien.

— N'ayez crainte, mon bijou. La commission sera bien faite.

Une heure après, Bertrand était en possession de la lettre. Des nouvelles, enfin! Une lettre d'elle! D'une main tremblante, il décacheta l'enveloppe, après avoir déposé un baiser sur le papier que la chère main avait touché.

Il lut..., il lut, et tout aussitôt, s'appuyant, chancelant, à la muraille, laissa échapper en quelques mots toute sa douleur :

— Elle, Maguy, ne pas m'aimer!... Ce n'est pas possible!... Ces yeux limpides m'avoir menti!... Cette bouche tendre avoir dit des mots que le cœur ne pensait pas!... Ce rêve à tout jamais banni;... ce rêve à peine fleuri se flétrir ainsi!...

Les pensées affreuses battaient son cerveau, tournoyaient sans arrêt, pour revenir au même point : Maguy perdue pour lui... Et lui l'avait aimée malgré tout, malgré le secret qu'il avait enfoui dans le tombeau de son cœur, afin d'éviter une douleur à celle qui paraissait l'aimer! Et il lui gardait encore

sa tendresse, malgré les mots affreux tracés sur ce papier qui lui brûlait la vue.

Ah ! cette Tour Maudite lui avait bien vraiment arraché le cœur !

XI

L'automne était là, laissant tomber sur le cirque de Roquefranque sa mélancolie poignante. Les feuilles se détachaient des arbres, légères et silencieuses, emportées par le vent. Ainsi les illusions des hommes s'effeuillent au gré des événements. Ainsi les espérances de Bertrand avaient subi le cours des saisons.

Roquefranque endossait sa parure hivernale. Le radieux été n'illuminait plus les montagnes, les champs féconds ou les causses misérables. Les arbres dénudés étendaient leurs ramures fantastiques à travers la brume ; le paysage mouillé avait revêtu son charme de tristesse qui plaisait à l'âme endeuillée de Bertrand.

Depuis deux mois, il vivait dans une solitude complète, enfoui dans la profondeur de sa désillusion. C'était maintenant le désert affreux du silence. Les Vialoux eux-mêmes ne pouvaient l'arracher au refuge de son atelier noyé dans le brouillard, où, par un travail acharné, il cherchait un dérivatif à sa peine, sinon l'oubli. Parfois, malgré sa volonté, l'inspiration le fuyait. Alors, il restait des heures,

fixant les hautes flammes qui s'élançaient dans le foyer, s'imprégnant du passé, plongeant sa pensée dans les souvenirs dont chacun était une blessure. Tout était mensonge dans la vie... Mensonges, les promesses d'amour écrites sur un visage masqué de sincérité et de lumière... Mensonges, les promesses d'amitié, de franche camaraderie, scellées par un regard net et droit : hier, une carte lui avait annoncé les fiançailles de M^{lle} Tavernier avec un des magnats de la finance, et pas un mot n'y était joint, témoignant du regret de ne pouvoir tenir la promesse de faire une courte apparition à Roquefranque.

Les idées de Bertrand allaient à la dérive, submergées par un flot d'amertume. Il ne se demandait pas s'il avait lutté suffisamment contre le destin, si un cœur meurtri de jeune fille n'avait pas attendu en vain, dans les larmes, une réponse à sa lettre, un élan d'amour... Blessé, il s'était enfermé dans une brume opaque, il avait gardé un mutisme absolu... Il ne se demandait pas non plus si, alors que tout son être était dans la joie d'un amour partagé, son indifférence n'avait pas heurté la sincère amitié de M^{lle} Andrée. Septembre avait passé sans amener sa visite, mais peut-être avait-elle attendu un rappel amical...

Non... Le jeune homme se trouvait seul... infiniment seul. Il n'y avait rien de vrai en ce monde, rien que la tendresse de sa mère. Comme il aurait aimé se réfugier au port où tout être humain aspire quand il souffre : le cœur d'une maman, cœur immense...

Par moment, il avait des velléités de fuir Roquefranque, de retourner à Paris, dans l'agitation et la

fièvre. Puis, malgré lui, il restait, ne pouvant s'arracher au voisinage de cette Tour Maudite : sa vie était là.

Clément s'efforçait bien de distraire son maître, de l'arracher à son apathie. Peine perdue. Le fidèle valet devait même transmettre les ordres au reste du personnel, y compris les fermiers et les métayers, cumulant ainsi sa fonction avec celle de régisseur. Pour secouer Bertrand, il devenait bavard comme une vieille femme, s'imaginant, dans sa naïveté touchante, que le mal de son maître ne résisterait pas à l'assaut des nouvelles dont il le comblait chaque jour ! Il n'omettait aucun événement du pays, pas le moindre petit potin de Castelfranc..., et le vieil homme en était pour ses frais.

Ce soir-là, comme il venait d'apporter du bois pour entretenir le feu — les soirées d'automne étaient déjà froides, — il se mit à tourner et à retourner dans la pièce d'un air agité. L'attention de Bertrand finit par être attirée par ce mouvement insolite :

— Qu'as-tu donc, Clément ? Tu parais tourmenté ?

— Monsieur sait qu'un terrible accident d'auto est arrivé hier dans le chemin étroit qui passe au pied de la Tour Maudite ?

Bertrand fit un signe de la main signifiant qu'il ignorait la nouvelle. Clément poursuivit :

— Oui. Il y a eu deux hommes tués : un grand maigre et un gros, avec des yeux en boule de loto. On ne sait comment ça s'est produit. C'était à la nuit tombante.

Bertrand, perdant son air d'habituelle lassitude, redressa la tête.

— Un homme maigre et un très gros, dis-tu?

— Oui, Monsieur. Séraphin m'a raconté la chose. Les gendarmes y sont venus.

— Connait-on leur identité? demanda cette fois Bertrand, avec une vivacité qui étonna le valet.

— Pour dire leur nom à Monsieur, je ne pourrais pas, vu que je ne l'ai pas demandé, mais Alphonsine m'a dit que ce sont deux « marchands de biens » de Cahors, à qui on ne donnerait pas le bon Dieu sans confession. Ils ne cherchaient qu'à voler le pauvre monde. C'est toujours un malheur, un accident pareil, mais enfin... Séraphin, en tout cas, avait l'air très content. Je l'ai même grondé de rire de ça, mais il a de moins en moins sa raison, certainement. Il mêlait même Monsieur à cette histoire, et je ne pouvais pas le faire taire.

— Il est inconscient; on ne peut lui en vouloir.

« Et que disait-il de moi? » questionna Bertrand négligemment, après un instant de silence.

— Toujours la même chose, Monsieur, et pareille à l'air d'un refrain : « Le Moussu et Séraphin ne pleureront plus... ils ne pleureront plus... » Il a même ajouté une fois...

Clément se mordit la langue et s'arrêta.

— Voyons, qu'a-t-il pu dire de si terrible? insista Bertrand, s'efforçant de rire.

Clément secoua la tête.

— Je ne sais pas pourquoi je raconte toutes ces histoires à Monsieur!

— C'est ma seule distraction, mon pauvre Clément, dit Bertrand, avide de savoir, voulant vaincre l'hésitation du domestique, qu'il sentait ennuyé.

— Eh bien! puisque Monsieur veut que je finisse, il a ajouté: « La demoiselle aussi ne pleurera plus...

Clément s'attendait à quelques paroles sévères, mais Bertrand, penché sur le foyer, les pincettes à la main, paraissait très absorbé à relever les bûches croulantes et ne répondit pas.

Clément s'esquiva au bout de quelques minutes, heureux d'en être quitte ainsi. Son maître n'aimait pas la moindre allusion à M^{lle} de Cabrinac, et cela dépassait la compréhension de Clément : deux fiancés qui avaient l'air aussi fous l'un de l'autre, se quitter ainsi !

— S'il m'avait fallu laisser Elodie ! m'achonnait-il souvent, en brossant les vêtements de son maître. Quelle année, mon Dieu, quelle année !... On était presque plus tranquille à Paris !

Bertrand resta à tisonner jusqu'à une heure avancée de la nuit, tout en broyant dans son cerveau mille réflexions. Les deux hommes tués étaient, à n'en pas douter, ceux qui tenaient M. de Cabrinac en leur pouvoir, ceux qui l'avaient menacé et dont Maguy avait une si grande terreur... Cette pensée le reporta loin en arrière, ... non pas qu'un laps de temps bien long se fût écoulé depuis que le bonheur était né en lui jusqu'au jour où... Ah ! dans quel abîme de détresse plongeait Bertrand en évoquant le jour fatal où la jeune fille avait nié son amour pour lui !... Après l'enivrante douceur de cet amour partagé, puissant, tel que son cœur d'homme de trente-cinq ans n'avait jamais osé le rêver, la chute terrible, la désillusion absolue, lamentable... Comme son orgueil avait souffert !... Oui, son orgueil avait dépassé son amour, cet amour pourtant si vivace encore qu'il cachait volontairement jusqu'au plus profond repli de son être.

Une voix lui disait, ce soir, qu'il aurait dû lutter, demander une explication... Un pressentiment l'avertissait à cette heure que cette rupture était peut-être voulue pour un motif qu'il ignorait, motif grave, sans doute. Aurait-elle appris, par hasard, ce qu'il savait lui-même depuis le terrible orage où le souffle du vent révolté avait abattu le chêne colossal et le calvaire, livrant ainsi le secret pénible du passé?... Impossible... Nul autre que lui n'avait lu le papier abrité dans la bouteille...

Une pensée fulgurante traversa son esprit : M.-de Cabrinac savait!!! Une vie si retirée, une claustration si absolue, un caractère d'une pareille étrangeté ne pouvaient être imposés que par la connaissance de cette douloureuse affaire, dont pourtant le vieillard était irresponsable. Aurait-il infligé à sa petite-fille la douleur de la mettre au courant de cela?... Et, par suite, celle-ci aurait-elle broyé son cœur, dans un accès de courage surhumain, s'imaginant, la pauvre enfant, que la honte en rejaillissait sur elle?... Une angoisse tortura une seconde les traits de Bertrand.

Allons, il était fou! Ce vieillard n'avait pu faire supporter à la jeunesse innocente de sa petite-fille le poids d'une faute qui n'était pas la sienne!... Elle ne l'avait pas aimé, voilà tout. Ah! que ne donnerait-il pas pour démêler les fils inextricables des événements qui s'enchevêtraient les uns sur les autres depuis trois mois! Mais comment aboutir? C'était toujours le désert affreux de la solitude morale. L'amitié même de Claude et de sa femme était un bien faible apport, car il ne voulait pas qu'un être humain partageât avec lui la fatale vérité livrée par le calvaire brisé... Cependant, était-il

vraiment seul?... N'avait-il pas l'aide toute-puissante de Dieu?...

Des coups frappés violemment à la porte d'entrée du château le firent sursauter. Les coups se succédaient régulièrement, assenés par un poing énergique et impatient.

— Qui est là? demanda-t-il, ouvrant rapidement la fenêtre. Qui frappe ainsi, à pareille heure?

— C'est moi, Moussu. Il faut aller vite.

Bertrand reconnut la voix de Séraphin.

— Mais où? Explique-toi. Qu'y a-t-il?

— Le vieux moussu de la tour est bien malade. La Maria est venue me porter un bout d'écrit qu'il a fait pour vous. « Il faut l'apporter tout de suite à moussu de Roquefranke, tout de suite, sans perdre une seconde », qu'il a ajouté.

Silencieusement, ne voulant pas éveiller la domesticité endormie, mais en toute hâte, Bertrand descendit. La porte massive glissa sur ses gonds bien huilés.

— Donne..., dit brièvement Bertrand à Séraphin.

A la lueur de sa lampe électrique, il lut ces courtes lignes, d'une concision inquiétante, tracées au crayon par une main faible :

MONSIEUR,

Ne refusez pas à un mourant, malgré l'écart dans lequel il vous a tenu jusqu'ici et que vous comprendrez bientôt, la suprême consolation d'entendre les mots que je dois vous dire. Je vous attends.

BARON DE CABRINAC

— Viens..., commanda sans autre explication Bertrand à Séraphin, qui attendait à l'écart.

Sans même prendre le temps d'endosser un pardessus, il se mit en marche à une allure rapide, escorté de l'innocent. La lueur puissante de la lampe électrique avait peine à crever le brouillard dont le mur épais se dressait devant eux. Mais Séraphin connaissait les moindres sinuosités, les plus petits obstacles du chemin; il aurait pu parcourir les yeux fermés tout le cirque de Roquefranche. Lorsque Bertrand était sur le point de buter contre un roc ou de se heurter au tronc d'un châtaignier, il l'agrippait fortement par la manche et le remettait dans le bon chemin. Bertrand ne disait rien; il n'y avait pas de temps à perdre en paroles oiseuses. Les battements précipités de son cœur, ses traits contractés, dénotaient sa profonde émotion. Et il n'y avait pas que cet appel douloureux d'un vieillard sur le point de quitter ce monde qui l'angoissait à ce point. Allait-il revoir Maguy? Les yeux adorés se poseraient-ils indifférents sur lui, ou bien découvrirait-il, dans le lac bleu de ce regard profond, un mystère que son orgueil n'avait su, ou n'avait pas voulu deviner? Y aurait-il un reproche au fond de ce regard? Il le méritait...

Au fur et à mesure que la montée se faisait plus raide, indiquant le but proche, les nerfs de Bertrand se tendaient davantage.

Une faible lumière clignotait à une étroite fenêtre de la tour, l'enveloppant du même air de mystère que le soir où il fut surpris par les gémissments. Un frisson le saisit. Quel drame moral se jouait là depuis des mois?... Quelle tragédie allait l'accueillir au seuil de ces ruines au-dessus desquelles voletaient de lourds oiseaux de nuit?...

La vieille Maria attendait à la porte et, sans

mot dire, le guida vers la chambre du malade.

Dans la petite pièce aux murs de larges pierres nues, un lit étroit composait le plus clair du mobilier. Assis dans le lit, soutenu par plusieurs oreillers, un vieillard, qu'on devinait de haute taille, tournait vers la porte un visage aux grands traits, dont le relief s'accusait encore par la lueur laiteuse d'une veillesse. Le reste de la chambre plongeait dans l'ombre, et Bertrand, retenant le sanglot qui lui étreignait la gorge, put à peine deviner, à genoux au pied du lit, les coudes appuyés sur le drap et le front reposant dans la main, la forme délicate de Maguy.

La physionomie du malade reflétait une attente angoissante, changée aussitôt, à la vue de Bertrand, en un sentiment de soulagement intense. Après avoir refermé silencieusement le battant, la vieille Maria s'était éclipsee. Bertrand demeura une seconde immobile, puis, s'étant avancé à pas feutrés vers le lit, il s'inclina profondément au chevet du vieillard.

— Monsieur, dit aussitôt celui-ci, la voix faible et hachée par la souffrance, mais dénotant une volonté ferme, vous avez devant vous un vieillard sur le point de quitter cette terre d'agonie. Merci d'être venu m'écouter... Mon fils,... autrefois,... a été l'instigateur de la tentative d'assassinat... commise sur votre père... Oui,... un Cabrinac a été assez lâche,... est descendu assez bas,... dans un ressentiment causé par la désillusion du mariage de votre mère... avec M. de Roquefranque,... pour aller jusqu'au crime...

« Monsieur de Roquefranque... — la voix du vieillard prit une dignité, une grandeur inex-

primables, — au nom de mon fils qui n'est plus,... au mien propre,... au nom de cette enfant dont le printemps de la vie n'est que souffrance et qui va rester seule au monde,... je vous demande pardon... »

Bertrand, l'âme profondément troublée de cette humiliation volontaire, ploya les genoux devant l'agonisant :

— Je vous en supplie, Monsieur, croyez que je n'ai rien à vous pardonner. Cette faute, s'il y a eu faute (de simples humains sont si peu aptes à juger autrui), vous n'en êtes pas responsables, ni vous, ni M^{lle} de Cabrinac. Elle ne peut peser en rien sur la dignité de votre vie à tous deux, sur vos sentiments élevés. Croyez, Monsieur, que je vous estime, que je vous admire infiniment. Depuis trois mois, par la volonté de Dieu, j'étais au courant du tragique secret.

Maguy laissa tomber ses mains, découvrant un pauvre visage amaigri et douloureux.

— Cela n'avait en rien diminué mon respect pour vous..., continua Bertrand, et — ici, sa voix se brisa — mon amour pour M^{lle} de Cabrinac.

Un sanglot fut la réponse de Maguy. Son regard, plein d'amour héroïque, enchaîna celui de Bertrand qui devina tout. Soulevé d'une allégresse inexprimable, les lèvres frémissantes, il reprit :

— Alors, Monsieur, je vous demande une grâce.

« Monsieur de Cabrinac, voulez-vous me faire le très grand honneur de m'accorder la main de M^{lle} de Cabrinac? Ma vie et mon bonheur sont en elle. »

Les yeux éteints du vieillard s'illuminèrent d'une joie profonde, d'une paix surnaturelle. Sa main

décharnée prit la main de sa petite-fille et la fit reposer dans celle de Bertrand. Tous deux courbèrent le front sous la bénédiction du mourant.

XII

Toute la nuit, les fiancés veillèrent le malade. Nul autre mot ne fut dit entre eux. Leur amour existait. C'était là tout. La minute sacrée où leurs yeux avaient échangé cette assurance se continuait en eux, dans le silence et la paix. Leurs pensées, leurs actions allaient toutes au vieillard dont le souffle haletant emplissait la chambre. L'aube ne serait-elle pas aussi celle de sa mort?...

Pourtant, lorsque l'aurore pâlit les vitres, lorsque le chant des coqs claironnant à travers la campagne éveilla à la vie les travailleurs, la respiration du malade devint plus régulière, et bientôt il sombra dans un sommeil apaisant. Il était sauvé.

La vieille Maria vint relever les jeunes gens de leur garde et insista pour qu'ils aillent se reconforter. A cet effet, elle avait disposé sur la grosse table de la cuisine rustique (Maguy ne pouvait plus supporter de pénétrer dans la lugubre salle à manger) un petit déjeuner composé de café brûlant et de larges tartines minces, coupées dans le gros pain rond et enduites de beurre fondu.

Dès qu'ils furent seuls, Bertrand attira sa fiancée dans ses bras.

— Maguy, dit-il d'une voix pleine de crainte et d'amour, Maguy, me pardonneriez-vous d'avoir douté de votre tendresse, d'avoir accepté sans lutte votre décision?...

Maguy tourna vers lui des yeux d'adoration.

— Mon aimé..., dit-elle seulement. Je suis toute vôtre...

— Comment avez-vous su l'affreuse chose? reprit Bertrand au bout d'un moment, regardant le cher visage amaigri, les grands yeux plus profonds, dont le cerne bleuâtre disait les jours de souffrance.

— Par mon grand-père qui, dans une nuit de délire, livra le secret. Je m'évanouis sous le coup de cette révélation, et, le matin seulement, ma vieille nounou me trouva étendue à terre. Après, j'ai été bien malade, paraît-il. Puis la mémoire m'est revenue et... je vous ai écrit ce que vous savez... Je ne pouvais supporter la pensée de cette tache... Mais vous, Bertrand, depuis quand saviez-vous?

— Depuis que l'ouragan détruisit le calvaire : une bouteille se trouvait enchâssée dans le socle. Pour tous, pour le maçon qui bâtit la croix, le papier contenu dans le verre indiquait la date de l'érection; mais, moi, ce que j'y lus, ce sont les soupçons de mon père sur l'auteur de sa malheureuse blessure. Non pas une certitude absolue, mais il évoquait la rivalité d'autrefois entre votre père et lui et trouvait bizarre que le coup lui eût été donné par un domestique venu justement de chez votre père et qu'il avait pris sur la recommandation de celui-ci. Il remerciait Dieu de l'avoir sauvé et enfermait ce secret dans le tombeau de la croix.

En somme, ma bien-aimée, aucune preuve n'a été donnée. Et puis, laissons dormir tout cela dans le passé, comme mon père voulait le laisser dormir sous la pierre...

Maguy ne répondait pas. Bertrand lui prit les mains avec tendresse. Elle tressaillit et parut sortir d'un songe lointain.

— Oui, un doute demeure..., murmura-t-elle. Oh ! si cela pouvait ne pas être, Bertrand !...

— Je ne vous en aimerais pas davantage, chérie, parce que je ne le pourrais pas : je vous aime comme aucun autre être humain ne peut aimer un autre être. Alors, ne pensez plus à toutes ces tristes choses. Personne n'est plus au courant de ce secret, puisque les deux filous qui l'avaient surpris — et on n'a jamais su comment — et s'en étaient servis pour faire du chantage auprès de votre grand-père, ont trouvé la mort l'autre jour, en venant mettre leurs menaces à exécution.

— Oui... C'est le doigt de Dieu, dit doucement Maguy.

Tous deux, les mains enlacées, rentrèrent dans la chambre, où le sourire apaisé du vieillard les accueillit.

Bertrand n'abandonna pas la Tour Maudite tant que le malade ne fut pas en état d'être transporté à Roquefranque. Il tenait à ce que, dès lors, le vieillard quittât son abri lugubre et misérable.

Dans le clair atelier, M. de Cabrinac acheva sa convalescence. Il aimait demeurer là, sur sa chaise longue, reposant sa vue sur les chefs-d'œuvre du sculpteur, au milieu desquels le buste de sa petite-fille resplendissait. Puis, lorsque la fatigue le

prenait, il reposait sa tête fière sur les coussins et laissait errer son regard sur le paysage embrumé.

Bertrand et Maguy vivaient ce temps béni des fiançailles en compagnie du vieillard, ou bien quelquefois, sur son insistance, ils allaient jusqu'à Castelfranc passer quelques heures chez les Vialoux, dans l'atmosphère simple et gaie de leur demeure éclairée d'une amitié à toute épreuve. Naturellement, Bertrand n'avait conté à Claude, des événements récents, que ce qui pouvait en être dit. Pour le notaire, la rupture entre Maguy et Bertrand avait été provoquée par M. de Cabrinac, dans un accès violent de neurasthénie. Puis il en avait eu du remords, au cours de sa grave maladie.

Simone et son mari devinèrent-ils autre chose? Nul ne le sut jamais : leur amitié était discrète.

Quelquefois, les jeunes gens rendaient visite à leur autre ami, et non des moins dévoués : Séraphin. Dans le froid vif, ils gravissaient avec entraînement, tels deux enfants heureux, la pente abrupte menant à la mesure de Séraphin. Jamais ils n'allaient jusqu'à la Tour Maudite. Qu'y auraient-ils fait?... Les poules et les lapins de Maguy avaient déménagé aussi, pour loger à Roquefranque dans des abris plus modernes.

— Comment votre grand-père a-t-il eu l'idée de venir s'installer dans ces ruines? demanda un jour Bertrand. C'était un tel changement avec votre habitation!

— Je crois que grand-père est arrivé à tout donner, même le montant de la vente du domaine, à ces affreux hommes qui le tenaient en leur pouvoir en le menaçant de divulguer... ce que vous savez.

Il fallut bien, ensuite, se loger à bon marché. Je crois même que ces individus avaient forcé grand-père à acheter la tour, pensant, avec juste raison, le tenir mieux à leur merci dans cette habitation pleine d'embûches, au renom de tragique mystère. Que serait-il advenu, mon Dieu, si...

— Ne pensez plus à tout cela ! jeta vivement Bertrand. Ne pensez qu'au présent, à notre amour.

Tout en parlant, ils arrivaient à la cabane de Séraphin. Subitement, Maguy eut un frisson.

— Qu'avez-vous, ma chérie ? Avez-vous froid ?

— Un peu, ... mais ce n'est rien, se hâta-t-elle d'ajouter devant le regard inquiet du jeune homme.

— Je vais dire à Séraphin de faire du feu. Le bois ne lui manque pas : je l'ai autorisé à prendre tout celui qui lui est nécessaire à Roquefranque. C'est, avec du tabac, la seule chose qu'il veuille accepter.

— Pauvre être ! Il a sa fierté...

— La demoiselle a froid, mon bon Séraphin, dit aussitôt Bertrand en entrant dans la mesure sombre où deux tisons éclairaient faiblement un foyer fait d'une large pierre. Un trou pratiqué dans la toiture faisait l'office de cheminée, et l'on juge si la fumée avait peine à s'échapper !

— Attendez deux secondes, Moussu. La demoiselle va se réchauffer.

Toujours coiffé, hiver comme été, de son chapeau copieusement troué, l'innocent s'affaira... Pendant ce temps, Bertrand avait ôté son pardessus et en avait enveloppé Maguy, malgré ses protestations.

Une bourrée flamba bientôt — de quoi rôtir un bœuf, — et la jeune fille, serrée contre Bertrand (il n'y avait pour tout siège qu'un petit banc boi-

feux), sentit de nouveau le sang circuler dans ses veines. La réaction se fit rapidement. Ses joues reprirent leur couleur de printemps.

— Que c'est bon de se chauffer, Séraphin ! Tu m'as sauvé la vie !

— Tant mieux, demoiselle. Séraphin est bien content. Séraphin ne pense qu'à vous.

Les jeunes gens lui sourirent amicalement.

— Et ton mariage ? questionna Bertrand pour lui complaire. C'est pour bientôt ?

— Ça s'avance, Moussu, ça s'avance tout doucement.

— Tu as choisi, maintenant ?

— Eh ! je ne sais pas encore, Moussu ! La Lotte s'est mariée, et l'Ida du père Rousseyrac a un promis. Elle m'a dit ça à la dernière foire. Alors, je verrai.

— C'est ça, Séraphin. Veux-tu une cigarette ?

Bertrand tendit son étui.

— Merci bien, Moussu, mais j'ai encore du tabac que vous m'avez fait envoyer dimanche.

Séraphin tira de la poche de son pantalon un cornet de papier, pour rouler une cigarette.

— Ce n'est pas commode de mettre ton tabac là dedans, mon pauvre Séraphin, dit Maguy. Je t'apporterai une blague plus pratique et plus solide.

« Est-ce que tu mets ton tabac dans une lettre de ta future ? » demanda-t-elle, gentiment taquine.

— Que non pas, demoiselle !

— Ce serait en faire un bien prosaïque usage ! constata Bertrand en souriant. Tiens ! mais, en effet, c'est bien une lettre ! ajouta-t-il, examinant plus attentivement la blague improvisée.

Séraphin prit un air mystérieux :

— Je ne sais pas qui a écrit ça, mais c'est une longue lettre. J'en ai d'autres morceaux dans l'armoire où je l'ai trouvée. Voulez-vous voir mon armoire, demoiselle?

— Mais je veux bien! dit Maguy, riant et cherchant vainement du regard, à travers la pénombre de la pièce, un meuble qui pût s'apparenter avec une armoire. Une table faite de quatre bûches et d'un dessus de caisse et le banc de bois où ils étaient assis formaient, avec le lit — cadeau que Bertrand avait forcé Séraphin à accepter, — toute sa richesse mobilière.

D'un coup de sabot, Séraphin repoussa la bourrée au fond du foyer, faisant jaillir ainsi une gerbe d'étincelles. Puis, sous les yeux étonnés des jeunes gens, il introduisit une barre de fer dans un interstice de la large pierre servant d'assise au foyer et, d'un coup, la fit basculer. Une cavité d'environ soixante centimètres de profondeur apparut. Bertrand se pencha vivement et remarqua que cette cavité était tapissée des quatre côtés par d'épaisses plaques de fonte. Les hardes de Séraphin s'entassaient là. Des feuilles de papier recouvertes d'une écriture appliquée — l'écriture de quelqu'un n'ayant qu'une instruction très rudimentaire, se dit Bertrand — voisinaient, éparpillées au hasard, avec ce tas de vêtements hétéroclites.

L'innocent attrapa les papiers sans ménagement et les tendit à Bertrand :

— Si cela vous amuse, Moussu, je vous les donne. Séraphin ne sait pas lire. Mais, vous qui savez tout, vous y verrez peut-être des choses.

— Merci, Séraphin, dit Bertrand, ne voulant pas le contrarier. Tu es bien gentil.

Il prit les papiers et les feuilleta au hasard. N'en pouvant croire ses yeux, il retint tout à coup l'exclamation prête à jaillir de ses lèvres : les noms de Cabrinac et de Roquefranque flamboyaient sur plusieurs pages!... Qu'y avait-il encore sur ces feuillets? Quel autre mystère dormait là, depuis tant d'années, et par qui ces confidences avaient-elles été enfouies dans cette cachette ignorée?...

D'un air dénué d'intérêt — il était inutile d'inquiéter Maguy — il glissa les papiers dans sa poche. Pendant ce temps, Maguy examinait « l'armoire » de Séraphin, passant son doigt sur les joints des plaques de fonte; un léger tressaillement l'agita une seconde, au cours de ses investigations. Ce mouvement passa inaperçu de Bertrand, dont l'esprit voguait à la dérive. Pour plusieurs raisons, il avait hâte de rentrer : d'abord, il n'était pas bon pour Maguy de demeurer longtemps là, dans cette cabane inconfortable; ensuite, il était fortement intrigué par les noms accolés sur les feuillets informes donnés par Séraphin. Il bouillait d'impatience de se livrer à cette lecture.

— Je crois, ma chérie, qu'il serait prudent de rentrer. Vous vous réchaufferez mieux à Roquefranque.

— Soyez tranquille, Bertrand, je ne me ressens plus de rien; mais il vaut mieux retourner auprès de grand-père, qui pourrait s'inquiéter.

« Je te remercie de m'avoir montré ton armoire, ajouta-t-elle, se tournant vers Séraphin. Je doute que des cambrioleurs puissent te dévaliser : elle est trop bien cachée! »

Tout en riant, elle prit le bras de Bertrand et l'entraîna à travers la châtaigneraie. Le retour à

Roquefranque fut plus rapide que l'aller. Sans se l'avouer, les jeunes gens étaient préoccupés chacun de leur côté.

Bertrand passa une partie de la nuit à mettre en ordre les paperasses qu'il avait rapportées. La tâche n'était pas facile : certaines feuilles étaient déchirées, d'autres froissées. Enfin, il arriva à les classer d'une façon à peu près compréhensible, mais il manquait une page, celle, probablement, servant à Séraphin de blague improvisée, et il se promit d'aller la lui demander avant le lever du jour. En attendant, il commença posément la lecture de ces documents.

La physionomie de plus en plus radieuse, il lut et relut plusieurs fois les nombreuses pages. Sa lampe mourait — l'électrification des campagnes n'avait pas encore atteint ce coin perdu — lorsqu'il se décida à quitter sa table de travail, jonchée de feuillets épars. Les yeux du jeune maître resplendissaient d'un triomphe sans borne; un frémissement joyeux agitait ses larges épaules...

Sans perdre une seconde — l'aube allait poindre — il sortit doucement, voulant demander à Séraphin la feuille manquant au document. Il préférerait ne mettre Maguy au courant de sa découverte que lorsque toutes les lacunes seraient comblées. Il ne courait du reste aucun risque de la rencontrer : M. de Cabrinac et sa petite-fille habitaient le côté opposé du château, en attendant le complet rétablissement du vieillard devant permettre le mariage des jeunes gens.

Lorsqu'il atteignit la mesure de Séraphin, Bertrand fut étonné de trouver la porte entre-bâillée et encore plus surpris du murmure de voix dans

lequel il crut reconnaître le timbre clair de Maguy. Vivement, il poussa la porte.

— Vous ici! reprocha-t-il, inquiet, et à pareille heure!

— Vous-même, Monsieur mon fiancé, à quoi dois-je l'honneur de votre visite? riposta-t-elle gaiement.

— A un grand bonheur qui nous échoit, ma chérie. En serait-il de même de la raison qui vous a amenée ici?

— Mon Dieu, Bertrand, le motif qui m'a guidée est des plus simples : la curiosité! Je m'étais aperçue, hier, qu'une des parois de l'armoire de Séraphin vibrait légèrement sous le contact du doigt, et j'ai pensé qu'il y avait peut-être là un mystère à élucider. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il y eût, dans des parages si voisins de la Tour Maudite, un souterrain quelconque. En cas d'insuccès, je n'ai pas voulu vous mettre au courant de ma course, ne voulant pas encourir vos moqueries! Et j'avais raison, car je n'ai pu encore faire bouger la plaque, malgré l'aide de Séraphin!

— Voyons cela! dit précipitamment Bertrand.

Se penchant à son tour, il promena son doigt sur tous les joints : rien ne bougea. Sans se décourager, il reprit plus lentement son expérience, appuyant plus fortement. Soudain, il y eut un léger déclic, et la plaque du fond glissa du haut en bas, dégageant une ouverture capable de laisser passer le corps d'un homme de forte corpulence.

— C'est bien cela! s'exclama Bertrand. Le souterrain conduit à la Tour Maudite. Il avait raison!

— Que voulez-vous dire, Bertrand chéri? Qu'est-

ce que cette énigme, et de qui parlez-vous?... Il me semble que nous vivons en plein roman!

— Oui, petite Maguy! En plein roman heureux, délicieux, en même temps qu'en plein roman policier dont le dénouement touche à sa fin!... As-tu toujours la feuille de papier enveloppant ton tabac? continua le jeune homme sans transition, s'adressant à Séraphin.

— Toujours, Moussu.

Sortant le cornet de sa poche, il le tendit à Bertrand, de qui les moindres désirs étaient des ordres.

La figure rayonnante, Bertrand défit le cornet, défroissa la feuille entre ses mains, souffla posément les quelques grains de tabac y adhérant et la glissa au milieu d'une liasse de papiers qu'il sortit de sa poche et dans lesquels Maguy reconnut les lettres de l'armoire de Séraphin.

— Il y a donc un rapport entre ces lettres et l'ouverture du souterrain? ne put s'empêcher de demander Maguy.

— Vous verrez, ma chérie. Remercions d'abord Séraphin d'avoir été l'instrument de la joie que vous allez avoir, dit Bertrand, étreignant les mains du pauvre innocent, qui se laissait faire docilement, la figure épanouie : si le Moussu disait que la demoiselle allait être heureuse, cela ne pouvait qu'être vrai.

— Maintenant, lisons, chérie. Nous continuerons nos investigations tout à l'heure.

Entourant sa fiancée de ses bras, il la contraignit à s'asseoir sur le petit banc de la veille et lui mit sous les yeux les bienheureuses pages.

Frémissante, Maguy dévora les premières lignes et tourna le premier feuillet. Tout aussitôt, laissant

retomber sa tête sur la robuste épaule de Bertrand, elle éclata en sanglots. Larmes de joie, rosée bien-faisante, sans doute, car le jeune homme n'en paraissait point trop troublé.

— Ah! je vais donc maintenant pouvoir vous aimer sans remords, mon bien-aimé!... murmura-t-elle, dès que les spasmes se furent un peu calmés. Si vous saviez comme ce poids était lourd au fond de mon âme!...

— Et moi, ma chérie, je me doutais fortement, depuis longtemps, que cela « n'avait pas été ». Un pressentiment inexplicable me le disait; mais où chercher les preuves?... Pourtant, vous voyez, petite aimée, que la justice divine n'est pas un vain mot!... Voulez-vous que je continue cette lecture, ma chérie?... Vos jolis yeux sont obscurcis par ces vilaines larmes!

— Lisez..., acquiesça doucement Maguy, cachant sa tête dans ses mains.

... J'affirme, je fais le serment devant Dieu, lut tout haut le jeune homme, poursuivant la lecture à l'endroit abandonné par Maguy, que je n'ai pas tiré volontairement sur M. de Roquefranke et que M. de Cabrinac est complètement étranger à ce lamentable drame. J'écris cela ici, dans le cas où M. le baron pourrait être, un jour, accusé de quoi que ce soit. Je sais que bien des gens ont trouvé étrange que je me sois placé chez M. de Roquefranke, alors que j'avais été longtemps autrefois au service de M. de Cabrinac. Lorsque j'ai été obligé de recommencer à gagner ma vie, M. le baron a trouvé très naturel, ayant son personnel au complet, de me recommander à M. de Roquefranke pour qui, quoi qu'on en dise, il avait conservé beaucoup d'estime et d'amitié, malgré sa déception du mariage de son ami avec M^{lle} de Blancmesnil. Je répète encore que M. le baron de Cabrinac est complètement innocent de la moindre

pensée criminelle contre M. de Roquefranque. J'écris ces lignes à présent, car je me sens malade, affaibli, et je ne durerai pas longtemps : la vie de celui qui se cache est rude et tue à petit feu. C'est là ma punition, car, moi, je ne suis pas innocent. Lorsque j'ai tiré, je ne pensais pas atteindre mon maître, M. de Roquefranque ; je suis au désespoir de l'avoir blessé ; mais j'avais l'intention de me venger des frères Cazet, de Cahors, qui m'ont ruiné. Spéculant sur ma bonne foi, mon ignorance et mon manque d'instruction, ils m'ont pris tout mon argent amassé en vingt ans de travail honnête pour le placer sur des valeurs qui n'existaient pas. La première année, pour endormir ma méfiance, ils m'ont donné quelques revenus, puis, malgré mes réclamations, mes supplications ensuite, je n'ai jamais revu un centime de mon argent. Bien mieux, ces deux coquins m'avaient menacé de me faire « mon affaire » si jamais je portais plainte. J'ai eu peur, et je me suis tu, et j'ai recommencé pour vivre et faire vivre mon petit, dont la santé était très fragile. Un jour, dans une pensée subite de haine que Dieu me pardonnera, j'ai attiré sous un faux prétexte les frères Cazet aux environs de Roquefranque. Caché dans un taillis, j'ai entendu des pas provenant de derrière la haie. Croyant à l'arrivée de ceux que j'attendais, j'ai tiré... C'est alors que, tremblant d'horreur et de désespoir, je vis M. de Roquefranque se dresser derrière la haie, le front ensanglanté ! Affolé, perdant la tête à l'idée que l'on pût me croire l'assassin volontaire de mon maître, je me suis enfui... Je connaissais l'existence d'oubliettes dans la tour abandonnée que l'on appelle la Tour Maudite. Pensant bien que personne au monde, pas même les gendarmes et la police, n'aurait l'idée de me chercher dans cette tour dont le nom fait trembler les anciens, je me suis réfugié là. Je suis descendu dans le puits. Au lieu d'être des oubliettes, c'est l'orifice aboutissant à un souterrain descendant à mi-pente de la montagne, jusqu'à la mesure qui devait être autrefois celle d'un gardeur de troupeau. Voilà six mois que je vis dans ce souterrain, ma prison volontaire. Six mois, six siècles, lorsqu'on porte le poids d'une pensée criminelle et de sa lâcheté. J'ai vécu tout ce

temps dans le noir. Le jour, la nuit, tout était pareil pour moi : l'obscurité toujours... Je ne sortais que par les nuits sans lune, pour ramasser quelques légumes et des châtaignes que je mangeais crus. Je n'osais faire le plus petit feu pour faire cuire ma nourriture, craignant que la moindre fumée, passant par une fissure du souterrain, ne me fasse découvrir. Un jour, avec le lacet de mon soulier, je fabriquai un piège, et je réussis à attraper un jeune lièvre. Je me suis tout de même hasardé à le faire rôtir pendant la nuit à un feu de branches mortes. C'est la seule nourriture animale et cuite que j'aie mangée depuis que je suis terré, et, à ce régime, mes forces s'en vont. Je suis malade, affaibli, et je suis surtout rongé par l'idée que M. de Roquefranque ait pu me reconnaître... De là à croire M. de Cabrinac, mon ancien maître, coupable de m'avoir poussé au meurtre, il n'y aurait qu'un pas. Si j'en avais la force, je reparaitrais au grand jour pour me livrer, expliquer mon geste... Je ne peux plus. Dieu me jugera.

J'ai eu un moment de folie, un désir irrésistible de vengeance envers ceux qui m'ont tout pris : le pain quotidien amassé à force de travail et d'économie et le moyen de faire soigner mon petit garçon dont l'esprit ne peut s'éveiller normalement, à la suite de convulsions. Triste vie a été la mienne : ma femme morte quelques mois après la naissance de notre petit Edmond,... celui-ci infirme, presque inconscient,... ensuite, ma ruine,... mon geste criminel et mon bain volontaire avec pour compagnons la nuit éternelle, les chauves-souris et autres bêtes nocturnes. Que ceux qui liront ces pages, tôt ou tard, me pardonnent.

Je peux à peine écrire. Je me sers pour cela d'une plume de pie et d'encre fabriquée avec des graines de sureau. J'ai trouvé ces feuilles de papier dans un placard de la tour inhabitée.

Je sais que j'aurais dû parler; j'ai le remords de ne pas l'avoir fait, et maintenant je ne peux plus me traîner pour réparer ma faute. Et puis, me croirait-on?... Croirait-on un homme qui s'est dérobé à la justice pendant plus de six mois?... Me reconnaîtrait-on, même? Je ne suis plus qu'une ombre. Mais là, près de la mort, je jure que les faits se sont passés

tels que je les raconte. On me croira. On ne doute pas d'un homme près de la mort. Que Dieu veille sur mon enfant. Je suis sûr que M^{me} de Roquefranque ne l'a pas abandonné et le fera soigner comme elle me l'avait promis.

Pardon à mon maître du mal que je lui ai fait involontairement; pardon à M^{me} de Roquefranque, si bonne... Que tous deux se méfient des frères Cazet; les bêtes fauves sont toujours dangereuses. Je mets cette confession dans une cachette qui est au bout du souterrain, dans la mesure. Peut-être, un jour, un berger ou un chasseur, s'abritant d'un orage, aura-t-il l'idée de soulever la pierre. A la grâce de Dieu.

Emile GARRIGUE

Bertrand se tut, la gorge serrée. Quant à Maguy, la figure bouleversée d'émotion et d'amour, elle redisait doucement :

— Que je suis heureuse, mon Dieu! C'est trop... Pouvoir vous aimer sans contrainte,... me dire que je suis digne de vous...

— Je savais, petite Maguy aimée, que, quelles que soient les apparences, la lignée des Cabrinac ne pouvait mentir.

Maguy ferma les paupières, comme pour emprisonner son bonheur.

Dans le coin le plus sombre de la mesure, Séraphin s'était tapi et demeurait sans bouger. Ni d'un mot, ni d'un geste, il n'avait interrompu Roquefranque pendant sa lecture. Les yeux fixés à terre, les bras ballants, il paraissait complètement étranger au récit émouvant qui coulait de ses lèvres et créait dans la misérable cabane une atmosphère de drame et de joie mêlés. Quel intérêt pouvait avoir cette confession solennelle d'un homme prêt à mou-

rir, si poignante fût-elle, pour le pauvre être surnommé « l'innocent »?...

Maguy et Bertrand continuaient d'échanger, les mains unies dans une triomphale allégresse, et sans souci du silence de Séraphin, leurs impressions nées du récit suprême.

Séraphin paraissait dormir.

Cependant, prête à se lever — ne fallait-il pas donner sa part de joie à M. de Cabrinac, rendre la légèreté à ce digne cœur si durement éprouvé? — Maguy tressaillit et posa la main sur le bras de son fiancé :

— Ecoutez Séraphin, mon aimé...

Une voix sourde, monotone, prononçait des paroles énigmatiques :

— Il est revenu... Il y a longtemps que je le cherchais... La demoiselle et son promis sont bien contents, maintenant... Je savais bien que le Moussu trouverait des choses dans ces écritures,... et il me l'a ramené...

Bertrand voulut interroger Séraphin. Maguy mit vivement un doigt sur ses lèvres.

— Laissez-le parler, souffla-t-elle...

Le jeune homme examina Séraphin. Les mains aux genoux, la tête ballottant dans une cadence régulière, les yeux dans le vague, il parlait toujours, n'ayant pas l'air de se douter de la présence de qui que ce soit :

— Oui, il est revenu... Je l'ai cherché longtemps, longtemps,... la nuit, le jour,... le matin, le soir... J'ai marché beaucoup, et le Moussu l'a fait revenir... Il est bon... La demoiselle encore plus, comme était la dame, autrefois... Maintenant, il est revenu...

— Pauvre garçon! laissa tomber Roquefranque, apitoyé.

— Laissons-le à son rêve, murmura Maguy, les yeux humides.

Tous deux sortirent doucement.

XIII

— Ce qu'il y a de bizarre, s'étonnait Bertrand, continuant une conversation avec M. de Cabrinac, c'est que mon père ait eu tout de suite des doutes sur ce malheureux Garrigue! Il n'avait pourtant pu le voir, puisque Garrigue s'était blotti, pour tirer, derrière un taillis et s'est enfui aussitôt, sans lui porter secours!

— Vous oubliez, mon cher Bertrand, expliqua vivement M. de Cabrinac, que Garrigue ayant disparu, les soupçons se portaient tout naturellement sur lui. Si votre père n'a pas porté plainte, ce fut un geste chevaleresque envers mon fils, son ami, qu'il croyait l'instigateur du crime!

— Hélas! Monsieur, interrompit Bertrand, quel regret profond, immense, j'aurai toujours de le savoir mort avec cette pensée!

— Que faire, mon cher enfant!... Disons-nous que tout se répare dans l'au-delà. Voyez comme, dès à présent, la justice de Dieu a tout fait découvrir, a tout remis dans l'ordre et la lumière!

— C'est vrai, Monsieur, mais après combien de souffrances pour vous et ma bien-aimée Maguy!

M. de Cabrinac laissa retomber sa main en un geste de résignation et d'apaisement.

— Je vous admire, Monsieur..., prononça Bertrand profondément.

Rejetant sa belle tête en arrière, il resta un long moment rêveur; puis, tout à coup :

— Mais enfin, comment ces Cazel, ces misérables, cause première de ce sombre drame, eurent-ils connaissance du geste de Garrigue pour en tirer la même déduction que mon père?... Comment se fait-il qu'alors ils ne l'aient pas publiquement accusé, ainsi que M. de Cabrinac?... Ces hommes étaient assez lâches pour cela!

— Assez lâches aussi pour avoir peur de mon fils!... C'était s'attaquer à bien haut, Bertrand! Mon fils se serait noblement défendu, et comme l'accent de la vérité sort toujours de la bouche d'un innocent et en impose à tous... Voyons, mon enfant, je ne reconnais plus votre lucidité, votre esprit si clair, remarqua M. de Cabrinac, posant affectueusement sa main sur le genou du jeune homme.

— La joie de ne plus vivre ce cauchemar me bouleverse, en effet. Il est certain qu'il était logique pour ces deux coquins de rester muets. La justice aurait pu fouiller trop profondément!

— Rien de plus naturel... Ce n'est qu'à la mort de mon fils que, profitant de mon esprit affaibli par le chagrin et l'âge, ils eurent l'audace de me présenter un papier signé par Garrigue, ou soi-disant signé par lui, donc un faux, où ce pauvre homme accusait mon fils d'avoir armé sa main! Ils purent ainsi m'extorquer tout l'argent possible. J'ai re-

douté le scandale sur mon nom, sur le nom de ma petite-fille, et je cédaï sans cesse, jusqu'à l'extrême limite... Hélas!... Comment ai-je été aussi aveugle à ce moment!

— Reconnaissez qu'un pareil chantage méritait bien un châtement! s'écria Bertrand.

— Ils l'ont eu, mon enfant,... vous l'oubliez...

— Je ne l'oublie pas, Monsieur, je n'oublie rien! Je n'oublie même pas vos douleurs, ni celles de l'enfant que nous chérissons tous deux, et c'est pourquoi je ne raisonne plus! Mon cerveau se vide de pensées.

— Je vous comprends... La révolte est un sentiment si naturel à la jeunesse! La résignation vient avec les années, et encore pas sans lutte, mon cher enfant. Mais Dieu est indulgent...

— D'autant plus qu'il est affreux de voir des êtres vivre de la misère et de la douleur d'autrui. Ce sont, à mon avis, les pires criminels. La malhonnêteté de ces deux individus a engendré tout un cycle d'épreuves dont le nombre effraye : la misère de ce malheureux Garrigue, de ce fait devenu assassin; la blessure de mon père, son caractère aigri, sa mauvaise santé; la vente de Roquefranque, véritable arrachement pour tous. De votre côté, ce fut pis encore! Quoi de plus affreux que la blessure infligée au plus sensible de votre sentiment paternel! Quoi de plus naturel que votre désespoir à la pensée d'une tache sur votre nom! Je ne peux songer, sans avoir le cœur tordu, à votre vie de misère et de crainte dans cette tour lugubre où une enfant vaillante, au cœur haut, enfouissait sa jeunesse et sa tristesse...

La porte s'ouvrit doucement. Bertrand s'inter-

rompit et sourit à la vue de sa fiancée, pas assez vite, cependant, pour qu'elle ne s'aperçût de son air attristé et contraint.

— Pourquoi ces airs graves, ces mines austères, Messieurs ?

— Pour peu de chose, ma petite fille. Nous évoquions le passé.

— Voyons, grand-père, et vous, Bertrand, n'est-il pas mort, bien mort, ce passé?... Ne vaut-il pas mieux savourer l'heure présente, sans, toutefois, oublier ceux qui ont souffert?...

— Comme toujours, vous avez raison, petite Maguy aimée ! approuva Bertrand. Vous avez trouvé la vraie formule. Je suis impardonnable de m'appesantir sur ce qui n'est plus !

— Et puis, comptez-vous pour négligeable la chance d'avoir trouvé une fiancée, Bertrand ? Est-ce que...

Maguy ne put terminer la phrase taquine ; l'enserrant de ses bras, Bertrand murmurait :

— Vous savez bien que j'ai conquis un trésor, bien-aimée... Notre amour est tout ; tout ce qui n'est pas lui est infime. Et c'est par vous, toujours, que vient la paix, la sérénité.

— Je ne suis pourtant qu'une enfant, une bien petite chose, Bertrand chéri, à côté de votre valeur, de votre supériorité.

— Les deux se complètent, ma petite fille, dit M. de Cabrinac.

Très émue, Maguy se dégagea. Se reprenant, elle lança vivement :

— En tout cas, vous n'êtes pas curieux, tous deux ! Savez-vous ce que je viens de découvrir ?

— Naturellement non ! répondit le vieillard avec

un léger sourire. Si tu daignes nous mettre au courant de ta découverte, nous te dirons si elle a quelque prix !

— Certes ! et j'ai dû pour cela me transformer en un détective qu'aurait envié Sherlock Holmès !

— Oh ! oh ! fit Bertrand, intrigué malgré tout. C'est donc pour cela que je vous ai surprise plusieurs fois en conciliabules avec votre digne nou-nou et avec Dauriac, le maçon ! Entre nous soit dit, j'étais un peu jaloux d'être tenu à l'écart de ces conversations importantes !

— Et cela se conçoit ! s'égaya M. de Cabrinac.

— Voyons, devinez-vous ? insista Maguy, sans répondre directement à son fiancé.

Celui-ci regarda M. de Cabrinac d'un air d'ignorance et d'étonnement qui la réjouit.

— Vous êtes-vous jamais inquiété, depuis la découverte des bienheureux documents, de ce qu'avait pu devenir l'enfant de ce malheureux Garrigue ?

— J'avoue n'avoir pas songé à cela, se reprocha Bertrand. La joie rend égoïste, et cependant...

— Cependant, continua Maguy, ce point demeurerait obscur. A aucun moment je n'avais entendu parler par ici d'un nommé Garrigue.

— Moi non plus. Il est sûr que cet enfant a dû disparaître tout à coup. Je ne me souviens pas avoir jamais entendu ma mère faire allusion à lui.

— Pour ne pas vous attrister, probablement. Ce petit Édmond dont parle Garrigue dans sa confession, nul ne le revit lorsque ce pauvre homme disparut. Cet enfant, désespéré de ne pas trouver son père, se mit à sa recherche à tout hasard, vivant de charité, couchant à la belle étoile ou dans des

grottes. On le vit au loin, sans jamais pouvoir comprendre d'où il venait, qui il était et qui il cherchait, car on saisissait bien qu'il cherchait quelqu'un. Cette émotion lui avait été fatale; cette intelligence faible n'avait pu résister à l'abandon de son père, et sa raison sombra presque entièrement. Au bout de quelques années, un instinct le ramena dans le pays où il avait vécu, mais si changé que personne ne le reconnut. Votre mère seule, par un effet de sa bonté infinie, aurait peut-être mis un nom sur ce visage éteint : elle n'était plus là. Depuis des années, il vit isolé dans la région, un peu le souffre-douleur de quelques garnements, bien qu'il ne fasse aucun mal. Il n'a fait que du bien, au contraire, le pauvre garçon!

— Serait-ce donc...? questionna avidement Bertrand.

— Enfin, nous y voilà! Oui, ce pauvre garçon abandonné, c'est bien Séraphin, l'innocent qui nous a été si dévoué!

— Et qui nous a rendu l'honneur! s'exclama M. de Cabrinac.

— Et donné le bonheur, termina Bertrand. Comment n'y ai-je pas songé plus tôt!... De quelle façon avez-vous acquis cette conviction, ma chérie?

— Rien n'était plus facile! J'ai éveillé les souvenirs de Dauriac, depuis toujours dans le pays, et ceux de nounou, dont les parents sont originaires de Castelfranc. Bien entendu, je n'ai pas dit un mot touchant le triste passé; toutes ces choses doivent demeurer secrètes. Mais en parlant de votre mère, de son âme exquise, de sa charité inépuisable...

Bertrand jeta à Maguy un regard empreint de tendresse, pour ces mots délicats.

— ... J'ai amené Dauriac à parler de cet enfant dont elle s'était chargée — un enfant de santé précaire, m'a-t-il dit, fils d'un domestique ayant blessé accidentellement M. de Roquefranque. Tous deux ont disparu le même soir. Il est probable que, trompé par l'obscurité, et surtout très troublé par l'accident involontaire dont il était la cause, ce pauvre homme a dû tomber dans le Lot, entraînant avec lui son fils, car on a trouvé, le lendemain, le chapeau du petit Edmond à un endroit surplombant de haut la rivière. On a fait des recherches, fouillé le cours d'eau sans résultat, mais il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on n'ait pas retrouvé les corps : il y a non loin de là un barrage provoquant un violent remous, et ceux-ci ont été certainement entraînés au loin. Tout ceci a été bien malheureux, a-t-il conclu.

« Voilà la version de Dauriac, ajouta Maguy, et je ne l'en ai pas détourné. Nous avons ensuite parlé de Séraphin. Lorsqu'on le vit dans le pays pour la première fois, m'a expliqué le maçon, il ne cessa, pendant quelques jours, de tourner autour de Roquefranque, si bien que les propriétaires d'alors, agacés, lui signifièrent de s'éloigner. Après avoir erré un peu partout aux alentours de Castel franc, il s'établit enfin dans la mesure où il gîte actuellement. Personne ne l'en a délogé : c'est bien trop près de la Tour Maudite ! »

— Mais ce pauvre garçon doit bien avoir quelques réminiscences du passé ! dit M. de Cabrinac. Il serait étonnant que pas le moindre souvenir de son enfance ne surnageât dans son cerveau, si

affaibli soit-il... Car, enfin, il n'est pas fou. En le questionnant doucement...

— C'est ce que j'ai fait, grand-père; mais peine perdue!

— Alors, comment as-tu cette certitude absolue? Toutes les apparences y portent, j'en conviens, et les coïncidences sont étranges, mais ce ne sont que des coïncidences, d'où tes déductions...

— Vous rappelez-vous, Bertrand, dit Maguy, se tournant vers le jeune homme dont la physionomie se tendait vers elle, captivé par son récit, vous rappelez-vous les mots sans suite prononcés par ce pauvre garçon, quand vous lisiez la confession de son père? Nous le croyions inattentif, et pourtant il n'y a aucun doute que cette lecture l'ait frappé. Celui « qu'il cherchait », celui « qui est revenu », c'est son père! Instinctivement, il a compris que l'on parlait de lui. Tout ce que j'ai obtenu — preuve d'une idée fixe implantée dans son cerveau — c'est toujours la même phrase : « Je suis bien content : il est revenu... » Ceci a remplacé l'obsession de son mariage prochain.

— Je suis moralement convaincu que c'est le fils de Garrigue, assura Bertrand.

— Il est sûr..., appuya M. de Cabrinac, paraissant fortement ébranlé par les dernières raisons de la jeune fille.

— Je ferai rebâtir plus confortablement sa pauvre mesure, continua Bertrand; nous userons de ruse pour cela et ferons en sorte qu'il ne souffre de rien. C'est, hélas! la seule chose possible pour lui adoucir sa misérable existence...

— Nos pensées sont les mêmes, Bertrand. Je voulais vous dire aussi..., ce pauvre Garrigue,... il

a durement expié,... et c'est le père de Séraphin dont le culte pour nous est touchant... Alors, il me semble qu'on devrait rechercher son corps dans ce souterrain et lui donner une sépulture chrétienne...

— C'est déjà fait, ma chérie. Je ne vous en avais pas parlé,... votre sensibilité féminine avait déjà été mise à de si rudes épreuves!... Il y a deux jours, avec mon fidèle Clément, nous avons fait des recherches, et j'ai eu l'air de découvrir comme par hasard ces pauvres restes. M. le curé de Castel-franc les a bénis, et ils reposent dans le cimetière.

— Alors, tout est bien, mon Bertrand.

Le soir, après un bridge avec M. de Cabrinac — Bertrand avait le jeu en horreur, mais il voulait être agréable au vieillard et le distraire, — le jeune homme, s'assurant que Maguy avait bien regagné sa chambre, dit à voix basse :

— Je suis sûr que Garrigue n'est pas mort de mort naturelle : il a été assassiné!

— Que dites-vous là?... Et par qui, et comment aurait-il pu être frappé dans ce souterrain inconnu de tous?

— C'est cependant la stricte vérité!... Nous avons trouvé son corps au bas du puits s'ouvrant dans la salle de la Tour Maudite!... Les os des jambes étaient brisés, ainsi que la colonne vertébrale. La position du corps ne laissait aucun doute sur la chute. Il a été surpris dans la salle et précipité dans le puits! Naturellement, j'ai laissé croire à un accident d'un inconnu à mon vieux valet de chambre; il a très bien admis qu'un curieux étranger au pays, un vagabond, ait voulu visiter les ruines et se soit pris au piège.

— Tout de même, mon cher enfant, je me demande qui est le coupable, et quel intérêt il a pu avoir ?

— « Les » coupables, et non « le » coupable, car ils étaient deux, sont l'homme aux yeux glauques et celui au regard d'écureuil ! Autrement dit : les frères Cazel ! Eux seuls ont pu avoir le courage de pénétrer dans la Tour Maudite, dont le seul nom fait frémir les gens à dix lieues à la ronde. Garrigue découvert vivant, c'était la preuve de leurs méfaits, et un crime ne pouvait peser sur la conscience de ces filous !

— Hélas !... Ils espéraient bien me faire subir le même sort, si j'avais résisté à leurs menaces !

— La mort les a fauchés avant qu'ils puissent mettre leur horrible projet à exécution : juste châtement. On ne doit se réjouir de la mort de qui que ce soit, mais vraiment... Enfin, pas un mot de tout ceci à notre chérie, n'est-ce pas, Monsieur?... La coupe douloureuse n'a que trop débordé !

— Ma pauvre petite !... Mais elle oubliera, mon cher enfant. Le bonheur la prendra toute... Sa vie sera belle, gravie avec vous. Vous réparerez les années que je n'ai pas su lui rendre harmonieuses et douces.

— Vous n'êtes pas fautif, père..., dit gravement Bertrand. Chassons tout cela. Comme l'a dit notre aimée : le passé est mort ; la Tour Maudite n'est plus...

ÉPILOGUE

Il y a foule au Grand Palais. Le Salon de Sculpture a ouvert ses portes.

Autour des œuvres sans nombre, dont certaines méritent à peine un coup d'œil et d'autres un long moment d'admiration, profanes et connaisseurs se groupent, commentent, discutent. Les « chers maîtres » fusent de bien des lèvres ; une vague de flatterie ondule sur cette assemblée artistique et mondaine. Le Tout-Paris, le grand public, quelques provinciaux amenés là par hasard, se heurtent, les uns indifférents, les autres séduits seulement par l'ambiance d'élégance qui distingue les réunions parisiennes de ce genre. Certains journalistes notent d'un crayon rapide la toilette portée par la comtesse de S... ou par M^{lle} X..., de l'Opéra.

Cependant, vers le milieu, le flot se porte auprès d'un buste représentant une jeune fille merveilleusement jolie. Des boucles ondulent sur les épaules d'un dessin plein et harmonieux ; un regard profond comme l'onde contraste avec une bouche à la courbe juvénile, qu'anime un sourire d'une grâce indéfinissable. La vie circule, semble-t-il, sous le marbre pur... Émerveillé, chacun se penche pour lire la signature ; un nom rude creuse la pierre blanche : « Roquefranque. »

Des phrases se croisent :

— Comment ! c'est lui !... Voilà plus de deux ans qu'on n'avait plus entendu parler de lui !...

— Je le croyais fini..., dit une voix acerbe et jalouse (un confrère, sans doute).

— Moi, je le croyais atteint d'une crise de neurasthénie.

— Pas du tout! affirme quelqu'un de bien informé. Le maître vit dans un vieux château en ruines, autrefois à sa famille, et a changé son fusil d'épaule : il fait de l'agriculture, laboure, sème, herse.

— Bah! fait un autre, incrédule. Tout de même, il n'a jamais rien créé de pareil.

— Je conviens que ce buste est merveilleux, admet le personnage bien informé. On m'avait dit, pourtant, que Roquefranque avait épousé une jeune paysanne de là-bas — un coup de tête — même pas jolie. Ce n'est certainement pas son inspiratrice!

— C'est un mariage de dépit, alors! prononce une autre voix. Roquefranque a été violemment déçu du mariage de M^{lle} Tavernier.

— Ceci est faux! rétorque, rieuse, une grande jeune femme d'une élégance sobre et de bon goût. Bertrand de Roquefranque est un de nos plus chers amis; il l'est resté pour moi comme il est devenu celui de mon mari. Quant à sa femme, cette « jeune paysanne », selon votre appellation, ajoute de plus en plus gaiement M^{me} Dangeville, la femme du banquier, c'est la dernière héritière d'un très vieux nom, et il n'y a pas de créature aussi exquise et de beauté plus parfaite. Du reste, mon cher, vous pouvez en juger : admirez tout à votre aise le couple qui vient vers nous...

Les têtes se retournèrent, et aussitôt le nom prestigieux courut de bouche en bouche :

— Roquefranque, le maître sculpteur!

Fendant la foule, la haute silhouette de Bertrand apparaissait, suivie d'une jeune femme dont la grâce incomparable et la beauté éblouissante forçaient l'admiration.

— Comment! vous ici! et sans nous prévenir! reprocha M^{me} Dangeville, très affectueusement.

Ce fut Simone Vialoux qui répondit. Le notaire et sa femme suivaient de près leurs amis Roquefranque :

— Eh oui! Nous nous sommes subitement décidés, mais Bertrand et Maguy hésitaient à nous suivre : ils cachent si jalousement leur bonheur!

— N'est-ce pas la loi du sage? ripostait Maguy de sa voix harmonieuse.

Avec stupéfaction, tous les yeux se braquèrent sur l'exquise jeune femme : c'était la sœur vivante de la tête idéale fixée dans la pureté du marbre. Un murmure d'admiration engloba en même temps le maître et sa jeune femme.

Bertrand se pencha vers elle, et tout bas, avec tendresse :

— Tu m'as tout donné, ma chérie : la renommée, l'amour et le bonheur; mais qu'ai-je besoin de la première, alors que ces derniers suffisent à me rendre pleinement heureux!

Plus bas encore, profondément, Maguy murmura :

— Je t'aime...

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 5.** *Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la maison.* Ameublements de tous styles. Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Grand format.
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 13.** *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 2, 3, 6, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

- ALBUM N° 14.** *Alphabets et Monogrammes,* contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour lingerie, draps, taies, serviettes, etc.

L'album de 64 pages, en vente partout : 6 fr. ; fco : 6 fr. 75.

COLLECTION " AUBRE "

- TOUT EN LAINE** (Album n° 1).
NOUVEAUX LAINAGES (Album n° 3).
LES PLUS JOLIS LAINAGES (Album n° 4).
TRICOT et CROCHET (Album n° 5).
TRICOT et CROCHET (Album n° 6).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans) :

France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans) :

France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, *UN RELIEUR MOBILE* cartonné
permettant de relier facilement un volume de la
Collection " STELLA "

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

